

54e année, No 13

Montréal, 22 août 1942

PER

S-400

CON

BNQ

Le Samedi

DIX CENTS



LA LAGER
Frontenac
'Bleue'



Un excellent apéritif parce qu'il est
SEC
Un merveilleux rafraîchissement
parce qu'il est **LÉGER**



CARNET
EDITORIAL

LA GRANDE GUEULE

V

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE. LIMITEE
LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: Plateau 9638 *

Président : FRED POIRIER
Vice-président : GEORGES POIRIER
Surintendant : ALBERT PLEAU
Rédacteur en chef : FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité : CHARLES SAURIOL
Directeur artistique : HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif : OSCAR MAJOR
Gérant de la circulation : ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, S.-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS

Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

SAVEZ-VOUS ce qu'est l'Univers? me demanda ce
vieux copain de philosophe dont je vous ai déjà plu-
sieurs fois entretenu.

— La belle question! c'est...

— Ne dites rien; vous allez encore me sortir une
bêtise de journaliste ou bien une erreur d'astronome. Je
vais vous le dire, moi ce que c'est: pas autre chose qu'une
grande gueule continuellement en action de tous côtés.

— En action...

— Bien sûr! ce n'est pas une gueule qui fait des
discours, mais une gueule qui travaille; une gueule qui
avale, qui dévore, qui s'empiffre et n'est jamais satisfaite.
Une vraie gueule, quoi!

— Et que dévore-t-elle, cette gueule-là? hasardai-je?

Le bonhomme tira sur sa pipe, souffla une bouffée de
fumée au plafond et me regarda d'un œil demi-goguenard.

— Des usines, répondit-il simplement.

... Vous croyez que je déraisonne, reprit-il après un
moment; je n'ai jamais été plus sérieux mais il s'agit de
s'entendre au sujet de ces usines. Ce n'est pas difficile,
on ne voit que ça tout autour de soi, mais ce ne sont pas
les constructeurs à gros contrats qui font les plus belles.
Voulez-vous davantage des détails?

— Cela me semble indispensable.

— Evidemment, grognonna-t-il, puisqu'un journaliste
est, par définition, par grâce d'état plutôt, un homme qui
ne comprend rien de soi-même. Eh bien, je vais vous faire
la description d'une de ces usines; on y fait de la chimie,
et de la pépère de chimie, vous allez voir!...

... Il y a des laboratoires souterrains, une infinité de
conduites bien étanches, des transmissions délicates et
mille autres détails qui témoignent d'une organisation vrai-
ment supérieure.

— Que fait-on dans cette usine?

— La transmutation de la matière. Oh, ne me re-
gardez pas avec cet air incrédule car c'est l'exacte vérité.
Il ne s'agit pas d'un antre de sorcellerie où l'on change le
plomb en or et les curieux en imbéciles, mais d'une vérita-
ble usine propre et coquette, fonctionnant sans mensonge
et sans accroc. Au reste, on n'y fabrique pas ce métal
prétendu précieux qui rend tant d'hommes fous mais de
belles et bonnes choses dont l'utilité ne peut pas être mise
en doute.

— Avec quoi les fait-on, ces belles choses-là?

— Je pourrais vous répondre: avec rien du tout et
ce serait un peu vrai car la matière première ne coûte rien.
On prend tout simplement de la terre, voire des déchets
ménagers; le tout se tripote, se fricote et s'emperlifocote
dans l'usine qui fait avec ça... Que voulez-vous qu'elle
fasse? tenez, par exemple le parfum délicat que vous
humerez dans le sillage d'une jolie femme qui passe ou le
rouge vif que vous irez cueillir avec vos lèvres sur celles
d'une tendre amie.

— Vieux bougre de philosophe, est-ce que vous vous
foutez de moi?

— Pas le moins du monde; sachez que, dans cette
usine-là, ce n'est pas de la pacotille ni de l'attrape-
nigauds qu'on fabrique, ni de la simili-imitation de contre-
façon frelatée qu'on fait, mais que le travail y est précis
autant que sérieux.

— Le personnel en doit être bien difficile à recruter?

— Il n'y a pas un seul ouvrier.

— Vieux copain, si vous ne continuez pas un rêve
commencé cette nuit, c'est que vous avez trop bien dé-
jeuné...

— Je suis parfaitement éveillé et je ne suis pas saoul!
trancha-t-il; cela vous épaté, sans doute, qu'une usine
fonctionne toute seule, qu'elle fabrique de la couleur et du
parfum sans acheter pour cela des tas de choses prépa-
ratoires à des tas d'intermédiaires aux pattes crochues,
mais c'est pourtant comme ça...

... Et je ne vous ai pas tout dit, loin de là! dans
d'autres usines on fait du bois pour le chauffage ou la
construction, de la résine, de l'oxygène, de l'acide carbo-
nique, du pain, du beurre et du lait, de la gomme, du coton,
du pétrole et du caoutchouc, tout le tremblement du diable
à quatre, quoi! sans compter les métaux, parmi lesquels
l'argent que tous les Séraphins de la planète appellent de
"l'argeint" et l'or, que les hommes retransforment le plus
souvent en or dur.

— Pourquoi pas aussi des diamants, pendant que vous
y êtes, père La Blague?

— Les diamants aussi, tête dure! et pas des bouchons
de carafe, des vrais diamants que, soit dit en passant,
l'espèce humaine paye à la mesure de sa vanité bête, c'est-
à-dire un gros montant. Ah, j'oublie certainement encore
bien des choses.

— Et tout cela se fabrique sans personnel ouvrier?

— Puisque je vous l'ai dit! Je vous ai dit aussi que
l'Univers n'est pas autre chose qu'une grande gueule ava-
lant sans répit ces usines-là mais en en construisant d'au-
tres du même genre sans arrêt, si bien qu'elles sont toujours
à l'état de neuf. Je puis ajouter également que les hom-
mes, ces pirates, toujours à l'affût de quelqu'un ou de
quelque chose ne se font pas faute de piller ces usines
quand elles leur tombent sous la main; ils en utilisent ou en
gâchent la production, la retripatouillent à leur manière
et se vantent, après ça, d'avoir fait quelque chose d'admi-
rable et surtout de personnel. Ils ont la prétention de
produire alors que toute leur science se borne à des mé-
langes ou des combinaisons d'éléments qu'ils seraient bien
incapables de fabriquer eux-mêmes.

— Vieux philosophe, je commence à comprendre...

— Ce n'est pas malheureux! quand vous aurez com-
pris tout à fait vous aurez droit au titre de sage parce que
vous vous rendrez bien compte alors de la petitesse des
hommes en face de la grandeur de la nature. De cette
merveilleuse, immense et illissable nature qui travaille
sans arrêt avec une perfection que n'atteindront jamais les
prétendus génies, montés sur pattes, qui travaillent dans
les laboratoires. De cette bienveillante nature qui répare
continuellement les bêtises des hommes en purifiant l'air,
en effaçant les ruines qu'ils font partout et en faisant
pousser à la place des usines à parfums, à couleurs et à
mille autres belles ou bonnes choses sous forme de fleurs
et de plantes.

... La Nature alimente la grande gueule toujours
ouverte de l'Univers avec tout cela, mais comme ils sont
étroitement associés, au point de se confondre, le travail
de l'un permet celui de l'autre et leurs usines de produc-
tion sont ainsi dans un état de perpétuelle jeunesse.
L'homme s'en est bien vite aperçu et s'est aussitôt mis à
les cambrioler; il vole aux unes de quoi se nourrir et aux
autres de quoi se tuer.

... S'il était raisonnable, il se contenterait de ce qui
peut lui rendre la vie bonne et agréable, c'est-à-dire le
nécessaire avec un peu de superflu, mais il n'est pas rai-
sonnable, il est seulement raisonneur et veut toujours avoir
raison. Il pille inconsidérément les usines de transmutation
de la matière que la Nature, bonne bête, ne défend pas
toujours suffisamment et il fait avec ça des agrès bêtes
ou dangereux avec lesquels il envoie au diable sa tran-
quillité, son bien-être et souvent sa vie même. Ensuite, il
se croit très malin, il s'attribue du génie et parle des mer-
veilles qu'il accomplit sur la terre. Cet effronté-là va
parfois jusqu'à vouloir subtiliser le trône du Créateur pour
s'asseoir dessus. Au lieu de cela c'est dans la grande
gueule de l'Univers qu'il ira, pour que sa carcasse alimente
les usines de la Nature. S'il y pensait un peu plus, il serait
sans doute un peu moins orgueilleux.

Ma foi, le vieux philosophe avait bien raison.

F. de Verneuil



La Reine du Caucase

Chronique documentaire par Louis Roland

ON parle beaucoup du Caucase actuellement, et c'est à juste titre, car ce pays est d'une importance de premier ordre dans cette guerre ; c'est le pays d'une des puissantes reines des champs de bataille : l'huile, sans laquelle les armées d'invasion comme de défense sont condamnées à l'immobilité, c'est-à-dire à la défaite.

A l'heure où ces lignes sont écrites, les armées allemandes s'efforcent, dans une poussée gigantesque, de s'emparer de cette région. Y réussiront-elles ? c'est fort douteux, et il est à souhaiter que nos alliés Russes puissent tenir le coup parce que la perte du Caucase signifierait la prolongation de la guerre pendant un temps indéterminé.

Avant de s'être fait une renommée dans l'actualité, le Caucase fit parler de lui pour diverses autres raisons. Les races d'hommes qui l'habitent ont, malgré leur grande diversité, conservé de tout temps une telle pureté de sang qu'on a voulu y voir le berceau de la race blanche, dénommée en conséquence caucasique ; c'est une erreur, mais il n'en existe pas moins que les populations du Caucase sont extrêmement intéressantes à observer et que l'histoire a raison de les mentionner comme importance.

Il y eut, autrefois, dans le Caucase une autre reine que la richesse naturelle du sol ; une vraie reine dont le nom brilla d'un vif éclat, bien qu'il soit à peu près oublié aujourd'hui, ce qui prouve, une fois de plus, que les plus grandes gloires passent vite ici-bas et ne laissent pas de traces durables.

Il y a près de huit siècles de cela, puisque cette reine monta sur le trône en 1180 ; l'Europe était alors bien loin de ressembler à ce qu'elle est aujourd'hui, et le Caucase avait quelque peu l'aspect d'un pays mystérieux ; il était, d'ailleurs, à peu près inaccessible à l'étranger, tellement ses montagnes le protégeaient bien ; les armées du soi-disant axe pourront s'apercevoir elles-mêmes qu'il n'est pas d'un accès facile.

La reine Thamar, dont il s'agit, était, nous dit la légende, d'une éclatante beauté ; un prince russe entendit parler d'elle, il vint la voir, devint amoureux d'elle et l'épousa. Tout d'abord tout alla bien ; le prince ne porta pas la culotte royale, mais il fut tout de même satisfait de son sort ; il ne sut toutefois pas s'en contenter, et fit si bien, ou plutôt si mal, que le diable entra, non dans la cabane, mais dans le palais. Il y eut des chicanes, au cours d'une desquelles le prince insulta gravement la reine Thamar qui, elle, n'y alla pas par quatre chemins. Elle déféra le mari rebelle à une assemblée de juges, et l'affaire se termina par une condamnation à mort.

Usant de miséricorde, la reine Thamar se contenta d'exiler le bonhomme, et se remaria avec un prince de son pays. L'ex-prince consort — et qu'on avait en effet sorti — n'eut pas la sagesse de se tenir tranquille, et il médita une vengeance. Il rassembla une armée d'aventuriers et tenta de reprendre le trône par la violence. Il fut vaincu, fait prisonnier et aurait, cette fois, passé un vilain quart d'heure sans l'inépuisable générosité de la reine Thamar qui lui pardonna, une seconde fois, mais à condition de partir au loin et de ne plus bouger.

Heureux, après tout, d'en être quitte à si bon compte, le prince rebelle disparut, et l'on n'entendit plus jamais parler de lui ; c'est ce qu'il avait certainement de mieux à faire.

(Lire la suite page 10)

Ci-dessus : La cathédrale St-Isaac, à Léningrad, une des plus belles œuvres architecturales du dix-huitième siècle dans le monde entier. Le Caucase en eut autrefois de moins vastes mais aussi belles que fit construire la reine Thamar. — **Ci-dessous :** La reproduction d'une rare et ancienne gravure représentant cette grande reine qui régna sur la Caucase de 1180 à 1206.



"Comme Tout le Monde"

Fantaisie Radiophonique



L'explication que tente de fournir Eugène Duval à sa femme semble aussi invraisemblable que compliquée. C'est bien, en tout cas, ce que laisse entendre le regard sceptique et inquisiteur de cette bonne madame Duval.



Quoi de plus charmant qu'une rencontre fortuite entre artistes dans l'un des halls de Radio-Canada, en attendant que les copains arrivent pour l'émission. De gauche à droite: BELLA OUELLETTE, JOVETTE BERNIER et ROGER BAULU. — Ci-contre: Une scène typique de l'émission COMME TOUT LE MONDE. Dommage que la caméra d'Henri Paul n'ait pu enregistrer le "gag" de Jovette qui fait tant rire le bruiteur, GASTON DAURIAC (intérieurement, pour sa part), le ténor GEORGES CHARRON, ROGER BAULU et HENRI LETONDAL, que nous voyons de gauche à droite.



Personne n'est plus sérieux que les gens qui doivent faire rire les autres. Jovette elle-même, si affable, si charmante, n'échappe à cette particularité... du moins lorsqu'elle rédige ou revise ses textes!

DÉCIDÉMENT, la gaieté n'est pas à la baisse par le temps qui court, et c'est heureux que des fantaisies radiophoniques, dans le genre de *Comme tout le Monde*, viennent, de temps en temps, dilater la rate de nos braves Canadiens.

En suivant les cocasseries du ménage Duval (Gaston Dauriac et Jovette Bernier), on oublie les rigueurs du fisc et l'atmosphère de guerre que nous respirons. L'ineffable naïveté de M. Duval prend un sens tout à fait particulier avec le charme mutin de son intuitive épouse. Et puis, il y a aussi l'impayable copain, celui qui, inmanquablement, complique les choses et empoisonne avec un art consommé la vie de ce pauvre Eugène, nous avons nommé Clément Latour.

Juliette Béliveau et Henri Letondal, deux vétérans de l'humour, complètent à merveille les scènes amusantes dont les radiophiles sont témoins lorsqu'ils syntonisent leur appareil chez M. et Mme Duval.

(Photos Henri Paul.)





Dans le Monde Sportif

LA BRILLANTE TENUE DE PAUL CALVERT

Au moment où nous écrivons ces lignes, Paul Calvert est le lanceur qui ait gagné le plus grand nombre de joutes, cette saison, dans la Ligue Eastern, soit 15 victoires et 3 défaites seulement. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour pronostiquer plus de 20 gains pour notre lanceur canadien-français, à qui le gérant Lou Boudreau, du Cleveland, donnera une chance de se faire valoir en grande compagnie, les trois dernières semaines de la saison régulière des ligues majeures.

Quelle est la raison de sa brillante tenue sur le monticule? Pendant plusieurs années, on le sait, il a souffert si violemment de maux de bras et d'épaule qu'il lui était absolument impossible de lancer à vingt-cinq pieds et même, parfois, de serrer un objet quelconque, un verre, un porte-plume. La douleur était spécialement localisée à l'épaule. Par la suite, depuis l'an dernier, elle s'est atténuée. Cette année, elle est complètement disparue. Depuis cinq ans, Paul ne peut évaluer le nombre de médecins, rebouteux, spécialistes, masseurs ou autres, consultés par lui. Tous les traitements, massages, air chaud, diathermie, etc., avaient été inopérants. Cette saison, Paul décida de prendre aisément les choses, au camp d'entraînement, de ne pas lancer sa balle rapide à tours de bras avant d'être fin prêt, c'est-à-dire d'être complètement réchauffé. Ce fut le meilleur remède. Au moment où il s'y attendait le moins, le mal a disparu. Il faut dire aussi que, durant les mois de février et mars derniers, Paul Calvert s'est entraîné à lancer dans un gymnase de Montréal, quatre ou cinq fois par semaine.

Nous avons déjà eu l'occasion de rencontrer plusieurs lanceurs, souffrant de maux de bras et

Par Oscar Major

d'épaule. Le traitement qui leur réussissait le mieux n'était jamais le même. C'est pourquoi il est difficile de préconiser une méthode de soins sûre et efficace. Il n'y a pas même unanimité dans le monde médical sur la définition de ces maux de bras des lanceurs. Ceux qui en sont affectés devraient suivre le genre d'entraînement de Paul Calvert, que nous avons cité précédemment.

PROPOS DE LUTTE LIBRE

Ray Steele possède, entre autres, une grande qualité : la franchise. Le gros lutteur américain ne rougit pas d'être le gérant de Bill Longson, champion mondial de l'Association Nationale des Lutteurs. Il le proclame, d'ailleurs, à tous les vents... D'après lui, la ville de St-Louis (Missouri), est présentement la capitale de la lutte libre. Montréal la suit de près. Ceci veut dire que ces deux villes du continent américain peuvent se targuer de connaître le plus grand nombre de partisans de la lutte assez crédules pour écouter, religieusement parfois, le bourrage de crâne, les réclames des agents de publicité, les trucs des promoteurs pour attirer la foule aux réunions et, enfin, le jeu des gladiteurs dans l'arène, où le meilleur d'entre eux gagne moins souvent que le lutteur de seconde zone... On doit avouer, cependant, que le spectateur en a pour son argent, à chaque fois, assistant à un spectacle enlevé, délirant même. Aux phases les plus tourmen-

BABE RUTH, l'ancien sultan des coups de circuit des Yankees de New-York, félicite l'artiste de cinéma américain GARY COOPER, qui joue le rôle de Lou Gehrig dans le film THE PRIDE OF THE YANKEES. Ce film de la RKO-Radio, basé sur la vie de Lou Gehrig, sera à l'affiche sur les principaux écrans montréalais, dans quelques semaines.

(Photo RKO-Radio)

tées, les plus orageuses, les plus tourbillonnantes se succèdent d'autres d'une apparence calme. Deux gros corps reposent au matelas dans des poses nonchalantes. C'est l'instant des torsions de pieds et de mains, ou autres amabilités de ce genre. Les traits révolus, la figure grimaçante de l'un au moins des deux personnages en disent long sur ses sentiments... Dans votre candeur naïve, vous croyiez que la lutte libre se disputait à mains nues? Pourtant, ils utilisent couramment des clés anglaises, des ciseaux, des ceintures arrière, des coups d'Arpin et de la planchette, qui n'est, comme son nom l'indique, qu'un coup de pied suivi d'une prise de tête... Si l'on conseille aux enfants de ne pas mettre leurs doigts dans leur propre nez, yeux et oreilles devant le monde, on ne défend pas aux pachydermes de la lutte de mettre leurs doigts dans le nez et les yeux de leurs adversaires, sous les yeux de 10,000 spectateurs. Ce qui, entre nous, apparaît scandaleux, et on conçoit mal que la Société des Nations — est-elle défunte? — qui aurait à l'occasion de justifier son utilité, ne s'en soit pas encore émue... Le véritable nom de Ray Steele est Peter Raymond Sauer, né de parents très pauvres, à Lincoln, Nebraska. Pendant plusieurs mois, le rhumatisme le tint éloigné de l'arène. Une cure aux oranges et un long repos sous les cieux de la Californie firent disparaître la névralgie du nerf sciatique de Steele... Après la « belle » Robert-Steele, on verra deux ou trois autres matches entre Bill Longson et Yvon Robert, pour le championnat du monde, d'ici le milieu de septembre. Fermons, ici, notre boutique de prophète et partons pour vacances « insalutato hospite »!

(Lire la suite page 41)



— Tais-toi, c'est lui !... C'est saint Nicolas !...

Alexandre Bion, le braconnier

BION portait le nom d'un sage de la Grèce ; mais il s'appelait aussi Alexandre, comme un grand héros macédonien. C'est ainsi qu'en lui se mêlèrent, peut-être, selon des lois inconnues, l'âme sereine d'un philosophe et l'esprit aventureux d'un conquérant.

Il naquit sur la grand'route, à l'ombre d'un vieux hêtre qui avait vu passer bien des gens de toute sorte et qui vieillissait, plein de rêves, dans son immobilité. Ses parents l'abandonnèrent là, par oubli sans doute ; le bois, le chemin, les oiseaux et quelques âmes charitables adoptèrent l'enfant. Ils lui apprirent tout ce qu'ils savaient ; le petit Bion les écoutait avec beaucoup de bonne volonté. Quand il crut avoir compris ce que voulaient de lui ces excellents maîtres, il se fit vagabond, et resta vagabond toute sa vie.

Ceux qui confondent ce métier avec celui de paresseux se trompent étrangement. Alexandre Bion, pour échapper à la nécessité d'un travail régulier, déploya plus d'efforts et endura plus de fatigues qu'il n'en faut à d'autres pour devenir millionnaires. Cela commença, quand il était petit, par des taloches et finit, en son âge mûr, par la prison. Il supporta d'une âme égale les revers et les injures du destin. Il déploya la plus grande activité à sauvegarder, à défaut de la liberté de son corps, l'indépendance de son âme et à préserver son existence

Par

Maurice Pottecher

de tous les liens sociaux au piège desquels elle aurait pu s'accrocher. Il apprit à marcher sans souliers, à chasser sans permis, à avoir faim sans manger et à boire sans soif. Il n'éprouva aucun remords à passer pour un fort mauvais citoyen, pour un travailleur instable, pour un soldat indiscipliné et pour un moraliste douteux ; mais il fut, avec un cerveau plein d'inventions, un braconnier émérite et, quand il avait liché un coup de trop, — ce qui lui arrivait plus souvent que de changer de linge, — un pochard joyeux comme on n'en rencontre pas tous les jours, sur les routes qui montent de la vallée mosellanne jusqu'aux cols de la Hutte et du Grand-Ventrou.

La première fois qu'il fit connaissance avec les gendarmes, il ressentit quelque impression de voir qu'ils portaient de grands sabres et retroussaient

leur moustache d'un air guerrier. La seconde fois, il ne remarqua plus que leurs bottes, qui sont larges et confortables ; et la troisième, il les considéra comme de simples mortels. Quand il était ivre, il lui arrivait de les accueillir avec des paroles peu amènes et dépourvues d'élégance ; les graves tricornes en entendaient de belles ! Mais après un bon somme, Bion reprenait ses façons courtoises et ne les appelait jamais autrement que « ces bons messieurs ».

Il prit avec l'âge — tant la vieillesse change notre humeur — des goûts plus sédentaires et abdiqua volontairement, pour les loisirs d'un abri que lui offrait la justice des hommes, une partie de sa précieuse liberté. Vers le 1er décembre, quand l'hiver devenait trop rude, Bion, qui commençait à sentir sur ses membres endoloris l'effet de la froidure, — peut-être pour avoir passé trop d'heures au bord de la rivière à guetter sous les pierres la fuite scintillante des truites, qu'aucun autre pêcheur ne savait mieux attraper, — Bion était pris de nostalgie en pensant qu'il y avait quelque part, dans un immeuble bien connu de lui et appartenant à l'Etat, une pièce à la vérité peu chauffée, peu meublée et assez mal éclairée, mais couverte d'un bon toit et garnie de murs solides, où, avec un peu d'habitude, on dort aussi bien que dans l'hôtel de M. le Sous-Préfet.

(Lire la suite page 18)

Récit
Policier
Complet

par
M.-R. Noll



Le corps du pauvre Regnaud, happé par les turbines, avait été retrouvé broyé dans un cours d'eau de la forêt.

Dessin de
Laurin

Accident? Crime? Suicide?

LA DÉPOSITION DE L'INGÉNIEUR
SAVAISIN

LE JUGE d'instruction eut un geste d'agacement, jeta le bout de sa cigarette à demi consumée et, se tournant vers son greffier, demanda :

— Il s'agit bien aujourd'hui d'interroger les témoins dans l'affaire Jacques de Pindret ?

— Exactement, Monsieur le juge.

M. de Villeraï bâilla sur sa main tendue. C'était un magistrat parisien qui commençait à faire son chemin dans la carrière et dans le monde et qu'un mauvais vent politique venait de « limoger » à Grenoble en qualité de juge d'instruction.

Maxime de Villeraï n'aspirait donc qu'à une affaire retentissante qui le remettrait en vue et lui ferait prendre au plus tôt le chemin de la capitale. Mais pour cela encore fallait-il trouver le procès intéressant capable de le mettre en valeur. Depuis un an qu'il était à Grenoble, rien, absolument rien, n'était de nature à mériter l'attention de quiconque !... Des

délits de braconnage, quelques meurtres de chemineaux, des histoires toutes simples et banales...

Et voilà qu'il y avait cette disparition énigmatique de cet ingénieur de l'usine « Force-Energie » de l'Isère... Ce pouvait, certes, n'être qu'un accident, mais l'idée de meurtre et de préméditation pouvait être invoquée. Et puis, il y avait des circonstances troublantes. Le chapeau de M. de Pindret, par exemple, retrouvé sur le bord du barrage, et ce mouchoir énigmatique, un mouchoir de fine batiste, parfumé d'un parfum assez violent et portant les initiales J.-S. ...

Le greffier prit sur sa table un papier, assura sa voix et commença :

— Sont cités dans l'affaire dite « la disparition de M. de Pindret » les personnes suivantes : M. Fernand Savaisin, ingénieur, co-directeur de l'usine « Force-Energie » de l'Isère; son beau-père, M. Casimir Le Huchet, directeur de la même firme; M. Bergeron, ingénieur en second de l'usine; M. Henri Exat, contremaître. Puis les dames dont les noms suivent; Mme Jasmine Savaisin (fem-

me du co-directeur); Mlle Marguerite Bergeron, Mme Jeanne Schmidt.

— C'est tout? interrogea M. de Villeraï en relevant la tête.

— Non, il y a encore la femme Exat, Marie-Louise Exat, la femme du contremaître.

— Bien! fit le juge d'un geste qui éludait... ces dépositions ne sont que secondaires. Qui avez-vous convoqué pour aujourd'hui?

— M. Savaisin...

Et puis?

— M. Le Huchet... Qui dois-je introduire en premier de ces deux messieurs?

— M. Fernand Savaisin, comme je vous l'ai dit!

— Bien, Monsieur le juge!

M. Bourret, un petit vieux chauve, aux yeux clignotants abrités de binocles, s'en vint ouvrir une porte sur la droite du cabinet du juge et appela d'une voix grêle et forte à la fois :

— M. Fernand Savaisin, ingénieur!

Un homme parut, le chapeau à la main.

C'était un gros homme, assez insignifiant, tout en couleur, les cheveux mal plantés très en arrière, ce qui dégagait un front bombé, strié de veines bleues. Il était correctement vêtu d'un pardessus gris, d'un complet bleu aperçu sur le devant du manteau entr'ouvert.

— Si vous voulez bien entrer, Monsieur! commença le juge en avançant un siège à son visiteur. Qu'avez-vous à me dire sur le compte de M. de Pindret?

— Peu ou beaucoup, cela dépend à quel point de vue on se place! Jacques de Pindret était mon camarade de promotion à l'École centrale. Je dois dire, à ma grande honte, que cependant qu'il sortait quatrième en fin d'études, je n'étais, moi, que mauvais trentième... C'était un garçon d'une extrême intelligence, pondéré, sérieux, j'avais pour lui la plus grande estime en même temps que la plus franche camaraderie... Aussi lorsque nous fûmes brusquement privés de notre troisième ingénieur, j'ai tout de suite pensé à lui pour devenir notre collaborateur, d'autant qu'à

plusieurs reprises, il m'avait prospecté à ce sujet. Jacques de Pindret, privé de toute relation industrielle, malgré son brillant numéro de sortie, s'était mal débrouillé en quittant l'école... Il me confia par la suite la nécessité dans laquelle il s'était trouvé d'accepter un poste de dessinateur technique dans une usine de la banlieue parisienne!... Emploi certainement indigne de ses capacités!...

— Pourquoi n'avez-vous pas donné plus tôt satisfaction à sa demande?

— Pour la fort bonne raison qu'au moment de mon mariage avec Mlle Le Huchet, fille du directeur de l'usine, celui-ci technicien lui-même, « Force-Energie » de l'Isère n'avait qu'un ingénieur principal et un contremaître assez instruit, sorti lui-même d'une école professionnelle lyonnaise...

— Henri Exat?

— Exactement... Du reste, ce très bon ouvrier est toujours au service de la société.

— Je sais... et le premier ingénieur dont vous venez de faire mention était M. Stanislas Bergeron?

— Oui.

— Pourtant celui-ci ne compte plus sur vos contrôles qu'en qualité de second ingénieur-directeur du personnel? Il a donc rétrogradé au lieu d'avancer dans vos services?

Une légère rougeur colora les joues de M. Savaisin. Il répondit après une seconde d'hésitation :

— Gageons, dit le juge d'instruction non sans ironie, que votre mariage avec Mlle Le Huchet n'était pas indispensable à cette brusque ascension?... Personne n'ignore que votre beau-père possède une certaine autorité au sein du Conseil d'administration de la Société...

— En effet, le père de ma femme est un gros actionnaire de notre affaire. Moi-même, par ma famille, possède d'importants papiers de « Force-Energie » de l'Isère. Dans ces conditions, il était assez naturel que je fasse prévaloir mes idées en matière industrielle...

— Vous ne semblez pas aimer votre collègue! fit remarquer le juge. Savaisin protesta :

— N'allez pas vous imaginer cela. Je vous l'ai dit, je vous le répète, j'ai pour M. Bergeron la plus haute estime, mais le pauvre homme n'est plus jeune : il approche de la soixantaine... Des malheurs domestiques lamentables ont fini de briser son énergie... En somme, toutes les indications que je viens de vous fournir n'ont rien à voir avec la disparition assez énigmatique de notre troisième ingénieur.

— Tout peut avoir son importance! déclara M. de Villeraï en hochant la tête. Cependant, vous avez raison, revenons à M. de Pindret qui est actuellement le personnage principal!... Que savez-vous des antécédents et de la famille de votre camarade de l'Ecole centrale?

— De Pindret était issu d'une très noble souche du Périgord. Son père, colonel de cavalerie en retraite, s'était retiré dans une petite gentilhommière qu'il possédait dans son pays... Les parents de Jacques étaient pauvres bien que d'une dignité parfaite, ce qui explique la nécessité où se trouvait mon ami de gagner immédiatement, dès son diplôme obtenu.

— Permettez, M. Savaisin... Je vois dans mes notes qu'un troisième ingénieur à l'usine « Force-Energie » avait précédé M. de Pindret dans son emploi?...

— Oui... M. Philippe Regnaud... C'était un jeune... un Central, naturellement.

Le juge interrompit d'un geste son interlocuteur :

— Permettez... je vois dans le bref exposé rédigé par le brigadier de gendarmerie du district de Mont-sainte, la note suivante :

« Le précédent ingénieur auquel M. de Pindret a succédé a péri exactement de façon identique... Cette mort a été considérée par tout le monde comme un accident. »

Pouvez-vous, M. Savaisin, me dire la raison pour laquelle la chute de M. Regnaud a pu être considérée comme un banal accident, alors que de votre propre aveu, la disparition de M. de Pindret doit être interprétée d'une toute autre façon?

— Pour cela, il me faut, M. le juge, entrer dans certains détails assez intimes de la vie privée de mon ancien camarade. Avant tout, il me faut vous faire une description succincte de la passerelle de fer qui franchit, à trois verges de hauteur, le barrage alimentant l'action de nos

— En effet... Je tiens même à signaler une particularité! Lors de la construction de l'usine électrique, ce passage n'était pas prévu... Le barrage a d'abord été construit, ce n'est que par la suite que nous nous sommes aperçus de l'inconvénient que cela présentait pour notre personnel, habitant pour la plupart le village de St-Juste, plus connu dans la région sous le nom de « La Roche taillée », nom qui lui vient de sa situation élevée taillée directement dans le roc. Ce village, un petit hameau plutôt, contient à peine une dizaine de maisons. On avait pensé tout d'abord d'utiliser pour les habitations ouvrières, bien qu'à la vérité cette agglomération, deux fois détruite par des tremblements de terre, ne présentât guère de maisons valides. Quelques vieux bergers y étaient revenus après le cataclysme, mais aucune ressource réelle n'y existait. C'est alors que nous vîmes l'inconvénient. Nos hommes étaient obligés

Prière

Dieu qui déroulez une route
Sous le pas qui marche en aimant,
Et, près de la brebis qui broute,
Couchez en rond l'agneau dormant ;

Dieu qui prêtez l'air à la voile,
La pluie au sol, l'arbre aux oiseaux,
Et permettez à chaque étoile
De s'admirer dans le ruisseau ;

Dieu qui tendez sur notre tête
Un ciel de toutes les couleurs,
Et décidez la violette
A devancer les autres fleurs ;

Dieu qui dites à la chaumière
De s'appuyer sur l'horizon ;
Dieu qui voulez que la lumière
Entre en dansant dans la maison, —

Faites, quand je serai guérie,
Et que je referai le tour
De ma chambre, de ma prairie,
De mon jardin, de mon amour...

Que les objets et que les choses
Soient juste où mon rêve les mit :
Le bourdon vert au cœur des roses,
Mon nom au cœur de mon ami !

ROSEMONDE GERARD

puissantes turbines. Sans doute connaissez-vous la région et cela facilitera mes explications...

— Nullement, fit le magistrat. On prétend l'endroit désert et vous êtes, si j'ai bien compris, au fond du vallon de St-André où passe l'un des bras de l'Isère?

— Exactement... Notre usine est située à 35 milles environs de Grenoble, sur la droite du circuit de la Grande Chartreuse... Mais un petit croquis ou plutôt un schéma de plan vous fera apprécier l'endroit véritablement sauvage et désolé...

Savaisin s'empara de la feuille de papier tendue par le juge et crayonna rapidement quelques lignes.

— Bon! fit M. de Villeraï, je comprends parfaitement, ce plan en main... Si je saisis l'emplacement des lieux, la passerelle part du terrain boisé, escalade le barrage et aboutit au parc qui entoure votre propriété?

de faire 3 milles à pied pour atteindre le pont de pierre situé très loin en aval, afin de franchir le bras de l'Isère. Mon beau-père pensa alors à faire construire cette passerelle de fer enjambant le barrage. Ceci permettait aux ouvriers une économie de temps et de fatigue!...

— Cette plate-forme était très étroite?

— Très! cinquante pouces à peine, et un garde-fou léger placé d'un seul côté... celui de la rivière, c'est-à-dire des eaux calmes... de l'autre côté c'était le barrage et une chute d'eau de dix-huit verges environ...

— Je vous remercie de ces renseignements détaillés, dit M. de Villeraï, jouant d'une façon désinvolte avec son coupe-papier... Pourrais-je maintenant savoir comment est mort M. Philippe Regnaud, votre premier ingénieur adjoint?

— Rien de plus facile. Voici!

II

L'ACCIDENT DE M. PHILIPPE REGNAUD

COMME je vous l'ai dit, Monsieur le juge, il n'est pas possible d'attribuer à autre chose qu'un accident la fin horrible de notre pauvre cousin. Je m'explique. Philippe Regnaud, bien qu'étant notre parent, ne pouvait guère demeurer avec nous au Prieuré! Songez que c'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peine... La jeunesse a ses exigences, vous me comprenez, nous n'aurions pu que le gêner, et lui, sans doute, en aurait fait autant. Du reste, de lui-même, il s'était défendu d'accepter notre hospitalité, préférant habiter chez Bergeron qui possède au village une maison assez vaste et qui lui donnait une espèce de pension. Ce logis est l'ancien presbytère de St-Juste; il domine la vallée du haut d'une terrasse de pierre. Les soins artistes de Mlle Marguerite Bergeron en ont fait une demeure presque attrayante. Personne n'ignorait parmi le personnel que mon cousin partait presque tous les soirs sur sa moto pour Greoble. Il revenait parfois au petit matin... Mais ce sont là des escapades de jeune homme qui ne nous regardent pas!

— Bref, arrivez aux faits!

— Philippe, malgré cela, venait très souvent dîner à la maison, et le plus souvent, surtout en la belle saison, nous quittait très tard dans la nuit. Or si je vous ai dit tout à l'heure que le passage de la passerelle n'était ouvert qu'à certaines heures, pour le passage des ouvriers, il n'en était pas de même pour les ingénieurs, mon beau-père, M. Le Huchet, et le contremaître Exat. Nous possédions tous un passe-partout particulier permettant d'ouvrir les portes de fer fermant le passage. Or, une nuit, nous étions en septembre, et déjà l'afflux des fontes de neige se faisait sentir dans les cours d'eau de la montagne et surtout dans notre affluent de l'Isère, ce qui augmentait particulièrement le débit du barrage. Philippe, qui avait passé la soirée avec nous, nous quitta vers onze heures. Il se disait fatigué et désireux d'aller dormir.

« — Quel dommage, fit-il en bâillant, qu'il me faille faire un mille à pied avant de rejoindre mon lit! »

« Alors ma femme s'interposa :

« — C'est ridicule, Philippe, alors qu'il est si simple de passer la nuit au Prieuré! Je vais vous faire préparer une chambre! »

« — C'est impossible, s'écria-t-il, avec une sorte d'emportement, songez que je n'ai pas prévenu M. Bergeron. Il lui arrive souvent de m'attendre afin de fermer derrière moi la porte extérieure de la maison. Je ne peux cependant pas lui faire passer toute la nuit! »

« Ma femme reprit avec une certaine aigreur que je ne m'expliquais pas :

« — Je gage que vous ne voulez pas inquiéter non plus Mlle Marguerite? »

« — Que voulez-vous dire? répliqua Regnaud avec vivacité. »

« — Oh! rien... une simple supposition! Après tout Guitte n'est pas si mal, vous pourriez très bien en être amoureux! »

« Il faut vous dire que depuis quelque temps Jasmine, ma femme, semblait prendre un visible plaisir à taquiner son cousin sur un sentiment supposé à l'égard de Mlle Bergeron. Philippe semblait horrifié de ces suppositions et quant à moi, je m'en expliquai très bien les causes. Mlle Bergeron, sans être d'un âge excessif — je crois savoir qu'elle a trente-deux ou trente-trois ans — est ce qu'il est convenu d'appeler une vieille fille montée en graine...

Elle n'a jamais été jolie, présente un caractère décidé, presque masculin, bien peu fait pour séduire un homme, fut-il même un vieux célibataire. Donc, pour un garçon de vingt-cinq ans, déluré, extrêmement séduisant et joli garçon, le cas ne se posait pas et je comprenais l'espèce de froissement que produisait sur Regnaud les plaisanteries de Jasmine. A la suite d'une attrapade mi-sérieuse, mi-plaisante, elle l'avait taquiné sur ce penchant qu'il semblait éprouver pour Mlle Bergeron. Notez, M. le juge, que, sans être laide, Mlle Marguerite, Guitte comme on l'appelle, est une vieille fille. 32 ans, songez donc, d'un physique assez masculin, peu élégante, plutôt violente dans ses manières... Enfin, le jeune cousin semblait peu flatté de cette supposition. Je me souviens que ce soir-là, à cause sans doute de l'acharnement que mettait Jasmine dans ses attaques, il nous quitta de meilleure heure que de coutume. Il était rouge, semblait furieux sans oser le dire.

« — J'ai à travailler, nous dit-il en jetant sa serviette, il est grand temps que je me retire, vous m'excuserez ! »

« Mon beau-père et moi qui avions coutume le soir, lorsqu'il faisait doux, d'aller fumer un cigare au parc, lui proposâmes de l'accompagner jusqu'à la passerelle. Nous le laissâmes devant la petite grille dont il avait la clef. Et je ne sais plus pour quelle raison de service mon beau-père et moi dûmes aller ce soir-là directement à l'usine. Lorsque nous rentrâmes tout était tranquille et calme. Seul, dans le lointain, s'entendait la chute d'eau du barrage.

« Le lendemain, vers six heures, Exat, le contremaître, vint me prévenir qu'un accident était survenu pendant la nuit. Le corps du pauvre Regnaud, happé par les turbines, avait été retrouvé affreusement broyé dans un cours d'eau de la forêt, où, sans doute, le débordement des eaux l'avait projeté... »

« Il n'était pas douteux que Philippe, un peu énervé, eût été victime d'un accident fortuit en traversant la passerelle!... Je vous rappelle que la plate-forme de celle-ci est très étroite, cinquante pouces à peine. Il se peut que, mal collé le long de la rampe extérieure, il ait fait un faux pas!... Etre précipité dans la chute d'eau du barrage, n'est-ce pas la mort certaine ? »

— Vous avez raison en ce qui concerne M. Philippe Regnaud, la mort par accident me paraît fort vraisemblable!... A présent il me reste à entendre votre opinion sur la disparition, la fin probable de votre camarade d'école, M. Jacques de Pindret!

— Ceci est une tout autre affaire, dit l'ingénieur en fronçant les sourcils d'un air ennuyé...

— Bon, je vous écoute...

III

L'ACCIDENT DE JACQUES DE PINDRET

Je vous ai dit que j'avais fait signe à mon ami dès que les circonstances me l'avaient permis. De Pindret répondit tout de suite par un télégramme de remerciements. Deux jours plus tard, il était à l'usine et je lui faisais visiter nos services. Il trouva nos installations très modernes et se félicita une fois de plus d'avoir accepté mon offre qu'il jugeait intéressante. Cependant, comme nous regagnions le Prieuré où je voulais le garder cette première nuit, je lui dis :

« — L'endroit pour un jeune homme n'est pas folâtre, j'en conviens. Tu n'as pas comme moi la chance d'être marié, mais rien ne t'empêche de faire comme ce malheureux Regnaud qui se rendait souvent à Grenoble afin d'y chercher quelques dis-

tractions. Evidemment, là non plus, ça ne vaut pas Paris, mais enfin, il y a tout de même des ressources ! »

« Il me regarda avec tristesse :

« — Oh ! tu sais, pour moi, gai ou triste, ça n'a pas d'importance, il ne s'agit plus de cela ! Ce qui importe c'est d'être un peu plus rétribué, voilà ! »

« J'étais éberlué, car enfin, sans être riches les parents de de Pindret n'avaient pas besoin de secours.

« — Bah ! lui dis-je en plaisantant, tu me sembles bigrement intéressé pour un célibataire... qui n'a qu'à s'occuper de sa peau ! »

« — Célibataire sans l'être ! gro-gna-t-il.

« — Comment cela ? »

« Mon vieux, fit-il, dans un subit accès de franchise, chaque homme peut faire des bêtises, moi j'ai fait la plus grosse qui soit... »

« Et avant même que je l'interroge, il m'ouvrit son cœur :

« — Une aventure stupide, figure-toi !... C'était à l'époque où j'étais encore à l'École... J'allais prendre mes repas au bouillon Chartier de la rue de Rennes. La bonne qui me servait était jeune, appétissante, vingt-deux ans, des dents de nacre, des yeux clairs, une carnation de carte postale en couleur... J'en devins amoureux fou ! Elle ne mit pas très longtemps à me céder. Cependant elle était sage, de cela je n'en pus douter... Bref, ce fut la banale histoire de l'étudiant pauvre qui cherche une tendresse et la prend où il peut en l'idéalisant de son mieux ! »

« Jeanne se montrait tendre, attentive, empressée. Après quelques mois de fugitives amours, nous nous mîmes ensemble. Nous disions que c'était pour faire des économies ! Jeanne Schmidt — elle était d'origine alsacienne — son service terminé, venait me retrouver dans ma chambre d'hôtel, confectionnait nos re-

pas... Je l'aimais, voilà mon excuse, et si le vieil adage populaire est vrai lorsqu'il dit : « L'amour est aveugle », c'était bien notre cas, il aurait pu même ajouter : « Il est sourd et privé d'odorat ». »

« Nous nous mîmes ensemble ! Cette expression du peuple n'a pas d'équivalent. Elle dit bien ce qu'elle veut dire ! Six mois plus tard, Jeanne était enceinte, elle me le confia... J'étais affolé... Que faire ? Il ne me venait pas à l'idée d'abandonner ma jeune amie. Oh ! non ! cela m'eût semblé indigne. Du reste, je l'aimais encore et elle tenait à moi par toutes les fibres de mon corps... L'épouser était bien une solution, mais je compris qu'elle n'était pas possible. Jamais mon père ne pourrait admettre qu'un descendant de la vieille branche des Pindret épouse une servante de restaurant, et malgré la passion que j'éprouvais pour la fille, je reconnaissais qu'il avait raison ! »

« Alors, mon vieux, nous vécûmes comme a... en concubinage... J'eus un enfant, puis deux... Mes parents ne soupçonnaient rien... Je n'aurai jamais la force de leur dire une pareille chose dont ils mourraient peut-être !... Voilà, tu comprends, j'ai maintenant charge d'âmes... j'ai des devoirs... J'aime mes enfants... Je t'ai une grande reconnaissance de m'avoir procuré cet emploi à l'usine... »

« — ouvre vieux copain ! fit-je en lui frappant l'épaule.

« — J'étais un peu ému, je l'avoue, d'avoir appris la situation un peu pénible où se trouvait mon camarade de jadis.

« — Allons ! dis-je, où se trouve ton monde actuellement ? »

« — A Paris... »

« Je repris d'un ton dégagé :

« — Certainement, fais venir toute ta petite famille à Grenoble... tu pourras aller les voir souvent... »

Exat te prêtera sa moto... Pour le temps qu'il te faudra rester ici, tu n'as qu'à prendre la chambre de Regnaud chez le père Bergeron, il sera très content de t'héberger ; du reste, il n'y a pas le choix, l'endroit ne possède pas d'hôtel... J'arrangerai cela avec lui ! »

« — Je te remercie, Savais, tu es vraiment très chic ! »

« Je lui serrai la main silencieusement en murmurant :

« — Mon pauvre ami !... Je suis là, tu sais.

« Nous rencontrâmes, à ce moment, le vieil ingénieur Bergeron qui venait de l'usine. Je lui présentai de Pindret et lui demandai de l'hospitaliser chez lui.

« — Mais bien sûr ! s'écria-t-il avec une sorte de joie, je vais en parler à ma famille, je suis sûr que Marguerite va être ravie ! »

« Lorsque nous quittâmes Bergeron, Jacques me fit observer :

« — Il est très bien cet homme, il y a un peu en lui la correction d'un vieil officier, un regard droit, franc, une énergie dans l'allure tout à fait sympathique.

« Je répliquai, un peu agacé des éloges qu'on prodiguait à Bergeron :

« — Il est certainement très bien, mais l'aspect de son physique vaut certainement mieux que lui ! »

« — Pourquoi ? »

« — Je te l'ai dit, c'est un ingénieur routinier, incapable d'une décision.

« Par la suite, j'appris par Jacques qu'il avait fait venir sa petite famille. Il se rendait là-bas deux fois par semaine sur la moto que lui avait prêtée Exat... »

« Le reste du temps, il venait souvent passer les soirées en famille avec nous. C'était un garçon timide, de nature taciturne et qui parlait peu. Bientôt, pourtant, il espaça les visites qu'il nous faisait au Prieuré, et comme les soirées étaient belles, il s'attardait à se promener au bord de l'Isère ; certains ouvriers m'ont rapporté que c'était en compagnie de Mlle Bergeron.

— Cela n'a aucun rapport avec le drame, coupa le juge, venez au fait, je vous prie ! »

— Si vous voulez, M. le juge. Voilà, les choses se présentèrent à peu près de la même manière qu'au moment de la mort de Regnaud, avec cette différence que Jacques de Pindret n'avait pas dîné au Prieuré lorsque l'accident se produisit. Le matin, Exat qui avait dû aller à St-Juste pour faire des achats, vint me prévenir, assez effrayé :

« — M. Savais, me dit-il, il se passe quelque chose d'inexplicable, j'ai peur qu'il ne soit arrivé un accident dans le genre de celui qui est advenu voici six mois à ce pauvre M. Regnaud.

« — Que dites-vous ? »

« — Venez voir vous-même, car j'ai peur, pour mon compte, d'être dupe d'une illusion ! »

« J'appelai mon beau-frère qui passait dans le parc à proximité et le mis au courant des propos de notre contremaître.

« Lorsque nous fûmes parvenus au faite de la passerelle. Exat nous montra une large tache de sang frais sur la plate-forme, et, à côté, un chapeau de feutre gris et un gant de chamois beige que nous reconnûmes pour appartenir à M. Pindret... Un peu plus loin gisait un petit mouchoir de femme mouillé, sans doute, par la vaporisation de la chute d'eau. Celui-ci, visiblement, n'appartenait pas à de Pindret. Le vent l'avait plaqué contre le garde-fou et c'était bien un miracle du courant d'air de la vallée qu'il fût encore là !... Or, le mou-

(Lire la suite page 13)

La Reine du Caucase

(Suite de la page 4)

Définitivement délivrée de cet intrus, la reine Thamar se consacra désormais à l'entière administration de son royaume, et elle fit vraiment merveille. Elle fit construire partout des ponts, des forteresses et des monastères ; ce fut une grande bâtisseuse qui changea complètement l'aspect du pays tout en augmentant sa puissance.

Elle fit faire une immense quantité de travaux d'utilité publique, et réunit à son royaume une grande partie de l'Arménie. Elle convertit plusieurs peuples au christianisme, et le Caucase vit s'élever sur son sol peut-être autant d'églises qu'il y a de puits de pétrole aujourd'hui ; la paix ne s'en porta que mieux.

Quand elle mourut, en l'année 1206, la reine Thamar put dire qu'elle avait accompli de grandes choses, mais elle n'avait pas régné sur un peuple d'ingrats, car son souvenir fut toujours gardé pieusement dans le Caucase, bien qu'il n'ait, comme je l'ai dit, laissé que peu de traces ailleurs.

La reine Thamar eut un règne si éclatant que la légende ne manque pas de s'en emparer, de préférence à l'histoire elle-même. Elle l'enjoliva de mille choses, à tel point qu'il est difficile aujourd'hui de séparer la réalité de la fiction ; la renommée de la reine grandit de génération en génération ; on lui attribua tout ce qui s'était fait de beau et de grand pendant plus d'un siècle et l'on mit à son crédit des choses auxquelles elle n'avait peut-être même pas pensé. Le monde est ainsi fait, on prête toujours aux riches.

Ne diminuons pas son souvenir pour cela ; il est assez grand, d'ailleurs, pour porter le fardeau qui ferait plier les épaules à plusieurs monarques et même de son vivant, la reine Thamar dépassa en gloire les plus hauts personnages de son époque.

Du fond de sa retraite inconnue, l'ancien prince-consort devenu prince-sorti, regretta sans doute plus d'une fois ce trône à l'ombre duquel il aurait pu si bien vivre, et il dut maudire l'ambition qui l'avait perdu.

Trop d'ambition, c'est malheureusement, pour bien des hommes, le grand défaut qui vient ruiner leurs projets ; c'est la pierre d'achoppement contre laquelle se brisent les élans que l'on croit les mieux calculés, et les événements actuels le prouveront sans doute, une fois de plus, au pays du Caucase. C'est plus qu'un trône que convoite le mégalomane Hitler, c'est la domination du monde, et il a encore l'illusion que la possession du Caucase avec toutes ses richesses, en lui donnant les moyens de poursuivre avantageusement la guerre, lui permettrait de réaliser un jour ses desirs.

Mais le Caucase est bien gardé, et le souvenir de la reine Thamar plane toujours sur lui ; plus d'un Caucasiens l'évoque dans la défense de son sol, et les grands souvenirs du passé sont bien souvent ce qui prépare les grandes pages d'histoire du lendemain.



MOI, JE PRÉFÈRE LA
 SOUPE AUX TOMATES!
 ET MAINTENANT,
 NOUS EN AVONS
TRÈS SOUVENT!



**SERVEZ DE LA SOUPE AUX TOMATES
 CAMPBELL'S - DÉLICIEUSE ET BONNE
 POUR LA SANTÉ**

Les tomates canadiennes sont reconnues comme étant un aliment protecteur de la santé. Les meilleures tomates entrent dans la préparation de la Soupe aux Tomates Campbell's. Elles sont grosses et rouges, mûries sur plante et très savoureuses. Elles sont mélangées avec du bon beurre de table et un peu d'assaisonnement, puis la soupe est faite d'après la recette exclusive à Campbell. Une bonne soupe est un mets excellent pour toute la famille, et les "Tomates pour la Santé" sont à l'ordre du jour. Ce n'est pas surprenant qu'aujourd'hui plus que jamais la Soupe aux Tomates Campbell's soit celle que la plupart des gens préfèrent.



EXTRA - NOURRISSANTE!

Une soupe nourrissante devient extra-nourrissante, quand vous faites de la crème de tomates avec la Soupe aux Tomates Campbell's! Aux éléments salutaires des tomates, vous ajoutez les éléments nutritifs du lait et vous avez un mets qui aidera à rendre n'importe quel repas plus fortifiant et plus nourrissant. (Pour faire la crème de tomates, préparez la soupe aux tomates avec une quantité égale de lait au lieu d'eau.)

SOUPE AUX TOMATES *Campbell's*



Le Capitaine — Il a passé soixante ans de sa vie à labourer les eaux du grand fleuve; des quais étouffants de Montréal jusqu'à la mer magnifique où, du haut de la passerelle, il guettait les jeux des bélugas et ceux, plus capricieux, du vent. Désormais terrien, il ne consent point au divorce; il file les noeuds des heures sur le quai chargé de billes odorantes, à prédire prudemment la température.

Tableau de Jacurto

Il raconte aussi, et personne ne raconte comme lui: "Vous savez pas ce que c'est vous autres, que de naviguer . . . Fallait voir, dans les temps. Une fois . . ." Son récit s'envole alors comme une mouette portée par le souffle du large; il est une conque humaine où l'on entend bruire toute la mer. S'il lui arrive de remettre la main à la barre, ses yeux fermes s'embuent doucement comme l'horizon marin quand la tempête a désarmé.

Légende de Ringuet

— En hommage à tous les marins du Québec —

LA BRASSERIE MOLSON LIMITÉE

La Reine du Caucase

(Suite de la page 10)

choir, ainsi que je vous l'ai dit, portait les initiales J.-S. N'était-ce pas une indication ?

Le juge grimaça un sourire.

— Je vous fais encore observer que ces deux lettres peuvent signifier : Jasmine Savaisin !

— Elles veulent dire plus vraisemblablement Jeanne Schmith... Rappelez-vous la confiance que je viens de vous faire...

— Vous avez une idée ?

Le gros ingénieur hésita, sa face poupine prit une expression sérieuse qui lui était inhabituelle, il balança un instant de droite à gauche entre ses mains son canotier de fine paille et finit pas déclarer :

— Eh bien, oui, M. le juge, vous avez deviné l'exacte vérité... Bien entendu, mon idée personnelle n'a aucun mérite, n'importe qui l'aurait eue comme moi. Rappelez-vous qu'à son arrivée, Jacques m'avait dit, parlant de son amie : « Je ne peux plus la souffrir depuis longtemps et s'il n'y avait pas les enfants... ! » Or, j'étais bien renseigné d'un autre côté, de Pindret semblait faire la cour à Mlle Bergeron... J'aime à supposer que cela était pour le bon motif ! Quoi qu'il en soit, il n'était pas rare de rencontrer Jacques en promenade sentimentale avec la demoiselle... Guite ne devait pas perdre l'espoir de trouver un mari envers et contre tout... et on peut supposer qu'il avait tenu secrète sa liaison quasi-maritale avec la fille Schmidt...

« Alors on peut s'imaginer la fureur de l'amie avertie sans doute par l'indifférence de son ami. Jeanne Schmidt était venue se renseigner sur place... Elle avait surpris le flirt... Craignant un abandon, folle de rancune peut-être, n'avait-elle pas cherché à se venger de son ami en l'attendant sournoisement sur la passerelle et en le précipitant dans le torrent ?

Le juge réfléchissait.

— Evidemment, convint-il, votre suggestion est admissible... J'ai songé moi-même, puisque sachant les relations de M. de Pindret et de la fille Schmidt, j'ai prié de faire citer cette personne!... Mais un détail demeure inexplicable. Comment se fait-il que le corps, même mutilé, défiguré, de la victime n'ait pu être retrouvé ?

Savaisin éleva les deux bras en l'air en manière de protestation muette.

— Vous n'avez rien découvert ?

— Non, M. le juge, en dépit des efforts tentés, le barrage a gardé son secret.

— Comment expliquez-vous cela ? car, enfin, le corps de M. Regnaud a été retrouvé, lui...

— Il aurait pu ne pas l'être, M. le juge. Songez que la région est traversée de cours d'eau peu larges, à peine profonds mais possédant un courant très rapide... Le corps a pu être entraîné fort loin, rejoindre un autre affluent de l'Isère qui l'aura emporté.

— Evidemment, consentit le juge. Dans son ensemble votre raisonnement se tient... mais les preuves manquent... On n'a pas retrouvé le corps de M. de Pindret.

— C'est juste!... mais je ne crois pas qu'il soit possible de supposer que mon camarade soit encore vivant. Car, enfin, depuis un mois... Et puis si on considère l'accident survenu à Regnaud...

— Oui, oui! En somme cette affaire est très mystérieuse... très em-

Nos Militaires



Le soldat ROLAND CHAGNON, en service actif outre-mer. Envoi de sa mère, Mme Arthur Chagnon, 4080, rue Drolet, Montréal, P. Q.



Le soldat MARCEL LABERGE, en service actif sur la côte de l'Atlantique. Envoi de son cousin, Gérard Marcel, Coaticook-Nord, P. Q.



Le soldat PAUL CHAMBERLAND, de St-Bruno, en service actif outre-mer. Envoi de sa cousine, Mlle Cécile Mignault de Saint-Bruno, Kamouraska, P. Q.



Le soldat JEAN-LOUIS JOLIN, en service actif dans l'est du pays. Envoi de sa cousine, Mlle Jeannine Crevier, Sainte-Anne-de-Bellevue, P. Q.



Le caporal HERVE J. A. HENRY, de la Colombie Britannique, faisant partie de la R.C.A.F., en service actif au pays. Envoi de ses parents, M. et Mme Hormisdas Henry, 45, rue Regent, Hawkesbury, Ont.



Le lance-caporal ROLAND JULIEN, fils de M. Georges Julien autrefois de St-Paulin, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mme Léo Roy, 5726, 8e Avenue Rosemont, Montréal, P. Q.

brouillée... Je vais faire mon possible pour l'éclaircir... Je vous remercie, M. Savaisin et je vous rends la liberté... Du reste, votre beau-père, M. Le Huchet, est à côté... Je vais lui poser pour la forme quelques questions, mais je doute qu'il me fournisse d'autres explications que vous-même.

— Pour mon compte, j'en suis persuadé, M. le juge...

L'ingénieur se retirait, cependant que le greffier ouvrait la porte des témoins cités, appelait :

— M. Casimir Le Huchet !

IV

CONFESSION DE JASMINE

UNE demi-heure plus tard, la voiture, appartenant à M. Le Huchet, ramenait les deux hommes vers le Prieuré.

— Cette histoire commence à devenir empoisonnante, dit Savaisin, l'air rauque. Combien de fois, je vous le demande, allons-nous être ainsi mobilisés pour raconter la même histoire à ce juge ?

— Mon cher, reprit doucement le vieux directeur de l'usine « Force-Energie » en riant dans sa barbe blanche qu'il portait coupée en carré et entretenait avec un soin précieux, c'est un peu de votre faute ! Pourquoi, en effet, lorsque la gendarmerie est venue faire l'enquête, avez-vous parlé d'un crime possible alors que la supposition d'un accident était si simple?... N'y avait-il pas le précédent de ce pauvre Regnaud ?

Savaisin eut un geste d'agacement.

— Peut-être êtes-vous dans le vrai, mon cher beau-père... J'ai été imprudent en écoutant mon premier mouvement ! Si cela était à refaire, il est fort probable que je garderais ma langue!... Ces dérangements sont odieux, surtout en ce moment où un vent de grève semble secouer l'usine!... Et quand je pense que ce sera demain le tour de ma pauvre Jasmine à être mise sur la sellette ! Comme si cet effroyable événement ne l'avait pas assez troublée par lui-même. A peine six mois après la mort épouvantable de Philippe !

— En effet, dit vivement M. Le Huchet, j'ai remarqué depuis ce second drame la nervosité extrême de Jasmine. Elle est pâle, fiévreuse, mange à peine, irritable à l'excès, même pour votre petit Robert... qu'elle adore pourtant ! Et puis je crois que ces enquêtes policières, ces convocations de justice achèvent de la troubler, de l'affoler... Notre pauvre Jasmine est d'un tempérament tellement sensible... tout le portrait de sa pauvre maman ! Le spectacle d'un chien écrasé, d'un accident sans importance la mettait au lit, parfois pour une semaine!...

Un silence coupa cette conversation qui avait duré une grande partie du trajet. A présent, la forte conduite intérieure s'engageait dans un défilé de gorges, au fond desquelles rebondissait le fracas d'un torrent ; cette route menait droit au chemin de l'usine et du Prieuré.

Savaisin prit le bras de son beau-père et lui désigna un couple qui s'acheminait par un petit sentier vers le chemin en corniche.

— Voyez donc Bergeron et sa fille... Il revient de la pêche, sa ligne sur l'épaule. Pourquoi n'est-il pas à l'usine ?

— Suivant la coutume, lorsque nous n'y sommes pas, il laisse la responsabilité à Exat... Il faut reconnaître que si nous n'avions pas le dévouement de ce garçon, nous serions bien pris !

— Oui... un fameux contremaître!... Dommage qu'il n'ait pas un peu plus d'instruction... Oh! voyez

donc la tactique du Pipo et de sa graine montée? Ils ont dû apercevoir la voiture et pour ne pas nous saluer, ils redescendent vers le petit sentier...

— Quel vieux fou! siffla Savaisin entre ses dents. Et il y avait de la rancune dans son accent... Le jour où nous serons las de son attitude impertinente, nous pourrions bien lui signifier son congé.

— Pour les services qu'il nous rend!

— Marguerite paraît avoir la tête basse, reprit M. Le Huchet d'un accent moqueur. Il est vrai qu'elle n'a pas de veine avec ses «promis». Elle tente d'attraper Regnaud, celui-ci se noie, elle met la main sur Pindret mais le garçon a un fil à la patte, une famille toute montée... Croyez-vous vraiment que ce soit par jalousie d'un projet possible avec Mlle Bergeron que l'amie se voyant lâchée aurait...?

— Ceci ne fait pas de doute! opinait Savaisin...

Le vieillard regarda son gendre et tous deux partirent d'un grand rire.

— Pas bien tentante la brune!
— C'est mon avis! Seulement, la solitude, le tête-à-tête journalier... et puis en ajoutant à cela que Jacques était écœuré à fond de sa laveuse de vaisselle!... On ne peut nier la culture réelle de Mlle Bergeron. Alors...

— Evidemment, fit M. Le Huchet, songeur, ceci peut, à la rigueur, être une explication. De toute façon votre ami de Pindret ne semblait point destiné aux mœurs prospères! L'auto, ayant contourné l'usine électrique, s'engagea dans l'allée particulière du Prieuré et ralentit pour entrer dans le parc dont la haute grille venait de s'ouvrir à l'appel du klaxon.

Le contremaître Exat, qui attendait devant le perron, vint au devant de Savaisin, sa casquette à la main.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand, fort d'épaules, le visage assez beau; il portait une petite moustache à l'américaine, était peigné soigneusement et bien qu'il fût en combinaison de travail, on remarquait chez lui un souci évident de soin et de propreté.

— Il y a du nouveau dans les ateliers, M. l'ingénieur, dit-il... Quinze de nos hommes ont refusé de travailler! Ils prétendent être payés la journée entière!... J'ai refusé, bien entendu... Je ne pouvais pas prendre sur moi cette responsabilité!

— Il fallait aller chercher M. Bergeron.

— C'est ce que j'ai fait, M. Savaisin, mais je ne l'ai pas trouvé chez lui!

— Parbleu!... C'est bien... je vous accompagne au bureau!... Vous, beau-père, allez rassurer Jasmine et commencez à dîner sans m'attendre... Il faut que je descende à l'usine avec Exat!

M. Le Huchet pénétra dans le grand hall de l'habitation où d'ordinaire se tenait sa fille. Par une baie ouverte, on apercevait la salle à manger fort luxueuse, le couvert mis!...

— C'est grand-père, annonça la voix joyeuse du petit Robert, un délicieux bambin de six ans, occupé à jouer à la balle sur le gazon en face de la fenêtre ouverte...

— C'est bien! dit une voix visiblement fiévreuse, resté au parc, mon chéri, je t'appellerai tout à l'heure.

Jasmine, mince et brune, vêtue d'un déshabillé de crêpe paille, apparut sur le seuil du hall.

— Ah!... c'est toi, papa!... Et Fernand?

— Il a dû descendre à l'usine... toujours des disputes d'ouvriers... Exat est venu le chercher!... Il m'a prié de nous mettre à table avant son retour.

La jeune femme poussa un soupir de soulagement et murmura d'un accent qui tremblait un peu:

— Je ne suis pas fâchée de pouvoir te parler seule à seul!

— Ah! fit M. Le Huchet, visiblement étonné de la pâleur et du trouble exprimés par l'attitude de sa fille. Puis, d'un ton bonhomme:

— Eh bien, je t'écoute, mon enfant!

— Vous revenez de Grenoble?

— Sans doute...

— Fernand a-t-il persisté dans son accusation contre cette femme... cette femme Schmidt?

— Evidemment... Ne devait-il pas mettre le juge au courant de sa conviction... des confidences faites par le pauvre de Pindret?

La lividité répandue sur les traits de Mme Savaisin s'accentua.

— Alors... on va... on va arrêter cette femme?

— L'entendre d'abord, l'arrêter ensuite, c'est plus que probable!

— C'est affreux!... affreux!... répéta Jasmine en prenant à deux mains sa tête frisée.

De plus en plus surpris, M. Le Huchet considéra sa fille.

— Je comprends parfaitement ton émotion, mais ce que je m'explique moins, c'est l'espèce d'acharnement que tu mets depuis une semaine à défendre cette femme! Tu ne la connais pas!... Tu ne l'as même jamais vue et le moins qu'on en puisse penser, c'est qu'elle a été le mauvais génie de M. de Pindret... Et puis, il y a une preuve contre elle: ce mouchoir retrouvé accroché au rebord de la passerelle... ces initiales révélées J.-S., Jeanne Schmidt.

— Oh papa! gémit Mme Savaisin, il n'y a pas que ce nom commençant par ces deux lettres... Le mien, par exemple...

— Le cas ne se pose pas! jeta M. Le Huchet d'un ton sec.

— Si! avoua Jasmine en baissant la tête.

— Quoi?... j'ai mal entendu... Quel rapport existe-t-il... entre la disparition de M. de Pindret, ta personne et ce mouchoir? Voyons, explique-toi!

La jeune femme s'était assise dans un coin du hall, tenant toujours son visage caché dans ses paumes. Une sorte de sanglot la secoua.

— Père, il faut que tu saches tout. C'est épouvantable de te dire cela... Le... enfin... le mouchoir qu'on a retrouvé sur le rebord de la passerelle... m'appartenait.

— Je ne vois là rien d'extraordinaire!... Tu as pris ce chemin de traverse, le vent aura emporté ton mouchoir?... Et après?... Seulement tu as eu tort de ne pas le dire tout de suite à ces messieurs du parquet lorsqu'ils sont venus!

— Je ne pouvais pas...

— Pourquoi?

— Reconnaître mon bien ç'aurait été attirer l'attention sur moi... Et puis, sur le moment, je n'ai pas réfléchi, je l'avoue, j'ai perdu la tête... Je ne savais pas qu'on accuserait quelqu'un! J'ignorais la liaison de M. de Pindret... alors... Et après, lorsque Fernand a divulgué au magistrat instructeur... à nous-mêmes... le passé de son camarade, j'ai pensé égoïstement: on ne saura rien, jamais!... Je suis sauvée!

— Sauvée?... Mais tu me fais peur, ma petite, parle donc!... Serais-tu mêlée à la mort de M. de Pindret?

— Pour cela, non, papa, je te le jure!

— Alors, que dois-je croire?

— Promets-moi le silence absolu envers Fernand...

— C'est promis.

— Eh bien, cette nuit-là... j'étais sur la passerelle avec Jacques de Pindret!

— Toi?... Et qu'y faisais-tu?

Jasmine eut un grand geste accablé, sa voix s'assourdit encore. Elle proféra dans un souffle:

— Jacques était mon ami!

— Oh!

— Oui, c'est ainsi, ne me fais pas de morale, ne me dis pas que c'est mal, que j'ai un bon mari qui me rend très heureuse. Tout cela, je le sais aussi bien que toi! Mais rappelle-toi, je n'ai jamais aimé Fernand! Ce mariage a été combiné entre vos deux familles!... J'avais, moi, un penchant pour mon cousin Philippe. Nous songions à nous marier, mais il était pauvre...

— Alors... lorsqu'il est revenu ici?...

— Non! Non! notre passion de jeunesse était morte. Nous étions devenus des étrangers l'un pour l'autre... je veux dire de simples amis. La chute de Philippe est due à un simple accident, comme celle de M. de Pindret, sans doute...

— Comment as-tu pu...?

— Laisse-moi achever sans m'interrompre. Lorsque Jacques est venu parmi nous il y aura bientôt un an, la solitude me pesait atrocement... je suis presque toujours seule, tu le sais... Fernand a son usine, toi tes bureaux... L'unique compagnie possible est celle de Mlle Bergeron... et celle-ci ne me pardonnait pas l'affront fait à son père en lui enlevant la direction de l'usine! Donc, seule! Des journées pesantes, atroces de monotonie! Tu te souviens, au début, Fernand invitait Jacques!... Celui-ci venait souvent au Prieuré... Il faisait avec moi de la musique; il était fin, distingué, je le trouvais charmant. Bref, je me laissai aller à des coquetteries à son égard. Il résista un peu, pour la forme, puis la solitude et l'ennui aidant... enfin, ce qui devait arriver arriva!

— Si je me doutais! s'effarait M. Le Huchet, confondu. Mais enfin, comment vous rencontriez-vous sans attirer l'attention?

— C'était chose facile... L'après-midi... lorsque Fernand et toi étiez à l'usine... ceci correspondait aux heures de liberté de M. de Pindret.

— Juste, mais alors... pourquoi ce rendez-vous nocturne sur la passerelle... le soir du...?

— Depuis quelque temps, Jacques semblait s'éloigner de moi. Un jour il me déclara que nos relations devaient finir. Il évoqua sa vieille amitié avec mon mari... J'étais folle de jalousie, car vous aviez fait allusion devant moi aux promenades sentimentales qu'il accomplissait dans les bois en compagnie de Marguerite Bergeron. Je n'entendais pas que cette vieille fille revêche en quête d'un mari me l'enlevât! Pourtant sa résolution paraissait inébranlable... Il trouva des prétextes pour ne plus remettre les pieds à la maison! Si j'avais connu son attaché avec Jeanne Schmidt, il est probable que ma méfiance se fut tournée de ce côté-là! Je pus cependant obtenir de lui un rendez-vous de nuit... sur cette passerelle dont la situation nous permettait d'échapper aux indiscretions, le passage en étant fermé. Jacques possédait comme les autres ingénieurs une clef des portes de fer. J'avais pris pour prétexte la restitution des quelques billets que je lui avais envoyés au cours de nos relations.

— Vous correspondiez? Quelle imprudence!

— Aucune!... C'était la femme d'Exat, toute dévouée, qui se char-

geait des messages. Du reste elle ignorait ce que contenaient mes lettres...

M. Le Huchet haussa les épaules. — Belle malice! Marie-Louise Exat n'est pas si naïve. Continue!...

— Donc, cette soirée, Fernand devait passer une partie de la nuit à l'usine... lorsqu'il fut parti et que tu eus regagné ta chambre, j'allai à l'endroit indiqué... Jacques m'attendait déjà, accoudé au garde-fou... Sans un mot, il me tendit les lettres et murmura: «Croyez-moi, Jasmine, cela vaut mieux pour vous et pour moi!» Je m'accrochai à lui, le suppliant de m'écouter, lui criant mon amour. Sa froideur m'exaspérait. N'y tenant plus, je lui jetai au visage:

«— Allons, dites-le franchement, vous me quittez pour Mlle Bergeron? Prétendez-vous épouser cette vieille fille?»

«Jacques eut un haut-le-corps et dans l'ombre, je sentis qu'il me fixait méchamment. Sa voix s'éleva, cinglante:

«— Je vous dispense des épithètes injurieuses que vous prétendez imposer à Mlle Bergeron. Elle est digne de tous les respects.

«— Et vous l'aimez? repris-je avec violence.

«— Il est vrai que j'aime Mlle Marguerite, me répondit-il gravement. Mais si cela peut vous être de quelque soulagement, apprenez que je ne l'épouserai jamais!

«Là-dessus il me quitta assez brusquement et déjà il était presque au bout de la plate-forme quand, désorientée, le cœur ulcéré, je me décidai à regagner le Prieuré.

«Comme je descendais l'échelle de fer qui aboutit au parc, je dus m'arrêter: les larmes coulaient à flot sur mon visage, je ne pouvais plus guider ma marche à travers les pleurs obscurcissant mes yeux!

«Ce fut alors, papa, que je tirai de mon sac le mouchoir afin d'essuyer mes paupières... Un coup de vent brusque survint, la batiste s'échappa de mes doigts et j'eus l'impression que la rafale l'emportait vers le barrage... Après je suis rentrée, je me suis couchée en hâte, car je pensais au prochain retour de Fernand!... Voilà toute la vérité, je te le jure!»

— Evidemment, ma petite, je n'ai pas à te féliciter de cette intrigue... Mais, pour l'instant, la question n'est pas là... Des motifs plus graves sont en jeu. D'abord ton bonheur, ta réputation... et plus encore!

Le spectacle M. Le Huchet caressait sa barbe blanche avec un éternement visible... Il questionna:

— Lorsque tu as regagné le parc, tu n'as rien entendu du côté de la passerelle? Pas de cri... pas d'appel?

— Non... rien!... Songe à l'état d'effolement où j'étais alors... Et puis le bruit de la chute d'eau qui fait au barrage un fracas formidable. Par surcroît, je me souviens parfaitement qu'il faisait, cette nuit-là, un vent épouvantable! Allons, père, maintenant que tu sais tout de ma faute, conseille-moi! Selon toi, que dois-je faire?

Lusurier sursauta.

— Pas de bêtises, fillette. Pas un mot à personne! Du reste tout est pour le mieux, les lettres restituées, ce pauvre de Pindret dans l'autre monde! L'aventure est close!... Si tu avais la stupidité de raconter au juge cette histoire, il commencerait par te soupçonner du meurtre... Songe donc!... toutes les charges pèseraient sur toi? Une rupture... femme délaissée... vengeance par jalousie... On t'accuserait immédiatement d'avoir poussé Jacques dans le gouffre!...

(Lire la suite page 40)

Des milliers sont déjà du CLUB ^{B.F.} Goodrich des 'MÉNAGEURS DE PNEUS' !

L'ENTRÉE EST GRATUITE, QUE VOUS AYEZ DES B. F. GOODRICH OU NON! ... MAIS ELLE CONTRIBUERA À FAIRE DURER VOS PNEUS!

Les restrictions touchant les pneus deviennent si sévères que *fort peu* d'automobilistes pourront dorénavant acheter des pneus et chambres à air—neufs ou usagés—jusqu'après la guerre.

Vous avez sans doute diminué déjà votre millage; mais s'il vous fallait laisser votre auto sur des crics au garage parce qu'il vous manque un pneu ou une chambre à air...!

Prenez donc bien soin de vos pneus pour en tirer jusqu'au dernier mille possible. Faites comme des milliers d'autres: adhérez au Club B. F. Goodrich des 'Ménageurs de Pneus'; cela ne vous coûte rien, mais vous recevez des avantages spéciaux et la collaboration assurée de tous les détaillants de pneus B. F. Goodrich. Ne vous fiez pas à votre seul jugement lorsqu'il s'agit de pneus: consultez un expert. N'oubliez pas que les pneus sont devenus hors de prix et que l'adhésion au Club B. F. Goodrich des 'Ménageurs de Pneus' est gratuite.

BAS PRIX SPÉCIAUX AU CLUB DES 'MÉNAGEURS DE PNEUS'

pour l'inspection "établie par le fabricant"

L'inspection régulière vous aidera à prolonger sérieusement la durée de vos pneus; si vous amenez votre voiture au détaillant B. F. Goodrich, cette inspection sera faite avec soin, selon un nouveau plan systématique élaboré par les techniciens en pneus de la grande fabrique B. F. Goodrich.

Aux bas prix dont profitent les membres du Club B. F. Goodrich des 'Ménageurs de Pneus', vous pouvez économiquement faire visiter vos pneus tous les quelques cents milles... et vous ne pouvez négliger cette inspection si vous espérez continuer à conduire jusqu'à la fin de la guerre.

Laissez-nous vous aider à conserver vos pneus!



GRATIS aux MEMBRES DU CLUB

CONDUCTEUR ABSENT

Aviser la Police

si quelqu'un touche à cette voiture.

Aide d'un Membre du Club B. F. Goodrich des 'Ménageurs de Pneus'

Les autorités policières sont persuadées que cette idée nouvelle contribuera à empêcher les vols de pneus ou d'essence. Vous placez cette carte à l'intérieur de la glace lorsque vous laissez votre voiture. Demandez-en une au détaillant B. F. Goodrich.

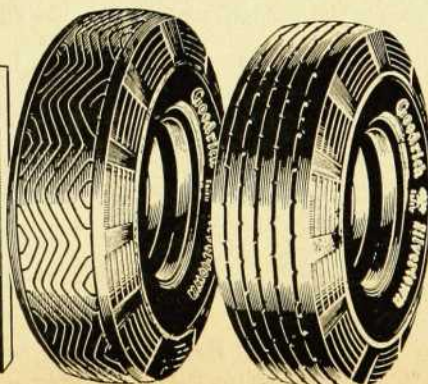
POSSESSEURS DE CAMIONS

Le service B. F. Goodrich de Conservation des Pneus "établi par le fabricant" est également offert aux possesseurs de camions. Les techniciens B. F. G. ont élaboré une méthode d'inspection systématique pour pneus camions, qui aidera à éviter bien des avaries et prolongera la vie utile de vos présents pneus. Informez-vous auprès du détaillant B. F. Goodrich.

SERVICE de CONSERVATION des PNEUS

Établi par le Fabricant

B.F. Goodrich



GRATIS!

Le numéro de série de chaque pneu est enregistré gratis, pour les membres du Club B. F. Goodrich des 'Ménageurs de Pneus.'



GRATIS!

Au lieu de vous fier à votre mémoire, vous recevrez un rappel du détaillant B. F. G. lorsqu'une inspection sera à faire; le détaillant conserve un dossier complet sur vos pneus.



GRATIS!

Le dépliant B. F. Goodrich sur la façon de conserver les pneus est distribué gratis aux membres du Club, pour vous aider à obtenir de vos pneus le millage maximum.



15 octobre 1986.

LES VIES BRISÉES

par **MARC MARIO**

BIBI, sentant qu'il allait être pris, s'arrêta subitement, et ramassant à ses pieds une forte d'arbre, il en menaça Totor.

— Si tu me touches t'es mort.
— Et si tu ne lâches pas ta matraque subito, — fit Totor en s'arrêtant à son tour à quelques pas de Bibi, — je t'assomme.

— Viens-y. En attendant, chipe cette gamelle-là.

Et, de toutes ses forces, il brandit au-dessus de la tête de l'amie de Pierre son énorme bâton.

Mais Totor n'était pas disposé à se laisser assommer.

Il fit un brusque saut en arrière et la matraque ne l'effleura même pas.

Sans perdre de temps, il prit son élan et, d'un vigoureux coup de pied de pointe, il envoya le malfaiteur rouler dans l'herbe.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire Totor se jeta sur Bibi, ne lui laissant pas le temps de se relever et lui mettant un genou sur la poitrine, tandis que d'une main il saisit le bâton et de l'autre il le prenait à la gorge, il vociféra :

— Si tu fais un mouvement, je t'étrangle comme un chien!...

— Ah! pas de blague, hein! — fit Bibi qui ne rigolait plus du tout.

— Si c'est une plaisanterie il faut le dire, on sourira.

— Ça sera ce que tu dis, à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu me diras par quel moyen tu as su que cette villa que tu as dévalisée était déserte.

— Si ce n'est que ça, on va pouvoir s'entendre. Seulement, j'voudrais bien respirer un peu.

Totor desserra ses doigts qui enserraient le cou du voleur.

— On peut pas faire amis, — fit Bibi qui reprenait confiance.

— Parle d'abord.

— Eh bien, voilà... J'ai assisté au départ de la maisonnée.

— Quand?

— Hier matin, à six heures et demie, une dame dans les quarante-cinq ans, a fourré dans un fiacre une jeune fille de vingt environ. Même qu'elle avait pas l'air à son affaire la fillette.

— Dans quelle direction sont-elles parties?

— Elles ont filé vers la gare de Lyon.

— Tu en es sûr.

— Tiens, c'te blague. J'étais caché près du mur de clôture quand le lardin le disait à la bonne.

— Ça va bien, — fit Totor en lâchant complètement Bibi, — maintenant tu peux filer.

— C'est pas de refus, — soupira Bibi en prenant sa course.

Totor, qui savait maintenant à quoi s'en tenir, revint près de la villa de Fleury, jeta dans le jardin le volumineux paquet qu'avaient fait les cambrioleurs et, en attendant le premier train du lendemain pour

Paris, s'en alla coucher aux « Deux Gaspards ».

Le lendemain matin, à cinq heures, il partit. Son premier soin, en débarquant à Paris, fut d'aller à Montmartre retrouver Pierre et Mariette.

Lorsque Totor arriva rue des Martyrs, son ami n'était pas encore parti pour l'usine.

Mariette, en le voyant arriver, le visage souriant, en conclut qu'il venait apporter une bonne nouvelle et ne put cacher sa joie.

— Toi, Victor, à cette heure! — fit-elle. — Que viens-tu nous apprendre?

— Un tas de choses intéressantes.

— Mais qui peut te faire supposer que Mlle de Chavanges ait emmené ma Liette dans le Midi?

— Elle a pris le train à la gare de Lyon.

— Tu l'as vue?

— Non. Je l'ai su.

— Par qui?

— Devine.

— Non, dis; je ne sais pas.

— Par des cambrioleurs.

— Que veux-tu dire?

Alors, Totor conta son odyssée, avec force détails.

Lorsqu'il eut terminé, Mariette ne put retenir un cri d'admiration.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Valérie Dubourg, ouvrière sans éducation, se crut capable d'atteindre par l'intrigue les sommets où la naissance ne l'avait point portée. Pour arriver à son but, l'habile aventurière n'était pas à court de roueries perfides, mises à service d'une ambition démesurée. Au hasard d'une rencontre, elle prit le parti d'usurper le rôle de parente de la petite Liette d'Arcis, dont la mère, vicomtesse, mourut presque subitement. Avant de pouvoir accaparer la fortune importante de la vicomtesse, Valérie se débarrassa de l'enfant qu'elle plaça sous les soins d'une jeune veuve, Sophie Ardusson, parieuse etragée des pistes de courses de chevaux.

A dix-huit ans, Liette était amoureuse d'un jeune mécanicien, Pierre Duval, lui aussi enfant abandonné par ses parents. Ce dernier ne prévoyait aucun obstacle au mariage dont il avait formé le doux projet avec sa Liette bien-aimée, car Mme Ardusson serait bien aise de se débarrasser en la lui donnant. Mais l'intrigante Valérie Dubourg, veillait sans cesse au grain, dans le but évident de ne pas perdre l'importante fortune que Liette aurait pu revendiquer un jour à sa majorité, si elle avait pu en connaître l'existence. Va sans dire, Valérie avait pris, à cet égard, les dispositions nécessaires avec la plus extrême habileté.

Liette avait compris mieux que jamais, la force de cet amour en lequel elle s'était réfugiée éperdue. Au milieu de sa douleur, elle avait éprouvé un tressaillement délicieux de félicité mystérieuse, qui la donnait toute entière à Pierre Duval, qui était désormais tout pour elle. De leur côté, Sophie Ardusson et le croque-mort Francis Couart faisaient l'impossible pour se procurer les renseignements nécessaires sur la famille de Liette, dans le but évident de s'approprier, avant la majorité de la jeune fille, une bonne partie de sa fortune.

Valérie Dubourg, la fausse Lia de Chavanges, jouant merveilleusement son rôle d'usurpatrice, emmena loin de Pierre, au fond d'un château impénétrable, la jolie Liette. Elle dut se soumettre à l'autorité de sa supposée marraine, qui la détestait, dès le premier jour, elle qui était la fille de cette femme, que le vicomte d'Arcis lui avait préférée, pour laquelle il l'avait abandonnée.

— Tu as des nouvelles de Liette?
— Questionna Pierre en s'emparant de la main que lui tendait son ami.

— Oui.

— Des bonnes.

— De pas mauvaises. Et, tout d'abord, laisse-moi te dire que Liette a quitté Meudon.

— Où est-elle?

— Ça, je le saurai d'ici peu.

— Elle doit être à Paris.

— Non, ni à Paris, ni à Saint-Gemmes.

— Où cela, — fit Pierre avec angoisse.

— Dans le Midi peut-être. Ce qu'il y a de certain, c'est que la villa de Meudon est déserte.

— Brave Totor, c'est merveilleux ce que tu as fait là!...

— Cher Victor, — fit Pierre, — comme tu nous aimes. T'exposer ainsi pour nous.

— M'exposer, allons donc!

— Sans compter, — fit Mariette, — que tu aurais pu recevoir un mauvais coup.

— Jamais de la vie, ces types-là se laissent dompter. Mais ne parlons plus de tout cela; l'essentiel était de savoir ce qu'était devenue Liette, on le sait à peu près, reste à connaître l'endroit où la cache sa vieille folle de marraine.

— Comment le saurons-nous?

— Ça, ça me regarde, — s'écria Totor, qui prenait goût à son nou-

veau métier de policier. — Avant peu j'aurai découvert la retraite de Liette.

— Comment t'y prendras-tu? — questionna Pierre.

— Il ne faut pas me le demander, je n'en sais rien moi-même; je vais voir, je vais chercher... En attendant, si on buvait un coup à la santé de Liette et de la petite.

Les trois amis trinquèrent et Pierre, grâce à la gaieté de Totor et à son dévouement, n'éprouva pas trop de douleur à la nouvelle de la fuite de Liette que sa marraine cherchait à séparer à jamais de lui.

icé. LV

Dans le parc de Buc

MARIETTE était profondément préoccupée par le brusque départ de Liette et de sa marraine pour le midi de la France.

Tout d'abord elle ne voulut pas voir dans ce voyage une manœuvre criminelle; non, ce ne pouvait être que dans une louable intention que Lia de Chavanges avait quitté subitement la villa Fleury.

C'était, sans doute, dans l'espoir de hâter le rétablissement de Liette, qui ne manquera pas d'être immédiatement sous la réconfortante caresse du soleil de Provence.

Là-bas, il fait déjà, au mois de mai, une température d'été.

— Mais c'est égal, — pensait la sœur de Victor, — c'est bientôt. Voilà à peine six jours que Liette est délivrée. Et c'est risquer beaucoup que de l'exposer, elle si chétive aux fatigues d'un long trajet.

Ainsi qu'il était convenu entre Totor et Mariette, Pierre ne fut pas mis au courant de ce qui s'était passé à Meudon.

Mais, malgré l'ignorance dans laquelle il se trouvait du voyage de Liette, il n'avait pas à dissimuler l'angoisse qui l'étreignait.

Maintenant qu'il pouvait espérer devenir le père de la filleule de la fausse Lia de Chavanges, le malheureux était en proie à une impatience folle, faite de ses douleurs et de ses désirs.

Dès que Pierre fut parti pour se rendre à son service, Mariette et Totor ne manquèrent pas d'échanger leurs impressions.

— N'empêche que ce prétendu voyage au pays des fruits d'or m'a tout l'air d'une fuite, — fit Totor.

— En effet, — approuva Mariette, — tout cela est bien singulier... Que s'est-il passé?

— Ah! voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Mlle de Chavanges a-t-elle eu vent de quelque chose?

— Je ne crois pas; d'après ce que j'ai entendu dire, ça ne me paraît pas probable.

— A t-elle su que Pierre avait découvert que Liette était à Meudon, qu'il avait reconnu sa fille?

— Par qui l'aurait-elle appris?

— Le sais-je moi! Il a bien fallu cependant qu'elle soit mise au courant de certaines de nos intentions

pour s'enfuir aussi précipitamment ; car, en y réfléchissant bien, s'il ne s'était agi que du rétablissement de Liette, elle aurait, dans son intérêt même, attendu quelques jours encore qu'elle eût repris des forces.

— Tu as raison, — s'écria l'ami de Pierre, — toute cette histoire-là n'est pas très catholique, et il faudra tirer ça au clair. Ça n'est pas maintenant qu'il va falloir se laisser monter le cou par cette bonne femme-là. Voilà assez longtemps qu'elle nous joue sa petite comédie. Après tout, elle n'a pas qualité pour veiller aussi étroitement sur sa filleule. Liette a un père, des amis. Et du moment que le paternel ne régrimbe pas à l'idée que sa gosse puisse aimer un brave homme d'ouvrier, je ne vois pas pourquoi la marraine irait mettre des bâtons dans les roues. Tout ça, c'est du chichi, et je voudrais bien en toucher deux mots à ce M. Durier, cet ami du vicomte d'Arcis, que vous avez vu, qui est allé rendre visite au patron de Pierre, à l'usine. Je suis certain que cet homme-là nous rendrait service...

Il y a bien des choses qui m'ont paru louches, et qu'en causant avec lui j'aurais éclaircies...

Enfin !...

— Que veux-tu dire, — questionna Mariette que le ton mystérieux de Totor intriguait au plus haut point.

— Rien, pour le moment... J'ai ma petite idée.

A part lui Totor soupçonnait fort la marraine de Liette d'avoir voulu faire voir du pays à sa filleule afin d'essayer de lui faire oublier complètement Pierre. Et puis, décidément, tout ce qui se passait depuis quelque temps à Meudon était louche, surtout le fameux départ pour le Midi qui s'était effectué de grand matin, presque à la nuit, en catimini.

Quand on ne fait rien de mal, on ne se cache pas.

Tous ces faits excitaient la curiosité de l'ami de Liette et formaient un mystère qu'il avait à cœur d'éclaircir.

— Il y aurait bien un moyen de tout connaître, — pensa-t-il, — ce serait d'interroger la domestique de la villa Fleury.

Où mais où est-elle ? D'où vient-elle ?

Bah ! ça je le saurai toujours, les enquêtes ça me connaît.

Et, tout de suite, il acquit la certitude que par cette fille il pourrait obtenir la clé de l'énigme qu'il s'évertuait à deviner.

Sans plus s'attarder dans ses conjectures, Totor prit à nouveau le train pour Meudon et il se rendit chez la boulangère où plusieurs fois il avait vu entrer la domestique de la villa.

Là il n'eut pas de peine à obtenir les renseignements qui lui étaient nécessaires.

Au moment où il arriva devant la porte de la commerçante, celle-ci était occupée à servir de nombreux clients.

Totor attendit qu'elle fut seule, puis, lorsque la dernière pratique eut franchi le seuil de la boutique, il y pénétra à son tour.

— Pardon, madame, — fit-il en esquissant un large sourire et en achetant un croissant, — ne pourriez-vous pas me donner quelques renseignements sur une personne que je recherche et qui était domestique dans le pays ?

— Volontiers, monsieur, — répondit la boulangère, — si je la connais.

— Oh ! vous la connaissez sûrement. La jeune femme que je voudrais retrouver était bonne à la villa qui est à la porte de Fleury.

— Ah ! parfaitement ! Je crois bien que je la connais, c'est une très bon-

ne fille, avec laquelle je suis très bien. Mais vous n'avez pas de chance, elle est venue chercher trois pains de fantaisie il y a à peine une demi-heure.

— Comment, elle est encore à Meudon ?

— Mais oui, c'est moi qui lui ai trouvé la place qu'elle occupe actuellement. Ça n'a pas été difficile : en ce moment, c'est le début de la saison et les Parisiens qui viennent passer l'été à Meudon commencent à arriver. Les villas se louent toutes seules.

— Alors, madame, serait-ce abuser de votre complaisance, que de vous demander de m'indiquer où je pourrais trouver votre protégée ?

— Elle est placée dans une pension de famille, tout à l'entrée du pays, rue de l'Arrivée. 2, chez Mme Brillet.

— Je vous remercie infiniment, — fit Totor en saluant.

— Mais de rien, monsieur, tout à votre service.

Totor, tout satisfait de ce qu'on venait de lui apprendre, se dirigea tout de suite vers l'endroit indiqué.

Cette pension de famille se composait de deux maisons, séparées par un jardin, planté de magnifiques rosiers et de hauts platanes, sur lequel s'ouvrait un portail.

La propriété de Mme Brillet était à l'angle de la rue de l'Arrivée et du chemin des Galons.

Au coin de la rue il y avait un marchand de vins.

En hiver, la pension de famille avait peu de clients, mais dès qu'arrivait la belle saison, les pensionnaires arrivaient en foule et Mme Brillet qui n'avait, pour son service personnel, qu'une petite bonne, prenait pour la saison d'été une seconde domestique.

Thérèse Bonnard avait été fort heureuse de trouver à se placer dans le pays.

Totor, suivant les indications fournies par la boulangère, reconnut la pension de famille.

Pour ne pas manquer Thérèse lorsqu'elle sortirait pour faire une commission quelconque, l'ami de Pierre s'installa devant la porte du petit marchand de vins.

Après avoir appelé le garçon, il se fit servir un café, qu'il solda au moment où on le versait afin de pouvoir s'esquiver quand il le jugerait convenable.

Son attente fut de courte durée.

A peine était-il installé depuis un quart d'heure que la nouvelle domestique de Mme Brillet sortit, un panier au bras, et se dirigea vers le marché.

Totor qui la guignait, se leva prestement et la rejoignit sur le boulevard Vert-de-Saint-Julien.

Tout en marchant à sa rencontre, le frère de Mariette combinait ce qu'il appelait son plan d'attaque.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas de la domestique :

— Mademoiselle, — fit-il en élevant la voix, — mademoiselle !

Thérèse se retourna.

— Mademoiselle Thérèse Bonnard, n'est-ce pas ? — fit Totor en soulevant son chapeau.

— Oui, monsieur...

— Oh ! Je vous reconnais bien pour vous avoir vu plusieurs fois lorsque vous étiez en service dans cette villa de Fleury.

— En effet, monsieur, j'y étais, mais je n'y suis restée que très peu de temps.

— Je suis un parent, très éloigné il est vrai, de la jeune personne à laquelle vous avez, sans nul doute, donné vos soins.

— C'est exact, monsieur. Mais je ne suis plus au service de la sage-femme. (Lire la suite page 20)



Au secours du budget alimentaire en temps de guerre

QUELQUES CONSEILS POUR VOUS AIDER À COMPRIMER LES DÉPENSES

1. COMBINEZ D'AVANCE !



Il vaut mieux faire vos menus pour plusieurs jours d'avance, en vous souvenant que le genre d'aliments que vous absorbez est aussi important que leur quantité. Il faudra penser en premier lieu aux aliments essentiels à un régime alimentaire bien compris; vous ajouterez ensuite ce que votre budget vous permettra. Les journaux et les programmes de radio donnent souvent les dernières nouvelles du marché. Cela vous aidera à combiner des menus en vous basant sur les denrées qui sont abondantes et de prix modéré. Vous vous servirez également des restes. Quand vous cuisez au four, vous économiserez du combustible en faisant cuire un autre plat en même temps — par exemple, un dessert ou quelque autre aliment pour le repas suivant. Achetez tout ce dont vous avez besoin et pouvez vous servir, mais n'accumulez pas. Les denrées alimentaires abondent.

2. N'ACHETEZ QU'À BON ESCIENT !



Les aliments les plus chers ne sont pas toujours les plus nourrissants. Les morceaux de viande de second choix et les fruits de moindre grosseur ont tout autant de valeur nutritive et souvent aussi bon goût que ceux de premier choix et plus chers. Les denrées en saison sont généralement meilleur marché. Les aliments de conserve en boîtes ou en paquets de grandes dimensions sont, en général, plus économiques. Les indications sur les étiquettes vous permettront de comparer les valeurs. Le lait évaporé et la plupart des fromages contiennent les mêmes éléments nutritifs que le lait frais, et ils ont parfois l'avantage d'être moins chers. Les fruits et les légumes en conserve peuvent être employés alternativement avec les légumes et fruits frais. Le foie de bœuf, de mouton et de porc est aussi nutritif que le foie de veau. Les céréales doivent être complètes, et le pain bis ou blanc doit répondre aux prescriptions de la loi au Canada.

3. FAITES PREUVE D'IMAGINATION !



L'augmentation du prix des aliments, en temps de guerre, met à l'épreuve l'habileté de nos cordons bleus. Une bonne cuisinière peut faire des chefs-d'œuvre avec les plus modestes aliments; une mauvaise cuisinière peut abîmer les mets les meilleurs. Beaucoup de plats très ordinaires peuvent être rendus des plus appétissants en y ajoutant les condiments, les sauces, qu'il faut, et en faisant preuve d'imagination! Les livres de cuisine et les périodiques traitent de ces questions, vous donneront des idées nouvelles et intéressantes, sur la façon de préparer les aliments! Ne gaspillez rien! Les abats et les os de viande et de volaille, ainsi que les feuilles extérieures de certains légumes, peuvent corser les soupes. L'eau de cuisson des légumes fait d'excellentes soupes et ragoûts. On a tendance à trop cuire la plupart des aliments. C'est un gaspillage de combustible, en même temps qu'une diminution de la valeur nutritive des aliments.

AUTRES CONSEILS : On économisera en faisant ses conserves soi-même, quand les fruits et les légumes sont abondants et à bas prix. Un jardin potager est une excellente chose — à condition d'avoir l'espace nécessaire, un terrain propice, le temps et les connaissances nécessaires pour obtenir de bons résultats. Toute famille d'agriculteurs devrait avoir un jardin potager. On peut parfois se procurer des baies sauvages et des légumes verts sauvages. Votre Département de l'Agriculture publie peut-être une brochure sur les légumes verts sauvages.

La Metropolitan vous enverra gratuitement ses brochures intitulées : "Le Livre de Cuisine de la Metropolitan" et "La Santé par les Aliments en Temps de Paix et en Temps de Guerre", dans lesquelles vous trouverez des conseils sur la façon de tirer le meilleur parti de l'argent que vous consacrez à la nourriture. Ecrivez au Département des Brochures, 8-S-42, à la Direction Générale au Canada, Ottawa.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker
PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln
PRÉSIDENT

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA:
OTTAWA

On projette actuellement dans tout le Canada, un film technicolore de 10 minutes, sur l'hygiène de l'alimentation, intitulé "PROOF OF THE PUDDING". Ne manquez pas de le voir lorsqu'il passera à votre théâtre.

L'annonce ci-dessus est publiée dans l'intérêt du Programme d'Alimentation du Département Fédéral des Pensions et de la Santé Publique.

Annonçant!



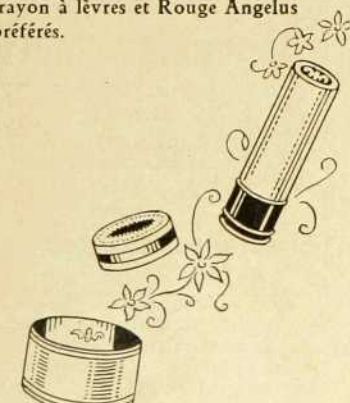
55¢

La Poudre Faciale

Louis Philippe

Voici une nouvelle qui, réellement, devrait relever votre moral sur le chapitre de la beauté. La Maison de Louis Philippe, soucieuse de notre époque où l'économie est de règle, présente maintenant sa poudre embellissante Angelus Face si extraordinairement exclusive, dans une généreuse et chic boîte pour la somme de 55¢ seulement.

La Poudre Angelus Face vous est offerte en plusieurs teintes fascinantes différentes — dont chacune, d'un mélange exquis pour s'harmoniser avec votre crayon à lèvres et Rouge Angelus préférés.



Louis Philippe

ALEXANDRE BION, LE BRACONNIER

(Suite de la page 7)

Donc, Bion, cédant à la tentation, s'accoutumait peu à peu à revenir chaque année, à la même époque, dans la région où il était le moins avantageusement connu; il s'arrangeait, avec son adresse ordinaire, pour forcer « ces bons messieurs » de la police et du tribunal à s'occuper de lui et à lui octroyer, dans la maison la mieux gardée de l'arrondissement, la place qu'il convoitait. Il y trouvait un accueil facile, presque familial; la sécurité du logement et de la nourriture compensaient pour lui quelques petites privations. Le géolier, qui s'intéressait à lui, saluait d'un mot jovial chaque visite nouvelle de son pensionnaire. Bion, de sa petite voix pointue, savait répondre avec esprit et cordialité. Au bout de deux ou trois mois, quatre au plus, car Bion connaissait le code et savait garder la mesure nécessaire dans les accroc qu'il y faisait, sa peine était finie et les grands froids avaient cessé. Il tirait sa révérence à la prison hospitalière et reprenait sa course vagabonde, en sifflant les airs que lui avaient jadis appris les oiseaux.

Or, cette année-là, Bion fut en retard pour regagner son domicile.

La liberté lui tenait-elle trop au cœur, ou les gendarmes, cette fois, furent-ils trop indulgents à ses rapines? Quoi qu'il en soit, un dimanche, Alexandre Bion, vagabond, braconnier et philosophe, n'était pas encore en prison. « Sapristi! pensa-t-il en voyant la nuit approcher et en sentant la fraîcheur du crépuscule percer les restes minces de la jaquette où il se drapait depuis bien des étés; faudrait voir qu'on s'occupe à me loger, eh! là-haut! »

Bien qu'il ne fût guère croyant, étant trop occupé à gagner jour à jour sa vie terrestre pour avoir le temps de songer à l'autre, il se plaisait parfois à se sentir accompagné par un témoin invisible; et il avait, comme tous les grands esprits qui marchaient dans la solitude, des entretiens avec le ciel.

— Trois et trois font six, et neuf font... font... font quinze. C'est bien ce que je disais: quinze. Oté de quinze, reste peau de balle, c'est-à-dire zéro. Evidemment, ce n'est pas la fortune; mais quand on dort, on n'a besoin de rien. Il s'agirait de pouvoir dormir. Où ça? Pas sous la neige; non; c'est malsain pour les tibias; et m'est avis, si elle continue comme à présent, qu'il en tombera cette nuit quelques bonnes hottées... Alors, sous le toit d'un autre, puisque mes parents ont négligé de m'en laisser un à moi... Il faudrait d'abord dénicher une maison; et puis, m'y faire recevoir. Mais messieurs les propriétaires sont-ils accueillants dans ce pays? Voilà ce que j'ignore... C'est la première fois que j'ai le plaisir de m'y trouver... Pan! une plume dans l'œil!... Hé, les pierrots blancs, voulez-vous ne pas vous tremousser si fort et respecter le visage d'un pauvre homme! — C'est curieux, à mesure que je prends de l'âge et que mes jambes s'engourdissent, la fortune s'amuse à me faire courir toujours plus loin. Est-ce juste ça, dites un peu?... Qu'est-ce que je demande, après tout? Un coin dans la grange ou un tas de paille dans l'écurie; on y est au chaud; un morceau de pain pour partir, le lendemain, à l'aube; des fois, si l'hôtesse

est généreuse, un petit verre de goutte. Je paye en rendant des services; car je ne suis pas un mendiant, moi! Je sais raccommoier un panier, une chaise, une culotte, surveiller la marmite, fendre du bois, faire marcher les vieilles horloges, jouer du violon, saigner un poulet, assommer un lapin et emmailloter les petits enfants. C'est quelque chose, ça; sans compter le reste! Un ancien soldat est bon à tous les métiers; du temps que j'étais chez les Cosaques, il fallait bien se débrouiller tout seul. — Ou bien, si le vent est bon, je leur pêche une friture; et je suis capable aussi, mieux que quiconque, d'attraper un lièvre sans tirer un coup de fusil. — Mais voilà! ce n'est pas tout d'avoir des talents; il faut trouver l'occasion de les utiliser... Chien de pays! Ah ça, depuis quatre heures que je marche, est-ce que je ne finirai pas par rencontrer une cabane, un abri quelconque où je pourrais giter la nuit dans ce grand canton désert! Je ne vois presque plus ma route; je commence à traîner la semelle comme si j'avais du plomb dans les mollets; et pour comble de bonheur, voilà la neige qui redouble... Bénédiction!

Très las, maigréant contre le gouvernement qui négligeait de lui assurer un abri et contre les pouvoirs célestes qui se désintéressaient un peu trop de sa maigre personne, le vagabond continuait de marcher à travers les vapeurs de plus en plus épaisses du soir; et l'averse blanche qui tourbillonnait autour de lui, accrochant des brins de soie à ses cils et à sa barbe, le forçait à cligner des yeux dans les ténèbres. Il avait ramassé dans le bois une longue branche de hêtre, dont il s'était fait un bâton; et quelquefois, n'y voyait plus, il s'en servait pour tâter la route.

Une lumière rouge et tremblotante, comme une étoile à travers la fumée, brilla enfin, en bas, au détour d'un couloir de roches. Alexandre leva le nez, tira sa casquette et salua.

— Parbleu! se dit-il, je savais bien que l'on m'attendait quelque part. Salut, bel astre! J'arrive.

La lumière grossit; d'autres autour d'elle s'éveillèrent, traçant dans la nuit une petite ronde immobile. Bion reconnut les feux d'un village; il y entra.

Lecteurs douillets qui lisez ceci, installés dans une chambre bien chaude, le dos enfoui dans un large fauteuil ou les coudes appuyés sur la table, avez-vous songé parfois aux pensées qui agitent l'âme d'un misérable, lorsque, cherchant une main dont il espère quelques sous pour se nourrir, une maison où il obtiendrait un gîte pour la nuit, il doit faire un choix entre plusieurs et s'efforcer de deviner, parmi toutes, la main qui sera charitable, la porte qui ne refusera pas de s'ouvrir? Il flaire les pistes pour ne pas s'égarer, pèse ses chances, marchandant avec l'inconnu; et lorsqu'il se décide enfin, c'est qu'il a déchiffré sans doute, dans la chose muette, dans l'être indifférent, les caractères mystérieux qui forment pour lui l'oracle trouble du Destin.

Bion fit le tour du village, interrogea les murs dans les ténèbres, et, son choix fait, frappa à une porte, doucement.

Elle s'entr'ouvrit, plus doucement encore et à peine.

— Qui est là?

La voix était frêle, timide: moitié chuchotement et moitié chanson.

Bion dit:

— Ouvrez-moi, ma petite demoiselle, pour l'amour de Dieu! Je suis bien fatigué...

Il y eut derrière la porte des murmures légers, un conciliabule à voix basse; et de nouveau, la petite voix reprit:

— C'est qu'il n'y a personne chez nous. Papa n'a pas encore fait sa tournée. Attendez un peu, nous ne pouvons laisser entrer personne comme ça.

— Diable! pensa Bion; si le père n'est pas là, c'est justement le bon moment pour que j'entre.

Il ne perdit pas de temps à de longs discours; mais tout de suite, la faim au ventre, il se décida, prêt à empoigner l'occasion et brusquement saisi par un vieil instinct de maraude et de rapine.

— Allons, ouste! ouvre-moi, gamine, et lestement!

Les pestes mains retenaient la porte: Bion poussa, l'ouvrit toute grande et fut sur le seuil, son bâton à la main.

Le logis était bas et sombre; une lampe fumait dans un coin. Il y avait là deux petites têtes blondes, qui, en ouvrant de grands yeux effarés, regardaient entrer l'inconnu. La fillette avait douze ans; un garçon, plus jeune de moitié, s'accrochait à la jupe de l'aînée, prêt à accompagner de cris perçants le premier appel de sa sœur.

Mais quand le vagabond fut entré et que les deux enfants virent l'homme étranger debout, tout vêtu de neige, sa grande barbe blanchie par les flocons comme celle d'un saint de pierre, et appuyé sur un bâton, ils se turent, toute leur frayeur changée en respect; et aussitôt la fillette, tombant à genoux, chuchota au gamin confondu:

— Tais-toi!... C'est lui, c'est saint Nicolas!

Parole magique! Elle illumina la chambre et fit pour ces petits êtres, extasiés, une vision du paradis. Et le rôdeur, dont l'âme s'était endurcie pour un mauvais coup, subitement se sentit désarmé, étant entré comme un voleur, de se voir accueilli comme un saint.

— Bonsoir, mes petits enfants! N'ayez pas peur de moi. Je vois que vous m'avez reconnu. Allons, relevez-vous! Je vas vous donner ma bénédiction, tout à l'heure. Ma foi oui, c'est aujourd'hui le soir de Saint-Nicolas... Hein! nous ne l'avions pas oublié? — Ah ça! vos parents vous ont donc laissés pour garder la maison? Votre père, où est-il? qu'est-ce qu'il fait?

— Facteur, dit la petite, rassurée par la bonhomie du saint. Il fait la tournée de sept heures; il porte les lettres, avec une casquette et une boîte... Vous savez? Il rentrera tout à l'heure pour manger sa soupe; la voilà qui cuit.

— Elle sent bon! affirma saint Nicolas en reniflant. Et la maman?

— Nous n'en avons plus. Elle est morte.

— Il y a longtemps?

Elle eut un geste vague:

— Oh! oui, longtemps, saint Nicolas!

— Alors, reprit-il, vous êtes là tous les deux, tout seuls... Qu'est-ce que vous faisiez? Vous pensiez à moi, peut-être; vous m'attendiez? car vous m'avez reconnu tout de suite.

— Pour sûr!... J'étais en train de dire à Julot (elle montra le bonhomme qui, les yeux encore baissés, se plantait devant le faux évêque, en suçant son pouce) de se tenir sage

pour que vous passiez aussi chez nous, cette nuit, en même temps que chez M. le Maire... Je sais bien que notre maison n'est pas belle; c'est sans doute pour ça que vous n'y êtes jamais entré, depuis que maman est partie... Mais j'espérais que cette nuit, peut-être, vous penseriez à nous. Alors, j'ai dit à Julot: « Mets tes sabots ici, derrière l'âtre, à côté des miens; et demain matin, nous regarderons si on n'y a pas déposé quelque chose... » Alors, vous avez frappé; et je ne savais pas que c'était vous, vrai! On m'avait dit comme ça que vous passiez par la cheminée, saint Nicolas!

— Des fois, dit Alexandre; mais depuis que je vieillis, je préfère la porte.

— Et la bourrique, reprit la fillette, familiarisée: où est-elle?

— Ah! ah! mon âne! C'est vrai! Il va bien, merci. Je l'ai laissé au coin de la rue. Il n'a besoin de rien, lui. Mais moi, mes enfants, je suis un peu fatigué et j'ai l'estomac creux. Êtes-vous que vous ne m'offririez pas aussi quelque chose?

— Quoi? demanda l'enfant; des jouets?

— Peuh! souffla Bion, j'aimerais mieux quelque chose à manger. Voilà justement une bonne soupe!

— C'est pour le père, quand il va rentrer.

— Parbleu, mes bijoux, croyez-vous que si votre père était là, il ne serait pas content de partager avec moi?

— Probable! dit la petite, un peu perplexe; mais quand l'écuille n'est pas pleine, il grogne. Faudrait...

— Faudrait m'écouter, moucheronne! dit saint Nicolas. Faites ce que je vous dis et vous ne vous en repentirez pas!

Il leva le menton et caressa sa belle barbe: elle était maintenant tout en or. Comment résister à un saint? La fillette songeait aux gros yeux de son père; mais elle songeait aussi aux joujoux qui chargeaient à coup sûr, derrière la porte, la bourrique de saint Nicolas. Les jouets l'emportèrent; elle se décida et chercha dans le tiroir de la table une cuillère.

D'ailleurs, le saint se servit bien tout seul; délicatement, il découvrit la marmite, la fit danser au bout de sa chaîne, en respira le parfum; et, d'une main adroite, en soufflant parce que c'était chaud, il commença d'enfourner dans son gosier la bonne soupe fumante.

Cela lui fit énormément de bien; à mesure qu'il mangeait, il se sentait devenir meilleur et plus tendre.

— Mes petits chéris, commença-t-il, puisque vous êtes bien sages, puisque vous m'avez bien reçu...

Malheureusement, il n'eut pas le temps d'achever son discours. Comme il avalait la dernière cuillerée, la porte s'ouvrit de nouveau et ce fut le père qui entra.

Ce qui s'ensuivit, on peut le deviner. D'abord, il y eut un moment de surprise et de stupeur; puis, quand le facteur vit la marmite vide, son indignation éclata en tempête. C'était un homme vif; il goûtait peu les plaisanteries, surtout celles qui le privaient de dîner; et, accomplissant avec exactitude son service, il professait des idées nettes et strictes sur la propriété.

Il ne fit ni une ni deux, appela les voisins, les prit à témoin et tout de suite envoya chercher les gendarmes.

— Coquin! fainéant! S'introduire chez moi! manger ma soupe! At-

tends un peu, on va te faire payer ça!

— C'est bon, dit Alexandre, que les orages laissent désormais paisible, il est inutile de crier comme si le diable était dans ta boîte à lettres, mon garçon! Qu'on me fourre au corps de garde, ce soir; je m'en contenterai, pourvu qu'on me fasse demain les honneurs de la prison départementale. Eh bien! quoi? je cherchais un logement, en voilà un tout trouvé et qui ne me coûtera rien, même que j'y fais des économies. Et j'y retrouverai probablement des yeux de connaissance plus aimables, sans reproche, que ceux d'ici. Maintenant que j'ai dîné, je suis prêt à aller au lit. Bonsoir, messieurs les gendarmes! Je vous ai dérangés? Excusez-moi, ce ne sera pas long. Je sais ce qu'on doit à l'autorité. Si vous êtes prêts?

Mais comme il allait partir entre les deux tricornes, des sanglots éclatèrent. C'étaient les enfants qui se lamentaient.

Ils n'avaient rien compris à cette aventure et restaient effarés. Tout ce qu'ils y voyaient, c'est que ce saint Nicolas, dont la visite les avait emplis d'extase, disparaissait brusquement et, avec lui, les jouets promis. C'en était fait des espoirs qu'ils avaient vus luire au fond de leurs pauvres sabots. La petite sanglotait, s'attendant de plus à être tancée par son père; et le marmot, voyant ces larmes, hurlait de tout son cœur.

Bion les entendit, il en eut l'âme troublée.

— Ah! sapristi, mes pierrots, c'est vrai! Vous voilà volés, vous autres... Vous comptiez sur moi; je vous dois un bon fricot et je vous laisse le bec en l'air. Matin de matin! Est-ce que je ne trouverai rien à vous donner pour la peine?

D'un de ces gestes grandioses qui lui étaient familiers, — car Bion, braconnier et philosophe, avait parfois les envolées d'un grand tragédien, — il retourna ses poches. Il les croyait vides; le ciel ne voulut pas qu'il rougit d'avoir fait mentir les promesses d'un saint. Il tomba de sa poche droite une pomme, de sa poche gauche un sifflet.

La pomme, certes, n'était plus très fraîche, depuis le temps que Bion l'avait oubliée là, mais comme une vieille qui se conserve, elle avait, quoique ratatinée, des joues rouges et luisantes encore. Quant au sifflet, Alexandre lui-même l'avait fabriqué au printemps dernier, pour égayer sa route et converser avec les merles, dans l'écorce fraîche d'une baguette de coudrier.

Il tendit le sifflet au gamin, la pomme à la fillette.

— Mes petits chéris, voilà tout ce que je puis vous offrir ce soir; car les temps sont durs. Je repasserai une autre année, quand je serai plus riche, ce qui ne tardera pas. Ça vaut mieux que rien, tout de même, hein?

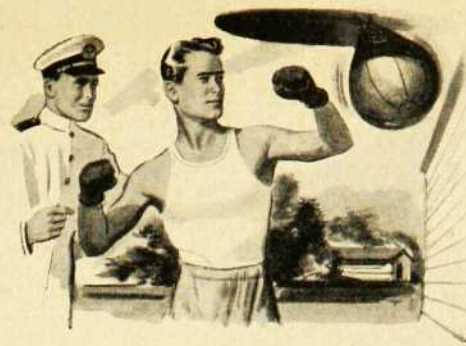
Les enfants furent de cet avis; déjà la petite croquait dans la pomme, le gamin crachait dans son sifflet.

Et tandis qu'Alexandre Bion, montant la porte, s'écriait d'un ton plein de majesté:

— Hé bien, je vous attends, messieurs les gendarmes! Les deux enfants, déjà rassérénés et pas très convaincus — car la foi est tenace chez les âmes simples — que ce visiteur blanc et doré ne fût point vraiment venu du ciel, lui criaient en hochant la tête:

— Merci, monsieur saint Nicolas!

MAURICE POTTECHER



DE VIGOUREUX EXERCICES en plein soleil d'été durcissent vos muscles—vous redonnent de l'entrain! Mais attention! Ce même soleil qui vous est salutaire peut aussi brûler vos cheveux, les rendre secs, sans lustre et cassants—leur donner une apparence préjudiciable!

Le Soleil Brûlant et l'eau du Bain peuvent Endommager la Chevelure!



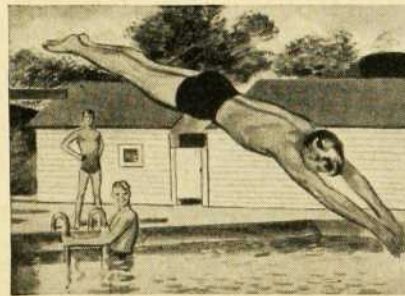
Employez VITALIS et faites le fameux "Exercice 60-secondes"



50 Secondes de Friction — Epreuvez ce stimulant "picotement" alors que la circulation du cuir chevelu s'améliore—la sécrétion des huiles s'améliore—les cheveux recouvrent leur belle apparence.



10 Secondes de Brossage — Vos cheveux restent propres et en place—acquièrent un lustre riche et somptueux, mais n'ont aucun indice de cet air "plaque" dont on se moque et qui n'est jamais de bon goût.



Faire de la natation est un excellent moyen de se rafraîchir par temps chauds. Mais, par contre, cette eau du bain endommage vos cheveux. Elle enlève l'huile vitale du cuir chevelu—rend votre chevelure sans vie. Protégez votre chevelure de la menace du soleil et de l'eau à l'aide de Vitalis et de l'"Exercice 60-Secondes".



Vous rehaussez l'apparence de toute votre personne lorsque vos cheveux sont bien entretenus et attrayants! Alors, faites qu'ils demeurent ainsi avec Vitalis et l'"Exercice 60-Secondes". Pendant tout l'été, vous pouvez vous assurer la conservation de cette apparence de vos cheveux par cette routine sensée. Procurez-vous une bouteille de Vitalis aujourd'hui même!

Vitalis est un produit de Bristol-Meyers — Fabrication canadienne

EMPLOYEZ VITALIS ET FAITES L'"EXERCICE 60-SECONDES"



ou Jambe Velue ?

Un compliment exprimé par un terme équivoque est toujours un compliment... à moins que, naturellement, vous n'en soyez pas certaine.

Madame, si vous êtes en proie au doute, voici un moyen qui vous confirmera que vos jambes sont l'objet de commentaires admiratifs. Vous feriez mieux de vous procurer NEET aujourd'hui même. Pour obtenir rapidement l'attrait d'une jambe dépourvue de poils, appliquez tout simplement cette crème cosmétique dépilatoire, ou sur quelque partie de votre corps que vous désirez dépiler... laissez-la quelques instants... puis enlevez à l'eau. NEET vous donne une peau douce, blanche et agréablement parfumée. En faisant usage de NEET, pas de poils mal rasés qui déparent la courbe attrayante de la jambe ou qui traverse le bas transparent. NEET, non plus, ne facilite pas la croissance des poils. Procurez-vous dès aujourd'hui un tube de NEET à votre magasin à rayons, pharmacie ou bazar ordinaire.

Procurez-vous
NEET aujourd'hui

LES VIES BRISEES

(Suite de la page 17)

— Je l'ai appris.
— Et je m'apprêtais à retourner à Versailles dans le bureau de placement où j'ai l'habitude de m'adresser... C'est là, du reste, que le valet de chambre de l'accoucheuse était venu me prendre... mais je n'ai pas eu la peine d'y aller, car j'ai trouvé presque tout de suite cette place.

— Tiens, tiens — se dit à part lui Totor, qui savait fort bien que Jules, le valet de chambre, était au service de Mlle de Chavanges, — on avait sans doute pris cette précaution de faire croire à la domestique qu'elle était employée par Mme Ménager afin qu'elle ne sache pas le nom de l'accouchée.

— Et en quoi puis-je vous être utile, Monsieur? — questionna Thérèse.

— Dame, je voudrais avoir des nouvelles de ma cousine, Mlle Renaud, fit Totor qui donnait à Liette ce nom d'emprunt afin de bien savoir si Thérèse ignorait le véritable nom de la maîtresse de Pierre.

— Mademoiselle Renaud! — fit Thérèse, — qui est-ce?... je ne la connais pas?

— Mais c'est ma parente, cette jeune personne qui a accouché dernièrement.

— Ah! je ne la connaissais que sous le nom de Liette, que lui donnait cette dame âgée qui était avec elle.

— Et comment allait-elle avant son départ?

— Mais très bien.

— Car enfin, j'ai été bien surpris de la savoir partie, moi qui croyais la trouver encore là. Elle ne devait pas aller bien raide lorsqu'elle a quitté Meudon.

— Certes, elle était encore un peu faible et ce voyage nous a tous surpris, moi surtout, qui me croyais dans cette place pour longtemps. Ah! bien oui, on m'a donné mes huit jours sitôt après le départ de la jeune dame, et encore, je ne les ai point faits, on me les a payés et j'ai dû quitter la villa en vingt-quatre heures.

— Mais c'est de la folie, — s'écria Totor, — d'avoir emmené sitôt cette pauvre petite femme, surtout si le voyage a été long.

— Et il a dû être long, car j'ai entendu parler de Saint-Raphaël, de Cannes.

— Au moins a-t-elle voyagé dans de bonnes conditions?

— Ça je le présume, car la parente qui l'accompagnait avait l'air fortunée; mais ça ne fait rien, lorsque le matin du jour où elle nous quitta, la sage-femme et moi, nous l'avons habillée, elle n'était pas très fière.

— Comment, elle a quitté la villa Fleury le matin?

— Ne m'en parlez pas, à six heures et demie.

— Mais c'est ridicule. N'aurait-elle pas pu partir dans la journée?

— Ah! ça je crois que c'est à cause du train.

— Elles prenaient un train du matin?

— Mais oui, à huit heures cinquante, à la gare de Lyon.

— Avec tout ça, — fit l'ami de Pierre, qui en savait maintenant assez pour diriger sa nouvelle enquête, — j'en suis pour mon voyage.

— Mon Dieu, oui.

— En attendant, je vais partir pour Paris. Il ne me reste plus qu'à vous remercier, mademoiselle.

— Mais de rien, Monsieur, à votre disposition.

Totor salua Thérèse Bonnard, et se dirigea vers la gare.

A peine avait-il fait vingt-cinq pas, qu'il frôla un monsieur fort élégamment vêtu et qui demandait à un passant de bien vouloir lui enseigner la villa de Mlle de Chavanges.

— Mademoiselle de Chavanges, connais pas, — fit l'homme auquel s'était adressé celui que le frère de Mariette avait remarqué.

En entendant la demande, il se retourna brusquement.

— C'est la villa qu'occupe Mlle de Chavanges que vous cherchez, Monsieur.

— Mais oui, Monsieur, — répondit l'inconnu, — vous savez où elle se trouve?

— Parfaitement, et si vous voulez bien me permettre, je vais vous y conduire.

— Très volontiers, si toutefois cela ne vous dérange point.

— Pas le moins du monde.

— Et les deux hommes se dirigèrent vers la villa Fleury.

Totor, en voyant cet homme qu'il ne connaissait pas, avait eu quelques pressentiments.

Il était persuadé qu'en conduisant cet étranger il allait apprendre quelque chose de nouveau.

Celui que Totor pilotait était Raymond Durier, l'ami du vicomte d'Arcis.

Après sa visite à la rue des Martyrs, l'avocat avait voulu voir Liette, avant de parler de Pierre Duval au vicomte d'Arcis. L'impression qu'avait produite sur lui le jeune mécanicien avait été excellente. Ce jeune homme, très bien considéré par ses patrons, dont il avait l'entière confiance, avait beaucoup d'avenir.

Très bon ouvrier, intelligent et laborieux, il ne devait pas tarder à acquérir une position honorable.

Dans ces conditions, Raymond Durier, ne voyait pas pourquoi Pierre Duval ne pourrait pas être le mari de la fille de son ami.

Certes, ce jeune homme n'avait ni fortune, ni noblesse, mais était-ce bien nécessaire au bonheur de Liette?

Raymond Durier n'avait pas les préjugés de Mlle de Chavanges, et le vicomte d'Arcis non plus.

Donc ce mariage ne présentait aucune difficulté.

Maintenant qu'il avait vu Pierre, il jugeait nécessaire, indispensable même, de rendre visite à Liette.

C'était uniquement dans cette intention qu'il était venu à Meudon.

Tout en conduisant cet étranger, dont il s'était fait le complaisant cicérone, Totor le dévisageait.

... Qui pouvait-il bien être? Quelque ami de la marraine, sans doute... — pensa-t-il.

Les deux hommes marchaient en silence.

A quelques mètres seulement de la villa qu'avait louée l'ancien professeur de piano, Totor, avec une désinvolture très naturelle, et sous prétexte de ne pas induire en erreur son anonyme compagnon de route, lui adressa quelques questions.

— C'est bien la villa de Mlle de Chavanges que vous cherchez, n'est-ce pas, Monsieur?

— Mais oui, — répondit Raymond Durier, — ou si vous aimez mieux, la villa du colonel de Coursades.

— C'est Mlle de Chavanges elle-même que vous désirez voir?

— Oui... Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que dans ce cas, il est inutile que vous alliez plus loin. Mlle Liette et sa marraine n'habitent plus Meudon.

Raymond Durier, en entendant Totor, qui lui était parfaitement inconnu, prononcer le nom de Liette, ne fut pas quelque peu surpris. Sa surprise fut encore plus grande lorsqu'il apprit le départ des deux femmes.

— Comment, elles sont parties?

— Mais, oui, Monsieur. Je vois que vous l'ignorez.

— C'est la première nouvelle.

— Mlle de Chavanges, dans le but d'activer le rétablissement de sa filleule est partie pour le Midi, il y a quelques jours.

— Comment le savez-vous?

— Ah! voilà!... Il faut vous dire, Monsieur, que je suis l'ami intime de Pierre Duval.

— Pierre Duval?

— Parfaitement. Vous le connaissez?

— Je crois bien.

— Ne seriez-vous pas Monsieur Durier.

— Oui, Monsieur.

— Tiens, comme ça se trouve!... Moi, je suis Victor, l'ami intime de Pierre, comme qui dirait son frère. Ayant appris le départ précipité de Liette, je suis accouru, mais trop tard. Néanmoins, je n'ai pas tout à fait perdu ma journée. Je viens d'apprendre que Liette et sa marraine étaient parties par la gare de Lyon pour le Midi.

— Alors, — fit Raymond Durier, — il est inutile que nous allions plus loin.

— Oh! parfaitement inutile, nous perdrons notre temps. Ça ne fait rien, je suis bien heureux de vous avoir rencontré, car je me proposais d'aller vous voir, afin d'éclaircir tout le mystère qui plane autour de cette chère Liette. Surtout si vous voyez Pierre, ne lui dites rien, il serait capable de faire je ne sais quoi.

— Comptez sur moi, il n'en saura rien.

— Nous nous sommes entendus, Mariette et moi, pour ne rien lui dire. Voyez-vous, monsieur Durier, — reprit Victor après un moment de silence, il y a quelque chose qui me chiffonne dans la conduite de Mlle de Chavanges. Ce départ, ces mystères, tout ça ne me paraît pas très catholique. Ainsi, à cette heure, personne ne sait où elle est allée.

— Cela n'est pas difficile à savoir, je me charge de la retrouver avant quarante-huit heures.

Quant à la conduite de Mlle de Chavanges, — poursuivit l'ami du vicomte d'Arcis, — je n'ai aucun motif de m'en inquiéter; bien au contraire, j'ai dans la marraine de la fille de mon ami la plus entière confiance.

En partant dans le Midi elle n'a eu qu'un but: le très prompt rétablissement de sa filleule.

— Tout cela est bien possible, monsieur, — fit Totor qui, lui, n'avait pas les mêmes motifs que l'ami du vicomte d'Arcis pour avoir, dans la fausse Lia de Chavanges, une confiance illimitée, — mais, malgré tout, je ne puis vous cacher mes inquiétudes. La marraine de Mlle Liette ne consentira jamais au mariage de sa filleule avec mon ami Pierre Duval, et je suis prêt à parier tout ce qu'on voudra, que c'est uniquement pour tâcher de la séparer de Pierre qu'elle est partie si subitement. Elle a peut-être été mise au courant des démarches que nous faisons et elle a voulu prévenir tout rapprochement entre eux. J'ai beau

(Lire la suite page 29)

le Pays sans Baisers

SUPPOSEZ que, brusquement et par une loi stricte, le baiser soit interdit ; que, désormais, les parents ne puissent plus embrasser leurs enfants, ni les amoureux goûter aux lèvres savoureuses de leurs blondes, quel joli tintamarre il y aurait dans la cabane sentimentale et même sociale ! Il y a des pays qui ont fait des révolutions pour moins que ça.

Le dictateur qui aurait eu cette malencontreuse idée passerait sans doute un mauvais quart d'heure avant d'aller chercher une place meilleure — ou pire — dans l'autre monde. À moins qu'on se contente de l'enfermer dans une maison de fous.

Eh bien, il est pourtant au monde un pays qui frappe le baiser d'une interdiction majeure en ce sens qu'il le décrète non seulement indésirable, mais pernicieux et outrageant ! En ce pays-là, voici ce qu'il est officiellement déclaré : « Le baiser est une coutume étrangère que nous ne voulons à aucun prix voir s'infiltrer ici ; c'est un acte malpropre, immodeste, vulgaire, disgracieux et de nature à répandre les maladies. » C'est à peine croyable, et c'est pourtant vrai.

Ce pays est le Japon.

Le pays qui a la puérilité de se croire celui du soleil levant, qui prétend avoir une civilisation raffinée et traite les autres de barbares, ce pays-là semble bien avoir pris aux étrangers tout ce qu'ils avaient de mauvais, et refusé ce qu'ils avaient de bon, puisqu'il a fermé ses portes à la meilleure chose de toutes : le baiser.

On dit parfois d'une chose, ou d'une personne que l'on n'aime pas, qu'on ne peut pas la voir même en peinture, les Japonais en sont à ce point pour le baiser ; quand ils recevaient des films américains ou autres, ils avaient grand soin d'en extirper toutes les scènes de baisers ; cela gâchait souvent le film tout entier, mais l'honneur japonais était sauf.

Lors d'une exposition, le Gouvernement français avait envoyé, au Japon, le *Baiser* du grand sculpteur Rodin ; la magnifique statue a bien été exposée... mais entourée d'une haute clôture de bambou afin de ne pas choquer les regards du public.

Quelles sont alors, vous demandez-vous, les démonstrations sentimentales en ce pays de ridicule pudibonderie ? Jugez-en : deux personnes qui se rencontrent se témoignent leur affection par une lente et grave inclinaison de la tête ; la plus grande

marque de familiarité admise est une toute petite tape, très légère dans le dos ; on se permet quelquefois cela entre mari et femme qui s'aiment tendrement, et plus rarement encore entre simples amoureux. La peste soit de ces enfantillages et de ces niaiseries ! Il faut être insensible, incomplet ou pas mal hypocrite pour avoir de telles manières...

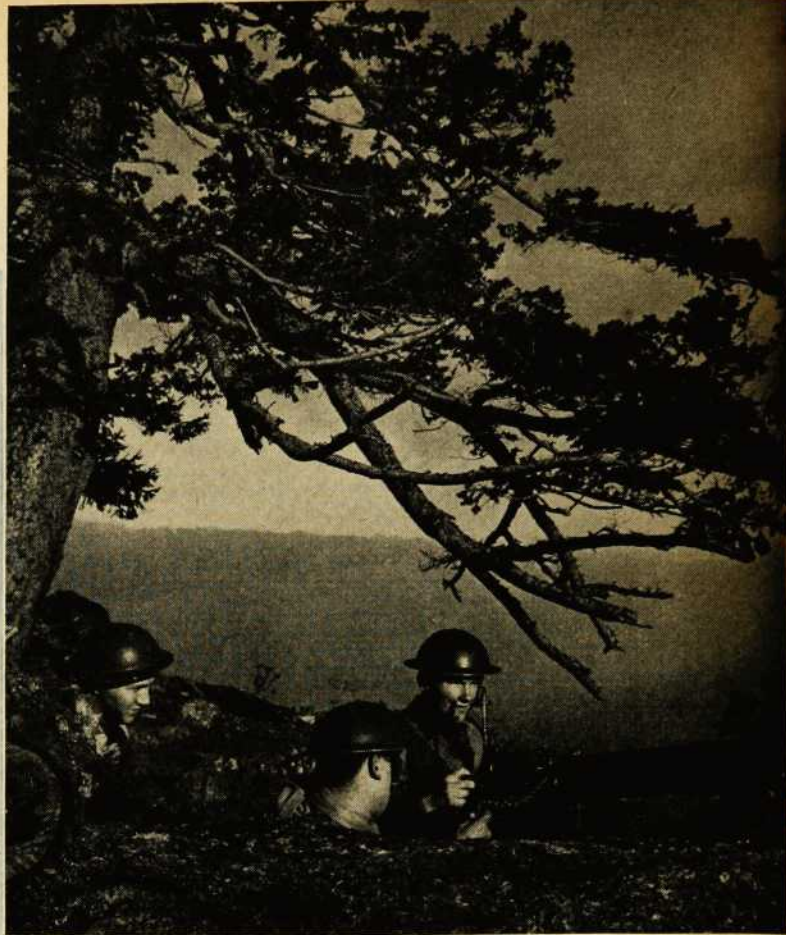
D'autre part, un Japonais qui veut honorer affectueusement une personne de distinction s'agenouille et se frappe le front à terre. Voyez-vous un tel usage pratiqué à Montréal, rue Sainte-Catherine, surtout par un jour de pluie ?

Si, par extraordinaire, un mari embrasse sa femme, ou bien un garçon sa bonne amie au Japon, c'est une clameur générale, et tout le monde lui tourne le dos en faisant une grimace de dégoût et de réprobation. Charmant pays !!!... Un éminent personnage a été un jour jusqu'à déclarer à de notables étrangers que, pour rien au monde, il ne voudrait embrasser sa femme parce que ce serait l'insulter et commettre un péché grave.

Qui de vous, mesdemoiselles, aimerait épouser un Japonais ?



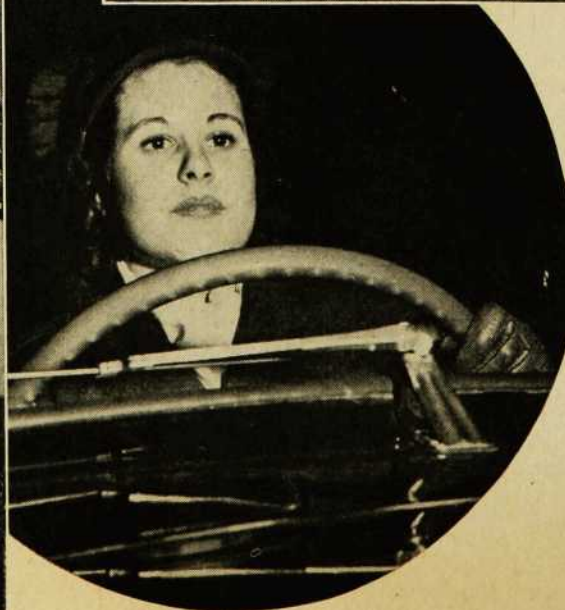
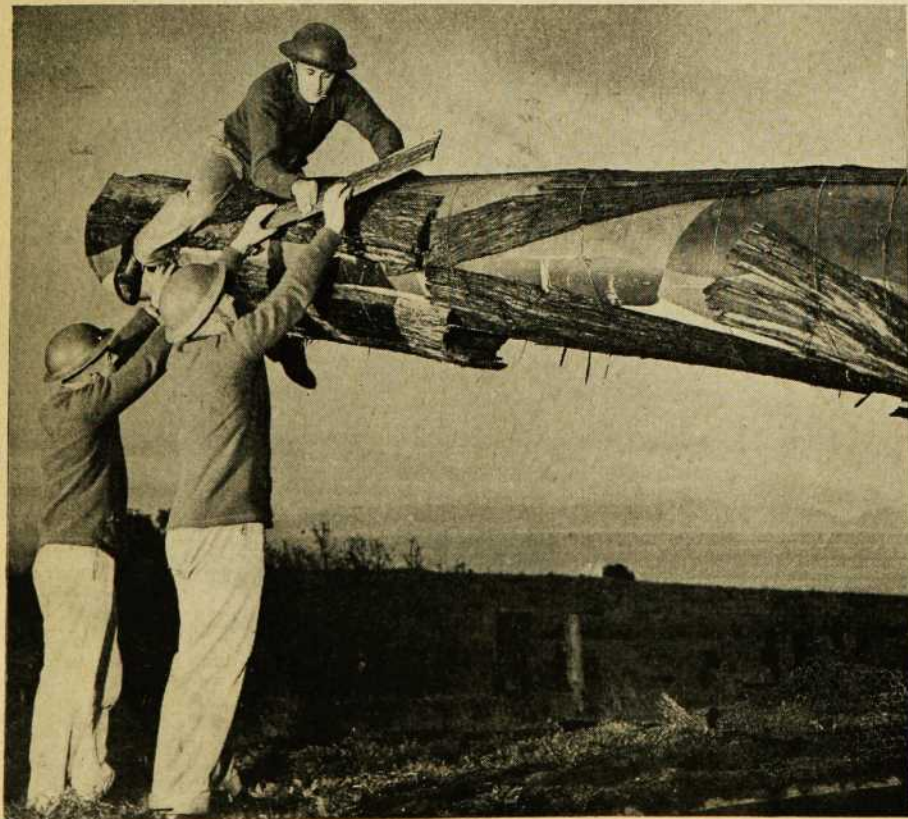
Scènes de Guerre



Les servants d'une pièce de campagne s'exerçant au tir.



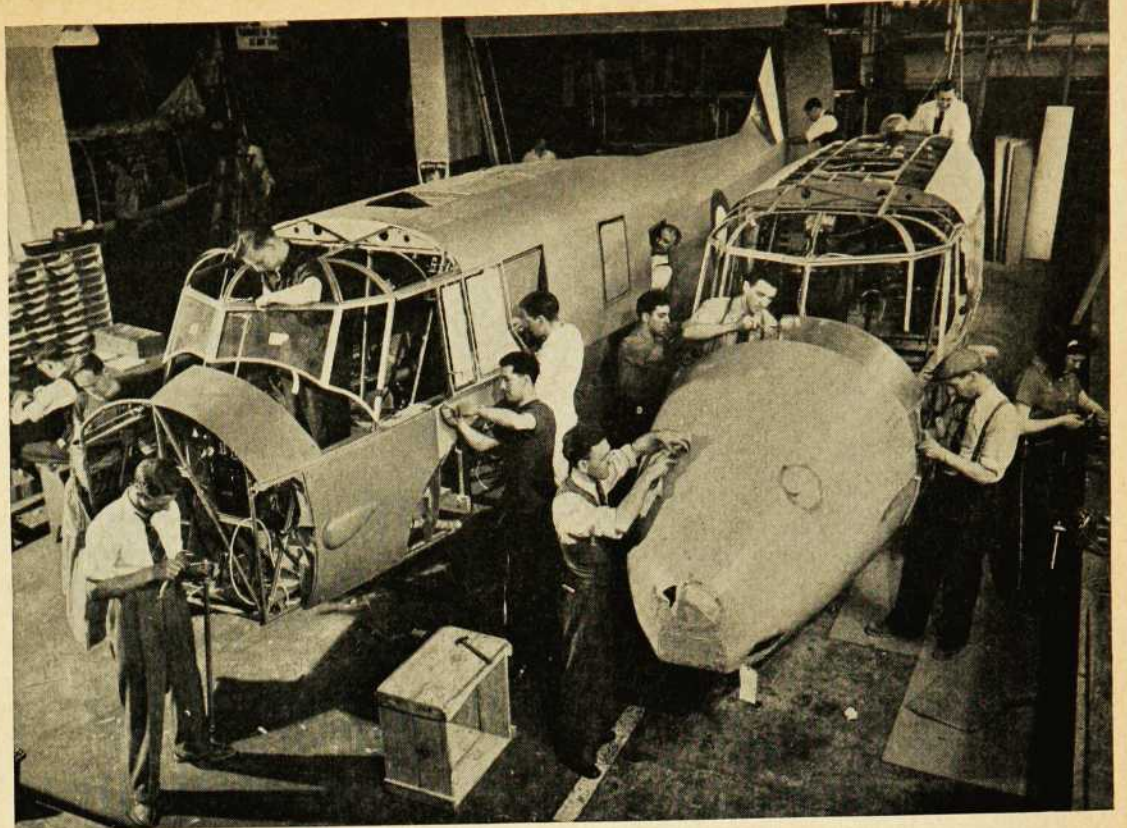
Ci-dessous, un canon camouflé.



Tout le long de la côte canadienne du Pacifique s'égrènent des nids de mitrailleuses, comme on peut le voir dans la photo du haut. Ci-dessus, deux jeunes chinoises de Montréal (Roslyn Chan et Elsie Lee) ont voulu faire leur part pour le Canada et pour la Chine, aux prises avec le même ennemi. Ci-contre, une "chaufferette" de taxi d'une usine d'explosifs du Canada, située dans les Laurentides.



Le sergent W. J. Perritt, de Vancouver, que ses camarades appellent familièrement "Happy", n'a que 20 ans, mais il a déjà inscrit un Messerschmitt au tableau de ses victoires



Appareil Avro-Anson en construction dans une avionnerie de Montréal.



Monoplan Harvard, au-dessus de la ville d'Ottawa, sert à l'instruction secondaire.



La dernière voiture construite dans une des plus grandes usines du Canada vient de quitter l'atelier de montage.

(Photos du Service de l'Information)



L'Auréole des femmes

par FERNAND DE VERNEUIL

Une vieille légende nous raconte que Bérénice, femme de Ptolémée Evergète, roi d'Égypte, avait une magnifique chevelure formant auréole et dont elle était, à juste titre, très fière ; quand son mari partit pour une expédition en Syrie, elle fit vœu, s'il revenait vainqueur, de couper cette chevelure et de l'offrir à Vénus en témoignage de gratitude.

Elle s'acquitta de ce vœu mais, le lendemain du sacrifice, les cheveux de la reine disparurent du temple. L'astronome Conon venait justement de découvrir une constellation, il lui donna la dénomination de la reine de Bérénice en disant que les dieux avaient mis les cheveux de la reine à leur vraie place dans le ciel. Cette métamorphose fut célébrée dans une élégie par le poète Callimaque trois siècles avant notre ère.

CETTE fable naïve et touchante nous rappelle que, dans l'antiquité comme de nos jours, peut-être même plus qu'aujourd'hui, la femme a toujours attaché une grande valeur à sa chevelure, puisqu'en faire le sacrifice était un des plus grands hommages qu'on pût rendre aux dieux. Le jour qui précédait son mariage, la jeune Égyptienne sacrifiait ainsi une partie de sa chevelure, et cette offrande se faisait à Diane ou aux Parques ; les vierges de Trézène la consacraient à Hippolyte, fils de Thésée, celle de Delos à Opis, celles d'Argos et d'Athènes à Minerve.

Il est probable, toutefois, qu'une très faible partie seulement de la chevelure était sacrifiée, et que cela se résumait à un acte symbolique, comme on dit aujourd'hui ; en effet, nous avons, dans Aristophane, la description d'une belle jeune mariée dont la chevelure abondante et couverte de parfums flotte sur les épaules. En tout temps, il y eut des accommodements avec le ciel.



Chez les anciens Romains, deux mots de leur langage nous apprennent que les hommes se coupaient les cheveux, mais que les femmes les entretenaient avec grâce : la chevelure des hommes s'appelaient « césariens », du mot « coedere » — couper — et celle des femmes était désignée sous le nom de « coma », mot venant du grec « comein » qui signifie soigner. Remarquons, en passant, que « coma » a formé « comète », astre chevelu ou qui, du moins nous paraît tel au firmament. Il était vraiment dans la destinée des mondes célestes d'avoir toujours quelque chose de féminin.

Les femmes de ces anciens temps disposaient ordinairement leur chevelure en forme de casque, et elles infligeaient des châtiments rigoureux aux esclaves chargées de les peigner, quand elles s'acquittaient mal de leur besogne. Elles donnaient souvent à leurs cheveux une couleur artificielle, ce qui prouve que nos charmantes contemporaines n'ont rien inventé ; la nuance préférée était le blond doré.

Au cours des siècles, la mode varia beaucoup, en ce qui concerne la chevelure, même et peut-être surtout pour les hommes ; ces derniers, toutefois, n'eurent jamais l'audace des femmes, puisqu'on en vit, il y a une vingtaine d'années, à Hollywood, porter des perruques vertes. Au reste, ce n'était pas une nouveauté mais du vieux-neuf, puisqu'on en retrouve au moins un exemple dès le XVII^e siècle. Une certaine duchesse de Ferembourg parut à la cour avec une merveilleuse perruque de teinte émeraude, la même que celle de sa robe. Ce fut un beau succès de fou rire, et la dame, vexée, s'en tint à cette seule expérience.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, la coiffure féminine connut des époques de vraie splendeur ; les coiffeurs pour grandes dames, également, et plus d'un d'entre eux put vivre dans un château après avoir exercé son métier dans une boutique pendant quelques années. Ce beau temps-là passa vite et ne revint plus, sauf pour quelques rares, très rares privilégiés.

Tel fut le cas pour un « artiste capillaire » à qui vous devriez bien, mesdames, accorder un sourire ému chaque fois que vous admirez, dans le miroir, votre ondulation Marcel. Vous connaissez l'œuvre, mais vous savez, sans doute, peu de chose de l'auteur ; son histoire est assez intéressante pour que je vous la conte brièvement.

Il y a une soixante d'années, vivait à Paris, dans la rue de Dunkerque, un jeune coiffeur qui s'appelait Marcel ; le pauvre garçon vivait tout juste, à raser les hommes pour quatre sous, et à coiffer les dames pour dix ; un métier de misère vraiment, quand on se sait du talent et qu'on a de l'ambition.

Celle du jeune Marcel était de faire revivre le grand art des Dagé, Bligny, Lameth, Léonard et autres, qui coiffèrent la Pompadour, madame de Prie, la Guimard, étoile d'opéra, et Marie Antoinette, reine de France ; mais, sous quelle forme reprendre la grande tradition, et comment y intéresser la femme moderne ?

Marcel cherchait son idée et la trouva en regardant les cheveux blancs de sa maman ; de très beaux cheveux encore, sur la tête toujours belle d'une maman qu'on adore. Ils ondulaient naturellement ces cheveux-là, et ce fut une révélation pour le jeune coiffeur. Un jour, il demanda à l'une de ses clientes la permission d'expérimenter sur elle un nouveau genre de frisure ; la demoiselle consentit et n'eut pas à s'en repentir. Toutes ses amies admirèrent et, naturellement, jalousèrent un peu sa magnifique ondulation. Heureusement pour elles, le magicien-coiffeur était toujours là.

Devant le succès, son ambition s'éveilla tout à fait, il voulut la clientèle la plus rémunératrice, celle des actrices en vogue et, payant d'audace, il s'adressa à la plus acclamée d'entre elles, Jane Hading, qui a raconté la chose elle-même à l'auteur de ces lignes.

La grande artiste consentit volontiers à se laisser coiffer par Marcel, et ce fut un triomphe. Pour elle comme pour le jeune coiffeur. Désormais celui-ci était lancé.

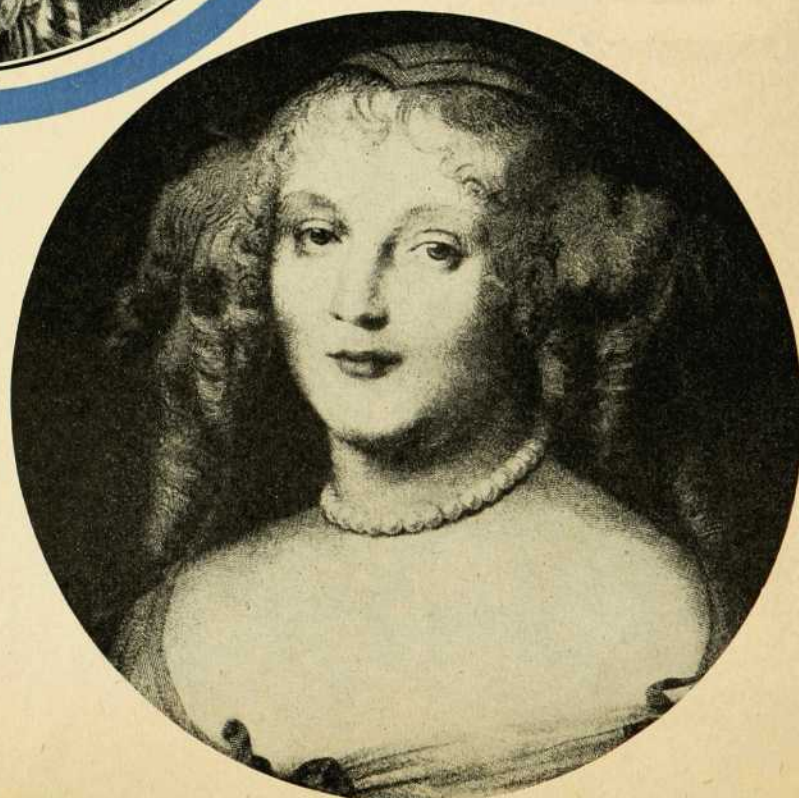
Il fit des affaires d'or et ne livra son secret — très simple — il se servait du fer avec la gouttière en dessous, il ne livra ce secret, dis-je, que le jour où, millionnaire, il acheta un château pour y goûter le charme d'une tranquille existence au milieu de la belle nature.

Cela ressemble un peu à un conte de fées, dites, mesdames ? C'est pourtant une histoire vraie, très vraie, mais que voulez-vous, elle devait finir ainsi, puisque Marcel, s'il n'avait pas eu de fées à sa naissance près de son berceau, en eut pendant vingt ans à son laboratoire de beauté féminine, et à qui son talent de coiffeur sut donner l'auréole qui convenait à leur célébrité.



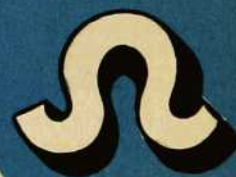
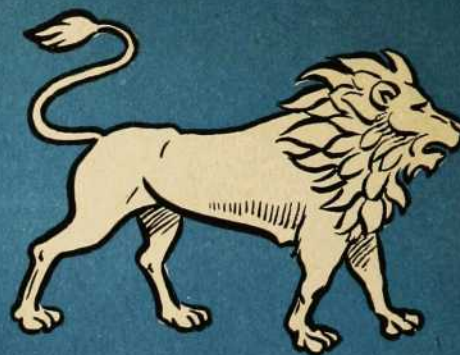
L'auréole des femmes
autrefois. En haut,
Marie - Antoinette,
reine de France et
Marie-Christine d'Au-
triche.

Au centre : Marie-
Amélie, sœur de Ma-
rie-Antoinette; en bas,
la reine Hortense et
madame de Sévigné.



VOTRE Horoscope

DU 20 JUILLET AU 19 AOÛT



- 20 juillet — Lundi. Les enfants nés ce lundi seront sensibles et timides. Après une chance incertaine dans leur jeunesse, ils jouiront d'une maturité prospère.
- 21 juillet — Mardi. Actifs et adroits, ils trouveront leur meilleure chance dans les affaires. Ils seront peu heureux en ménage.
- 22 juillet — Mercredi. Seront actifs, aimables et insoucians. Ils réussiront sans efforts et trouveront cela tout naturel.
- 23 juillet — Jeudi. Auront des destinées étranges, mais heureuses, où l'imprévu jouera le rôle principal.
- 24 juillet — Vendredi. Seront intelligents et forts. Grâce à leur esprit d'initiative, ils trouveront le succès en dehors des chemins battus.
- 25 juillet — Samedi. Auront une intelligence brillante, mais mauvais caractère. Leur vocation les portera vers les carrières artistiques.
- 26 juillet — Dimanche. Réussiront bien dans le commerce ou dans les carrières intellectuelles.
- 27 juillet — Lundi. Doux et réservés, aimeront par dessus tout la famille. Le ciel leur en accordera une nombreuse, et ils seront très heureux.
- 28 juillet — Mardi. Seront timides dans l'enfance. Disciplinés et studieux, leurs chances seront dans les carrières libérales.
- 29 juillet — Mercredi. Hardis et entreprenants. Auront des destinées mouvementées et intéressantes.
- 30 juillet — Jeudi. Sérieux, réfléchis, visant plus au solide qu'au brillant. Auront une existence heureuse.
- 31 juillet — Vendredi. — Intelligents et travailleurs. C'est dans le commerce qu'ils feront valoir le mieux leurs qualités.
- 1er août — Samedi. — Sauront faire leur chemin dans le monde sans s'embarrasser de scrupules excessifs.
- 2 août — Les enfants nés ce dimanche réussiront dans les carrières médicales ou paramédicales.
- 3 août — Lundi. Auront un grand charme naturel et des dons artistiques qui ne les empêcheront pas de devenir d'excellents commerçants.
- 4 août — Mardi. Francs et travailleurs. Amoindriront leurs chances de succès par le manque de confiance en eux-mêmes.
- 5 août — Mercredi. D'un naturel optimiste, trouveront le bonheur dans une moyenne dorée.
- 6 août — Jeudi. Les enfants nés ce jour compromettent par un manque de méthode de brillantes qualités.
- 7 août — Vendredi. Studieux et disciplinés, trouveront leur meilleure voie dans les administrations d'État.
- 8 août — Samedi. Honnêtes et travailleurs, atteindront des situations au-dessus de la moyenne.
- 9 août — Dimanche. Intelligents et diserts, trouveront en leur facilité d'élocution la meilleure arme dans la lutte pour la vie.
- Du 10 au 19 août — Les influences de ces jours seront plus favorables aux hommes qu'aux femmes. Votre mari, votre fiancé, votre frère seront dans une forme intellectuelle magnifique, avec une tendance sentimentale qui les rendra tout particulièrement sensibles aux attentions que vous aurez pour eux. Suivez donc particulièrement cette indication astrale. Soyez affectueuses, admiratrices, empressées. Donnez-leur le plaisir de goûter sans restriction à cette vogue de triomphe, et votre amour, votre tendresse en sortiront exaltés, affermis, plus solides, plus durables, plus appréciés que jamais. Le 10 et le 15 seront vos meilleurs jours. Tout ce qui se rapporte à l'intelligence pure dans le meilleur aspect.

21



LE LION

Vous êtes philosophe, généreux, franc et indépendant. Bien que bouillant, vous jouissez d'un bon naturel et oubliez vite une querelle. Vous pourriez occuper avec succès un poste de responsabilité. Vous devriez épouser une personne née sous le signe du Sagittaire ou du Bélier.



C'est vendredi, jour de marché. Tout un monde va et vient à la recherche de ses provisions, formant un tohu-bohu pittoresque et animé. A l'arrière-plan : l'Hôtel de ville, la colonne Nelson et une partie du vieux Palais de justice.

(Photos Conrad Poirier)



Ci-contre, deux citoyens examinant un étalage de fleurs. — Ci-dessous : "Des belles rhubarbes, oui, madame, les plus belles !"



Le Marché BONSECOURS

Août ! C'est la nature dans tout son épanouissement !... C'est la corne d'abondance qui déverse toute la maternelle générosité de la Terre sur ces places publiques de chaque ville que, depuis des temps immémoriaux, on appelle le marché.

Quel mortel n'a pas conservé l'émouvant souvenir de randonnées parmi les opulents étalages s'offrant à la vue du passant — gourmet en l'occurrence — comme l'apothéose, le couronnement d'un long travail de collaboration entre la nature et l'homme ?

Chaque ville est fière de son marché. Rien de plus légitime. A Montréal, où on en compte plusieurs, le plus ancien, le plus typique, c'est le bon vieux marché Bonsecours. Sa situation constitue un paradoxe à la fois significatif et charmant. Charmant, parce qu'il met de la vie et de la couleur dans un quartier de la métropole où, de plus en plus, on perd l'habitude de sourire — l'Hôtel de ville où l'on paye les taxes, et le Palais de justice qui n'est pas nécessairement un endroit où l'on s'amuse... Significatif, parce qu'il rappelle à la gent de bureau, dyspepsique et bilieuse que, malgré la course à l'or et à cette pauvre gloire, il vaut mieux, en définitive et selon le mot du patriarche de Ferney, *continuer de cultiver son jardin*.

On me taxera peut-être d'aimer trop Montréal, ma grand'ville, mais on aura beau dire et beau faire, je n'en continuerai pas moins de prétendre que, nulle part au monde, il est un marché dont l'aspect soit aussi agréable et qui sente si bon les légumes...
G. D.

(h)

Avant-Gout d'Automne



4344

Simplicity

4345

4338 — Robe pour dames, dans les grandeurs 34 à 44. Tissu requis pour la grandeur 38 : $4\frac{1}{2}$ v. de 35", 4 v. de 39". Prix : 25 cents.

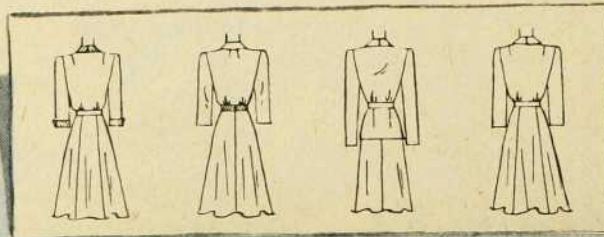
4344 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 14 : $2\frac{1}{2}$ v. de 39", $1\frac{5}{8}$ v. de 54". Contrastant : $\frac{5}{8}$ de v. de 39"-54". Prix : 25 cents.

4345 — Vêtement deux-pièces pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 40. Tissu requis pour la grandeur 16 : $3\frac{3}{4}$ v. de 39", $2\frac{1}{2}$ v. de 54". $1\frac{1}{2}$ v. de 39" de doublure pour la jaquette. Prix : 25 cents.

4347 — Robe pour dames, dans les grandeurs 34 à 42. Tissu requis pour la grandeur 40 : $3\frac{7}{8}$ v. de 39". Contrastant : $\frac{7}{8}$ de v. de 35", $\frac{3}{4}$ de v. de 39". Prix : 25 cents.

Simplicity

4347



Simplicity

4338

LES VIES BRISÉES

(Suite de la page 20)

chercher, je ne m'explique pas autrement ce départ précipité.

— Allons, voyons, mon jeune ami, — fit en souriant Raymond Durier, — ne broyez pas du noir. La situation n'est pas désespérée... Je m'informerai et je saurai.

Ayant appris le rôle que Totor avait rempli dans toute cette affaire, l'avocat le questionna surtout sur l'enfant qu'il avait vu au Tréport.

— Maintenant dites-moi, — fit l'ami du vicomte d'Arcis, — tout ce que vous savez sur l'enfant de Liette.

Totor lui fit le récit de son voyage, et lui apprit dans quelles conditions la fille de Pierre Duval avait été mise en nourrice.

Quand Raymond Durier eut obtenu tous les renseignements qu'il désirait, il lui parla de lui-même.

— Mais dites-moi, mon ami, — questionna alors l'avocat, — vous n'êtes pas seulement policier-amateurl, vous devez avoir un métier.

— Je crois bien, — fit Totor, — je suis chez des peintres décorateurs de théâtres.

Je suis entré dans la maison Matheron voilà tantôt trois ans; j'y ai fait tout mon apprentissage et, depuis un an bientôt, je suis ouvrier.

— Et vous aimez votre métier?

— Si je l'aime? mais je l'adore, et je vous prie de croire que si je n'avais pas eu besoin de travailler pour aider ma chère Mariette, qui m'a élevé comme une bonne petite mère qu'elle est, j'aurais fait mieux que ça. Seulement, n'est-ce pas? l'art ça ne nourrit pas; alors j'ai fait du métier. Sans ça, si j'avais pu étudier à l'école des Beaux-Arts, si je n'avais pas eu cette sacrée livre de bricheton à gagner tous les jours, je vous prie de croire que je serais un artiste, j'avais des dispositions pour ça.

— Et vos patrons sont contents de vous?

— Je le suppose, c'est même moi qui devais broser les pantalons des trois tableaux du 2^e acte de la revue des Variétés; seulement j'ai pas pu, rapport à Mlle Liette dont je voulais avoir des nouvelles, afin que Pierre ne soit pas trop chagrin; mais j'espère bientôt pouvoir me rattraper.

Durier, en entendant Totor parler ainsi, était de plus en plus édifié sur les amis de Pierre Duval.

Ces trois êtres qui s'adoraient, et qui formaient une petite famille dans laquelle Liette voulait entrer, avaient toute sa sympathie.

Tout en s'en allant, l'ami du vicomte d'Arcis s'efforçait de rassurer Totor sur le sort de la prétendue filleule de Valérie Dubourg.

— Ne vous inquiétez pas, — fit-il, — je vous promets d'avoir des nouvelles de Liette. je vais m'en occuper.

Votre ami Pierre Duval peut avoir confiance en l'avenir, je suis là.

Raymond Durier avait dit cela sur un ton quelque peu mystérieux, ne voulant pas faire de promesse formelle, mais il affirma que les trois jeunes gens avaient en lui un allié sûr.

Totor le comprit, et il ressentit au plus profond de lui-même une très grande joie.

Comme les deux hommes étaient arrivés à la gare, ils se quittèrent. Tout en s'en allant, Raymond Durier songeait à ce qu'avait fait la fausse Lia de Chavanges.

— Certes, — pensa-t-il, — la maraine de Liette a des scrupules exagérés. Je ne nie pas qu'elle ait agi dans une bonne intention. Elle a entrevu le scandale et elle a voulu l'éviter à tout prix.

Le malheureux était plus que jamais dupe de la savante comédienne qu'était Valérie Dubourg.

L'habile intrigante avait bien su engluier l'ami du vicomte d'Arcis et le tromper.

Tandis que l'avocat se dirigeait vers la maison de santé de Buc, il songeait :

— Il faudra bien que tout cela s'arrange. Pierre Duval est un honnête homme, qui mérite assurément de goûter au bonheur que ne peut manquer de lui procurer notre chère Liette.

Raymond Durier ignorait complètement ce qui s'était passé la veille à la maison de santé du docteur Delestrade.

Ayant été très pris par son enquête sur la famille de Pierre, il n'avait pu se rendre à Buc.

Tandis que son ami s'occupait de sa fille, Adrien d'Arcis revenait maintenant plus complètement à la vie.

Non seulement il était sauvé, mais il était tout à fait rétabli.

Malgré cela, il continuait de demeurer à Buc, près de son ami.

Plus d'une fois il avait manifesté le désir de revenir à Paris, mais le docteur Delestrade s'y était formellement opposé.

A son avis, si la guérison physique était achevée, la guérison morale, malgré toutes les protestations d'Adrien, ne faisait que commencer.

Le souvenir des malheureux événements, auxquels avait été mêlé d'Arcis, était encore trop présent à sa mémoire, pour que son ami puisse consentir à se séparer de lui.

Et puis, du reste, qu'irait-il y faire à Paris?

En admettant qu'il ne dirigeât pas ses pas vers la Capitale, où irait-il?

Nulle part. De toute façon, le séjour de Buc était mille fois préférable.

En quittant la maison de santé du docteur Delestrade, le malheureux risquait de se trouver à nouveau mêlé à des événements douloureux.

Suzette de Villers, dont il avait appris les brillants débuts, ne ferait-elle pas renaître dans l'âme torturée de son ancien ami, cet amour fatal qui avait failli le conduire à la tombe?

Et quand bien même Adrien ne songerait point à Suzette, dans l'isolement de sa vie de garçon, ne penserait-il pas à sa fille, à cette chère enfant dont il connaissait l'existence, mais qu'il n'avait jamais entrevue, jamais embrassée? De quels cuisants remords ne serait-il pas poursuivi!...

Dans la solitude de sa vie de reclus, tout le passé viendrait, se dressant devant lui, éteindre douloureusement son pauvre cœur meurtri, et de quelles angoisses ne serait-elle pas peuplée cette existence monotone et vide!... Non, il fallait le garder à Buc.

Là, au moins, entouré par ses plus chers amis, s'il n'oubliait pas, du moins, on s'efforçait d'atténuer l'œuvre torturante des remords.

Là, il pouvait à toute heure du jour causer avec le docteur, cet ami si sincère et dévoué qui, toujours,



En parfaite santé



Vous souvient-il du temps où les garçons avaient l'habitude de dire que les jeunes filles sont "des poupées fragiles et parfumées"?... Ces jours-là ont fui et ne reviendront plus... vous n'êtes plus une fillette!

Avec un million d'autres volontaires, vous avez appris le sens du devoir et du dévouement. Vous savez qu'il faut y mettre du sien. Vous donnez votre temps et votre énergie, vous acceptez les tâches qu'on vous assigne. On a besoin de vous tous les jours... tous les jours du mois. Même quand il vous semble impossible de sourire!

Combien de fois êtes-vous rentrée chez vous accablée, morte de fatigue, après une journée dure? Mais vous êtes maintenant aguerrie! Vous tenez bon... en vrai soldat... quoi qu'il arrive!

Et ce qu'il y a de plus beau — c'est que les "jours difficiles" n'affectent plus votre train de vie! Quel changement depuis que des amies avisées vous ont mise au courant du confort supérieur des serviettes périodiques Kotex!

Maintenez votre activité — chaque jour!

Vous aimeriez à faire bénéficier toutes les jeunes filles de votre expérience. Vous voudriez leur dire que la Kotex, qui est faite de plis mous, est naturellement moins volumineuse... plus confortable... conçue pour rester molle durant l'usage. Comme elle diffère des serviettes qui ne "semblent" douces qu'au premier contact.

Et comme tout est plus agréable quand vous êtes vraiment confortable! Car ses bouts plats, pressés, ne trahissent pas votre secret, que vous portiez votre uniforme ou votre plus belle toilette du soir. Et puis son "protecteur de sûreté" donne plus de protection et de maintien.

Il n'est pas étonnant que la Kotex soit plus populaire que toutes les autres marques de serviettes réunies. Voilà la preuve que la Kotex reste molle! Oui, la meilleure preuve!

Il n'est pas étonnant que la Kotex soit plus populaire que toutes les autres marques de serviettes réunies.

Voilà la preuve que la Kotex reste molle! Oui, la meilleure preuve!



Soyez confiante... confortable... sans souci

— avec KOTEX*!



MANUEL GRATUIT DES CHOSES A FAIRE ET A EVITER. La nouvelle brochure "Entre femmes" vous dit ce qu'il faut faire et ne pas faire aux "jours difficiles". Elle traite de sujets tels que: le bain, la natation, la danse, les relations sociales, etc. Envoyez votre nom et votre adresse à: Canadian Cellucotton Products Co. Ltd., Dépt. 129 — 330 University Avenue, Toronto, Ont. pour en avoir un exemplaire GRATUIT.

(★) Marque déposée aux bur. can. des brev.)

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 556

Problème No 555

Mlle Michelle Demeules, 35, rue de Jumonville, Québec, P. Q. ; M. L. Dérome, 1290 est, rue Beaubien, Montréal, P. Q. ; Mme D. Robitaille, 3468, rue Laval, Montréal, P. Q. ; M. Royal Grégoire, 109, rue Champlain, Sherbrooke, P. Q. ; M. Georges Boivin, Labelle, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

P	E	R	P	E	N	D	I	C	U	L	A	I	R	E
E	T	A	I	U	R	N	E	S	H	O	U	Y		
L	A	S	B	U	N	S	P	S	E	C				
U	T	R	E	A	E	T	A	S	S	E				
E	P	A	T	I	S	S	E	R	I	E	S	S		
E	M	A	T	I	N	E	T	E	R	R	E	R		
B	A	L	I	S	E	R	S	E	R	I	E	S		
E	R	I	N	E	S	E	H	S	E	N	N	E		
L	I	E	S	A	P	O	R	R	E	I	N			
G	E	R	M	A	L	A	D	I	E	S	E	T		
E	R	C	I	G	A	R	E	T	T	E	R	I		
S	D	O	E	N	T	R	E	T	E	R				
R	U	E	R	T	E	D	A	L	S					
M	I	N	U	I	T	N	P	O	I	L	U	E		
P	E	R	F	E	C	T	I	O	N	N	E	R		

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 557

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	P	O	R	T		V	O	T	I	F		F	O	N	D
2	E	C	U		D	O	S		L	E	V		F	A	R
3	R	A	S	S	I	S		R	A	R	E	T	E		
4	D	R	E	U	X		C	A	P		V	I	R	U	S
5	R	I	E	N		F	O	R	E	T		P	E	R	S
6	E	N	S		P	O	I	N	T	E	S		P	R	O
7	A	A		V	O	L	T	A	I	S	M	E		L	I
8	X		P	I	E		E	S	T		A	P	T		R
9		F	R	E	L	E		S		E	L	F	I	S	
10	T	R	O	I	E		V	I	L		T	E	T	E	S
11	R	A	I	L		L	I	E	S		S	A	P	A	
12	O	I	E		R	E	C	R	U	T	E		N	I	L
13	U	S		C	A	T	H	E	R	I	N	E		A	U
14	S		M	O	M	T		S		P	O	R	C		T
15		B	A	R	G	E	S		M	E	S	S	E	S	

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom

Adresse

Localité Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Retrait d'une côte. — Qui a rapport à un vœu. — Partie solide.
- Monnaie. — Revers. — Unité monétaire bulgare. — A travers de.
- Qui n'est plus frais. — Objet curieux.
- Patrie de Philidor. — Avant d'un vaisseau. — Principe des maladies contagieuses.
- Peu de chose. — Etendue de terrain plantée d'arbres. — Couleur intermédiaire entre bleu et vert.
- Ville d'Autriche. — Bouts aigus. — Marque d'auto.
- Fleuve côtier de France. — Electricité développée par la pile. — Mesure itinéraire chinoise.
- Oiseau passereau à plumage blanc. — Point cardinal. — Ville des Aptésiens.
- Fragile. — Palmier dont les fruits donnent l'huile de palme.
- Ville de l'Asie Mineure. — Méprisable. — Extrémités.
- Bande de fer. — Attachées. — Suc de raisin évaporé.
- Personne sotte. — Attiré dans une société. — Grand fleuve de l'Afrique orientale.
- Coutumes. — Patronne des jeunes filles. — Article contracté.
- Élévation naturelle. — Cochon.
- Bateaux plats. — Offices religieux.

VERTICALEMENT

- Perdrix de l'année. — Cavités naturelles.
- Petit instrument de musique. — Débours.
- Fines. — Ce dont on s'empare avec violence. — A moi.
- Soleil (anglais). — Avancé en âge. — Instrument à vent.
- Ensemble des doigts des deux mains. — Fourneau de chauffage. — Ordre.
- A vous. — Fou. — Langue indo-européenne.
- Lame chitineuse des seiches. — Lit de plumes. — Ville d'Espagne.
- Sacs en filet pour mettre le gibier.
- Lui. — De faibles dimensions. — A eux.
- Métal d'un gris bleuâtre. — Qui sont à toi. — Tige d'un tronc sans ramification.
- Lettre de l'alphabet hébreu. — Verre coloré en bleu. — Ville de la Turquie.
- Opéra-comique de Planquette. — Armes. — Légumineuse.
- Produire un certain effet. — Personne de grandeur gigantesque. — Démonstratif.
- Exempt de recherches. — Nom scientifique de la seiche.
- Etagère pour mettre la vaisselle. — Félicité éternelle.

aux heures de découragement et d'envahissante tristesse, trouvait quelques bonnes et réconfortantes paroles qui venaient, tel un baume bienfaisant, cautériser les plaies à peine cicatrisées de ce cœur si maltraité par la vie.

Non seulement son esprit était soumis, grâce à la sollicitude du docteur, à un régime régénérateur, mais son corps, lui aussi, profitait du séjour à la campagne.

Son regard se reposait sur les magnifiques perspectives du vaste parc de la maison de santé, où chaque jour, soit seul, soit en compagnie de son ami Delestrade, il faisait de longues et salutaires promenades, qui le distraient.

Souvent aussi il recevait la visite de son autre ami, Raymond Durier.

Petit à petit, grâce à l'amitié de ces deux hommes, son cœur finirait bien par se cicatriser.

L'avenir se chargerait de le guérir pour toujours.

Ce dont il avait surtout besoin, c'était que ses remords puissent s'apaiser.

Car, si à de rares intervalles le passé s'effaçait quelque peu, pour laisser la place à un présent moins douloureux, la plupart du temps, le malheureux, dès qu'il se retrouvait seul, face à face avec lui-même, souffrait moralement.

Il souffrait plus atrocement encore depuis le jour où il avait pu mesurer toute l'étendue du malheur irréparable dont il était cause.

Le souvenir de sa malheureuse femme le hantait toujours.

Lorsqu'il entrevoyait, dans son esprit, tout le douloureux et effroyable calvaire qu'avait gravi la pauvre Odeline, il se sentait pris d'une atroce douleur et il pleurait, misérablement, celle dont il avait été le bourreau.

De son côté, Gaston Dumesnil commençait à ne plus se ressentir de la crise terrible qu'il avait failli l'emporter et que la science du docteur Delestrade avait conjurée.

Maintenant, le directeur de la maison de santé se portait garant de la guérison certaine de son ami.

Peu à peu, et grâce à l'influence du traitement qu'il avait prescrit, le calme revenait dans l'esprit de l'infortuné.

C'était comme une renaissance à la vie.

Cependant, la commotion cérébrale avait été telle que la raison était encore bien faible.

La lumière ne se faisait pas encore tout à fait, dans son cerveau attaqué.

Le souvenir était absent. Une sorte de voile opaque se dressait devant ce passé.

Le détail de l'étrange aventure dont il avait été victime demeurait confus.

Il ne se rappelait que vaguement les choses.

Lorsque par hasard il parlait avec le docteur de ce qu'il appelait sa catastrophe, il ne pouvait pas préciser les faits.

Son ami cherchait à surexciter sa mémoire qui, malgré tout, se montrait rebelle à toutes les tentatives.

Une seule chose cependant était bien précise dans la pensée de Gaston Dumesnil : l'accusation inique portée contre lui.

Il était toujours sous l'influence pénible de cette erreur judiciaire. Depuis qu'il était interné à Buc, il ne savait rien de ce qui s'était passé, on l'avait laissé dans l'ignorance absolue des faits qui s'étaient déroulés. Il ignorait même que son affaire était classée et que le juge d'instruction avait abandonné ses poursuites grâce au rapport du médecin-légiste qui avait, en présence de son état

mental, conclu en faveur de l'irresponsabilité.

Lorsque la terrible crise qui avait failli l'emporter s'était apaisée et que sa guérison ne fut qu'une question de jours, le docteur Delestrade lui avait ordonné de faire quotidiennement quelques promenades dans le parc de la maison de santé.

Durant ces sorties, il était toujours accompagné du directeur qui ne le quittait pas une minute, veillant sur lui avec un dévouement magnifique.

Ce jour-là, comme chaque jour, après déjeuner, Gaston Dumesnil, appuyé sur le bras de son ami, parcourait d'un pas plus assuré, une des merveilleuses avenues du parc de Buc.

Il faisait un temps splendide. A cette époque du printemps la nature se réveillait sous la caresse bienfaisante d'un soleil clément.

Les arbres, dont les bourgeons éclataient sous l'action de la chaleur solaire, exceptionnellement élevée cette année-là, apparaissaient comme auréolés d'une pâle et vive teinte verte.

Les parterres étaient couverts de violettes, de giroflés qui embaumaient l'atmosphère.

Les lilas étaient surchargés de grappes odorantes. De toutes les fleurs s'exhalait un parfum pénétrant.

Une brise attiédie venait caresser le visage.

Gaston Dumesnil s'arrêtait de temps en temps pour respirer à pleins poumons.

A voir l'expression de son visage, ravagé par les souffrances, et qui, sous la caresse du renouveau, reflétait la joie profonde qu'il éprouvait de se sentir renaître au milieu de cette belle et calmante nature, on sentait que cet homme, si cruellement éprouvé, revenait à la vie.

Chez ce malade, profondément atteint par un mal impitoyable, on voyait la nature, un moment vaincue, reprendre le dessus et opérer son merveilleux miracle de santé et de force.

— Comme il fait bon, mon cher Lucien — murmura-t-il. — Et comme on est, aujourd'hui, heureux de vivre !... Je me trouve presque fort. Si ce n'était ce vide continu que je ressens dans le cerveau, je me croirais tout à fait guéri.

— Mais tu es guéri.

— Non, pas encore, je ne vois pas en arrière. Le présent seul existe. Je sais que j'ai souffert par le passé, mais c'est à peine si j'arrive à découvrir la cause de mes souffrances.

— N'essaie pas de remémorer toutes ces vilaines et pénibles choses qui t'ont jeté sur le lit de douleur que tu quittes à peine.

Puis, avec un bon et spirituel sourire, il ajouta :

— Et puis fais un tout petit effort, un grand sacrifice afin que je puisse être orgueilleux et fier de la faible résurrection que j'ai favorisée.

— Soit, mon ami, ne parlons que des fleurs... elles embaument... Les jolis lilas !

— N'est-ce pas que mon parc est un petit paradis et qu'on y voudrait vivre toujours ?

— On y meurt si peu...

Tandis que les deux amis échangeaient ces quelques paroles, Adrien d'Arcis qui, lui aussi, parcourait, par cette calme et douce après-midi du printemps, les allées du Parc de Buc, les aperçut.

Gaston Dumesnil ayant manifesté le désir de se reposer un instant, ils s'assirent sur un banc rustique qui se trouvait à quelques pas d'eux.

D'Arcis, lui, continuait son chemin, sans toutefois avoir attiré leur attention.

En apercevant celui qu'on avait si injustement accusé d'avoir commis le

crime du Chalet du Bois, l'ancien ami de Valérie Dubourg, se sentit pris, accaparé, par un sentiment de profonde pitié, de réelle sympathie pour celui qu'il avait, lors de sa liaison avec la maîtresse de piano, si innocemment, mais si cruellement fait souffrir.

Malgré l'assez grande distance qui les séparait, le père de Liette put tout de même contempler un instant le visage du convalescent, qui lui apparaissait en profil perdu sur le ciel calme et à peine bleuté de cette splendide journée de printemps.

Tout de suite, il sut lire sur les traits émaciés du malheureux tout ce que l'amour avait causé de douleurs à cette âme altérée. Hélas! le visage n'est-il pas le trop fidèle miroir où se reflètent les impressions, les joies et les angoisses du cœur?

Et sur celui de Dumesnil étaient profondément gravées les agonies terribles que son cœur avait traversées.

Le docteur Delestrade aperçut enfin Adrien d'Arcis, qui maintenant n'était plus qu'à quelques pas de lui.

Tout de suite il fut satisfait de cette rencontre.

Une fois présentés l'un à l'autre, ces deux âmes ulcérées pourraient fraterniser et dans l'union de leurs deux douleurs trouver peut-être une consolation, une atténuation à leurs peines.

Le docteur se leva lorsque le père de Liette fut devant lui et tout en lui tendant la main il le questionna sur l'état de sa santé.

— Eh! bien mon cher ami, comment vas-tu aujourd'hui?

— Ni bien ni mal.

— Ce qui veut dire beaucoup mieux.

— Tu crois?

— J'en suis persuadé. Le jour où un malade ne sait plus au juste s'il souffre ou s'il ne souffre pas, c'est qu'il ne souffre plus du tout.

— Alors je ne dois plus souffrir.

— Tu as une mine superbe.

— Si tu disais le contraire tu condamnerais ta science.

— Allons, maintenant je suis convaincu. Un homme qui discute est un homme sauvé.

— Peut-être.

Dumesnil avait écouté ce court dialogue sans seulement lever les yeux sur le nouvel arrivant.

Le docteur fit les présentations. Les deux hommes se saluèrent et échangèrent quelques banales paroles, après quoi, le docteur s'esquiva, l'heure de sa visite approchant.

Tout de suite Gaston et Adrien sympathisèrent.

A partir de cette après-midi, chaque jour, à la même heure, ils se rencontraient.

Une agréable intimité naquit de leurs rapports cordiaux.

Peu à peu leurs cœurs se confessaient mutuellement.

Le hasard de la conversation les amena à parler de leur passé.

Dans la conversation de deux hommes qui invoquent les souvenirs de la trentième année, l'amour tient toujours la plus grande place. Heureux ou malheureux, quelque influence qu'il ait put avoir sur la destinée, sur le caractère, il laisse toujours empreint dans les âmes un arôme que sans cesse on veut respirer.

Et ces chers souvenirs des minutes exquisées de passion vraie restent toujours vivaces et ineffaçables.

Un rien les fait revivre, un parfum de fleurs, un ciel d'été, un horizon entrevu.

N'y a-t-il pas toujours quatre saisons dans une amourette et l'hiver d'une passion aussi triste soit-il ne réclame-t-il pas toujours un printemps?

Gaston Dumesnil et Adrien d'Arcis appuyés au bras l'un de l'autre, parcouraient une petite allée déserte.

— Oui, — fit après un silence le père de Liette, — c'est une femme qui m'a conduit à ce désespoir... une femme que j'ai beaucoup aimée.

— Hélas! — murmura Gaston Dumesnil, — n'y a-t-il pas toujours une femme dans le passé d'un homme, qui laisse après soi une empreinte plus ou moins douloureuse?

Moi à trente ans je n'avais pas encore commis ma première folie.

— La seule créature qui, à cette époque de ma vie, aurait pu accaparer mon cœur, a disparu, ou plutôt c'est moi qui me suis enfui.

— Elle était jolie?

— Jolie, non, mais elle avait une beauté étrange.

— Et vous ne l'avez jamais revue?

— Non.

— Quel genre de femme était-ce?

— Une honnête fille, je crois... je dis je crois, car lorsque je l'ai connue elle vivait de ses propres ressources.

— Elle avait un métier?

— Oui, elle donnait des leçons de piano.

— Ah!

— Elle n'était pas très à son aise, pauvre Valérie, car elle s'appelait Valérie...

— Valérie Dubourg!... Et elle habitait rue Clauzel?...

— Oui... vous l'avez connue?

— Si je l'ai connue! — s'écria Gaston, — hélas! oui, la gueuse!... et c'est bien à elle que je dois d'être aujourd'hui ici.

— Comment?

— Ah! cette femme a joué dans ma vie un rôle néfaste. A partir du jour où je l'ai vue pour la première fois, mon existence a été empoisonnée!... Ah! la misérable!

— Mais comment l'avez-vous connue?

— Chez un de mes amis d'enfance, Jean de Cordière, un ancien condisciple du Lycée Charlemagne. J'étais en soirée, chez lui; Valérie, qui était le professeur de piano des deux filles du baron de Cordière, les deux sœurs de Jean, Claire et Jeanne, assistait à cette soirée et accompagnait au piano ces deux jeunes filles.

Tout de suite, je la remarquai, elle fit sur moi une étrange oh! oui, bien étrange impression. Je fus séduit par sa beauté bizarre et dès lors je n'eus plus qu'un désir, la revoir, la revoir à tout prix. J'allai chez elle. — Là elle joua une infâme comédie, refusant d'entendre une déclaration, plaçant au-dessus de tout son honneur qu'elle entendait conserver comme le seul bien qui lui restait. Je partis. Je lui écrivis une lettre dans laquelle mon cœur débordait de tendresse.

— Je ne reçus pas de réponse, je revins chez elle, elle daigna enfin m'écouter. — Puis, tout à coup un changement subit se fit en elle, j'en souffris cruellement. Bref un jour, elle me chassa sans pitié. — Je fus à ce point frappé par l'abandon de cette femme que longtemps je voulus me tuer. Je fus malade, très malade. — Peu à peu, les années aidant, j'oubliai lentement. Mais malgré tout, cet amour avait laissé dans mon cœur un souvenir ineffaçable...

Gaston Dumesnil en proie à une très forte émotion s'arrêta de parler.

— C'est étrange. — fit Adrien, — je ne lui ai jamais entendu parler de vous...

Et pourtant, à l'époque où elle fut ma meilleure amie, elle vous avait connu sûrement.

— Et elle s'est donnée à vous tout de suite?

— Tout de suite n'est pas le mot, mais je n'ai pas attendu bien longtemps.



Seulement $\frac{1}{2}$ tasse de Sucre dans ce Gâteau au Sirop d'Érable

LÉGER, TENDRE ET SAVOUREUX...
FAIT AVEC LA "MAGIC"

GÂTEAU AU SIROP D'ÉRABLE

$\frac{1}{2}$ tasse sucre	3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
$\frac{3}{4}$ tasse sirop d'érable	$\frac{1}{2}$ c. à thé sel
$2\frac{1}{2}$ tasses farine	$\frac{1}{8}$ tasse shortening
3 blancs d'œufs	$\frac{1}{2}$ tasse lait

Défaites en crème le shortening et le sucre. Ajoutez le sirop et brassez 3 minutes ou jusqu'à ce que le mélange soit léger et mousseux. Ajoutez les ingrédients secs tamisés alternativement avec le lait. Battez les blancs d'œufs fermes, mais non secs, et incorporez-les. Faites cuire à 375°F. dans deux moules à gâteau étagé de 9", graissés. Laissez refroidir puis recouvrez de givre à l'érable bouilli.

GIVRE SANS SUCRE (AU SIROP D'ÉRABLE)

1 tasse sirop d'érable ou sirop à l'essence d'érable	2 blancs d'œufs
--	-----------------

Faites bouillir le sirop à 238°F. ou jusqu'à ce qu'il forme une boule molle dans l'eau froide. Retirez du feu. Battez les blancs d'œufs fermes. Versez en un mince filet le sirop chaud sur les blancs d'œufs, en battant continuellement jusqu'à ce que le mélange soit assez ferme pour s'étendre.



MAINTENANT que vous diminuez votre consommation de sucre, vous apprécierez doublement cette recette de Gâteau "Magic" au Sirop d'Érable qui n'exige qu'une demi-tasse de sucre pour le gâteau succulent et pas de sucre du tout pour le délicieux givre à l'érable.

Et même dans les recettes où vous employez moins de sucre, vous pouvez toujours compter sur des gâteaux tendres et légers en employant la Poudre à Pâte "Magic".

Profitez, vous et votre famille, de cette poudre à pâte supérieure qui a subi l'épreuve du temps. Demandez la "Magic" aujourd'hui!

La "MAGIC" épargne les précieux ingrédients

FABRICATION CANADIENNE

Les Papiers à Mouches

WILSON'S



TUENT REELLEMENT

Un papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant 2 ou 3 semaines. 3 papiers dans chaque paquet. Pas d'arrosage, de viscosité et de mauvaise odeur. En vente dans les Pharmacies, les Epiceries et les Magasins Généraux.

10 CENTS LE PAQUET
POURQUOI PAYER PLUS?
The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Une Dame Populaire

sert sous cette forme nouvelle, veloutée et succulente, de la Crème Glacée DOMESTIQUE. Se prépare avec le—

1967

FREEZING MIX "JUNKET"
MARQUE DE FABRIQUE
VANILLINE - CHOCOLAT - ÉRABLE
FRAISE

FAITES DISPARAÎTRE vos CORNS tout en marchant

Le coussinet en feutre (C) aide à soulager la douleur en éliminant la pression. Le médicament (D) agit sur le cor.

Au bout de quelques jours, le cor est détaché et peut s'enlever complètement et facilement.

BLUE-JAY
EMPLÂTRES ANTICORNS BAUER & BLACK

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Cl-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois ou \$1 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Ce fut à l'Opéra-Comique que je la rencontrai pour la première fois. Je fus aussitôt accueilli.

Pendant quelques mois, nous menâmes une joyeuse existence. Je dépensais follement ma fortune.

Puis, mon père mourut. Je dus me rendre à Angers pour le règlement de sa succession.

Lorsque je revins à Paris je ne pensais plus à elle. Elle chercha à me reprendre mais ce fut en vain. Bref je lui laissai quelques billets de mille et je me marias.

— Vous ne l'aimiez pas? ...

— Ma foi, non... Elle me plaisait, elle était jolie, je ne lui en demandais pas davantage.

— Eh bien! moi, douze ans après l'avoir perdue de vue, je la revis, et du jour où elle se retrouva sur mon chemin, ma vie fut atrocement gâchée. Cette femme devait m'être fatale.

Ce fut à l'Exposition que je la rencontrai l'année dernière.

A mesure qu'il parlait, Gaston Dumesnil, s'animait peu à peu, le souvenir revenait, il avait conscience du passé; son cerveau renaissait maintenant, il parlait avec volubilité, les faits devenaient plus précis, sa mémoire était moins rebelle.

La guérison morale s'effectuait tout-à-coup.

— Oui ce fut là que je la rencontrai, — continua-t-il. — Tout d'abord j'hésitai à la reconnaître, finalement je fus convaincu que je ne me trompais pas, c'était bien elle. Ce fut alors que l'ayant suivie j'appris qu'elle habitait Meudon.

— Comment... elle habitait Meudon. — questionna Adrien à qui cette révélation avait fait éprouver une étrange impression.

— ... et regardez comme le hasard fait souvent d'étranges choses, elle occupait la villa contiguë à celle dont j'étais le propriétaire et que je louais au mari de cette malheureuse qu'on m'accuse d'avoir tuée. Longtemps je lutai avant de la revoir; puis, un jour n'y tenant plus, je me présentai chez elle.

Elle refusa de me reconnaître; bien plus, elle me répondit que je me trompais, qu'elle ne m'avait jamais vu. Elle me repoussa.

Moi, sûr de ne pas me tromper, je revins une seconde fois, il y eut entre nous une scène terrible.

Devant l'attitude haineuse de cette femme, je perdis la tête, je la brutalisai, c'est alors que sortant un revolver de sa poche elle m'en menaça, me traitant de lâche, et me chassant; je perdis la tête et tel un fou, je m'enfuis.

Lorsque j'avais voulu la saisir par les poignets, elle m'avait repoussé avec tant de force, que je chancelai. A ce moment, mon chapeau tomba.

Dans ma fuite, éperdu, je ne songeai pas à le ramasser; du reste, je ne m'aperçus que longtemps après que j'étais nu tête. Le lendemain j'étais arrêté comme étant l'auteur présumé du crime qui s'était déroulé dans la villa dont je suis le propriétaire.

— Mais sur quoi se basait-on pour formuler l'accusation?

— Mon chapeau avait été trouvé dans les parterres du jardin de la villa du Bois... On a cru que j'y étais allé...

— C'est affreux!... Mais vous pouviez fournir un alibi, prouver que vous étiez chez cette femme au moment où le crime fut commis.

— Oui... mais j'hésitai à la compromettre pour me sauver.

— Et le lendemain?

— Le lendemain j'étais frappé d'une commotion cérébrale dont je suis à peine remis.

— Quelle horrible fatalité!

Dans tout le récit que venait de faire Gaston Dumesnil de sa douloureuse odyssée, un détail surtout avait, sans qu'il parvienne à s'expliquer pourquoi, frappé le père de Liette.

C'était la présence à Meudon de Valérie Dubourg.

Que pouvait-elle bien y faire?

Par quel hasard cette femme dont Gaston venait de lui faire un si pénible portrait, se trouvait-elle à Meudon?

D'Arcis, intuitivement, pressentait un mystère...

LVI

Fièvre Puerpérale

RAYMOND DURIER devait dîner, le soir du jour où nous l'avons vu se rendre à Meudon, avec le docteur Delestrade et son ami d'Arcis.

Après ce que venait de lui apprendre Totor, il était maintenant très décidé à parler à son ami de tout ce qu'il savait sur Pierre Duval et sur Liette.

Dès que ce train de Meudon l'eut amené à Paris, il sauta dans un fiacre et se fit conduire à la gare de Lyon.

Il lui importait beaucoup de savoir exactement dans quelle direction s'était dirigée Mlle de Chavanges.

Après avoir prié son cocher de l'attendre dans la cour de l'arrivée, il pénétra sur les quais de la gare de Lyon.

Sa première idée fut d'aller se renseigner auprès d'un sous-chef de gare, mais en réfléchissant bien, il s'aperçut de l'importance considérable et bien administrative que pourrait revêtir sa démarche et comprit qu'à l'enregistrement des bagages, il aurait, sur le départ de la fille de son ami, et sans avoir à subir d'interrogatoire gênant, tous les détails dont il avait besoin.

Mlle Lia de Chavanges n'avait pas été sans faire coltiner ses colis, ses valises. A cette époque de l'année, il n'y a pas encore d'escouades supplémentaires d'hommes d'équipe; il aurait tôt fait de questionner les employés habituels et peu nombreux.

Il se dirigea vers l'endroit de la gare où sont enregistrés les bagages et se mit en mesure de commencer son enquête qui ne fut pas longue.

Au bout de dix minutes à peine, il apprenait que la marraine de Liette avait pris quelques jours auparavant le rapide de Marseille qui part de Paris à huit heures cinquante.

Cela lui suffit.

Il remonta dans un fiacre et se fit conduire à la gare Montparnasse.

Peu de temps après, il franchissait le seuil de la maison de santé de Buc.

Il était environ six heures et demie.

Le parc de la maison de santé était désert.

Il se dirigea vers la chambre d'Adrien d'Arcis.

Ce dernier, en le voyant entrer ne put retenir un cri de joie.

— Enfin, c'est toi!

— Oui, je suis en retard?

— Non, mais j'étais impatient de te voir.

— Me voici.

— Tu as des nouvelles?

— Oui, beaucoup.

— De bonnes?

— D'excellentes.

— Ma fille?

— C'est justement d'elle que je viens te parler.

— Tu l'as vue.

— Non, mais nous causerons de tout cela en dînant. — Et toi, comment vas-tu?

— Mieux, beaucoup mieux. Lentement mes forces me sont rendues.

— Et Delestrade?

— Il va venir, nous dînons ensemble. Et tiens, justement le voici. Débarrasse-toi, assieds-toi... Ah! mon cher, mon bon ami, si tu savais comme je suis heureux de te voir aujourd'hui... J'avais le pressentiment que tu apporterais de bonnes nouvelles... Depuis que je suis ici, c'est à toi que je dois mes meilleures joies... mes moins douloureuses minutes... parfois je voudrais t'avoir toujours près de moi... Ah! mon cher... mon bon Raymond...

A ce moment le docteur Delestrade pénétra dans la petite pièce où se tenaient les deux amis.

— Ah! mon cher Durier, — fit-il en lui tendant la main, — vous avez bien fait d'arriver un peu en avance, nous ne dînerons qu'à huit heures; j'ai un de mes pensionnaires qui vient d'avoir une attaque subite, une syncope et vous savez que je ne laisse à personne, en pareil cas, le soin de soigner mes malades. Excusez-moi, n'est-ce pas? et toi aussi mon cher d'Arcis, mais, le devoir avant tout.

— Vous êtes tout excusé, allez, allez, du reste, Adrien et moi, avons à causer d'un tas de chose ennuyeuses.

— Alors à tout à l'heure, je vous ferai prévenir.

— A tout à l'heure.

D'Arcis reconduisit le docteur. Puis, lorsqu'il eut soigneusement fermé la porte derrière lui, il accourut vers son ami et l'entraînant vers un large divan où les deux hommes vinrent s'asseoir, il s'écria:

— Maintenant mon cher Raymond, tes nouvelles?... Ma fille?

— Elle va bien.

— Ah! tant mieux, son bébé?

— Aussi.

— Tu l'as vue?

— Non, mais j'ai su tout cela.

— Par qui?

— Par un charmant garçon que j'ai rencontré à Meudon, un ami intime de Pierre Duval, presque un frère, qui lui aussi veillait sur ta chère enfant.

— Et Pierre Duval?

— Je l'ai vu.

— Comment est-il?

— C'est un fort honnête homme.

— Naturellement ma fille l'aime.

— C'est un parfait ouvrier, très habile, très estimé par ses patrons dont il a toute la confiance.

— Tu les as vus?

— Oui, je suis allé à leur usine.

— Ah! cher ami tu as fait cela!...

— Pierre Duval a beaucoup d'avenir; il vit très simplement avec ce jeune homme que j'ai rencontré et la sœur de ce dernier à Montmartre.

— Ma fille est toujours à Meudon?

— Non.

— Où est-elle?

— Dans le midi, où l'a conduite sa marraine, Mlle Lia de Chavanges.

— Mais elle est à peine relevée.

— Tranquillise-toi, si sa marraine l'a emmenée, c'est qu'il n'y avait aucun danger pour elle à effectuer ce voyage.

— C'est égal, c'est une imprudence... Où est-elle?

— A Marseille.

— Alors tu as reçu une lettre de Mademoiselle de Chavanges t'indiquant où elle s'était arrêtée.

— Non, j'ai su simplement qu'elle avait pris ce train à la gare de Lyon. Alors, aujourd'hui-même, car il faut te dire que je viens de Meudon, je me suis rendu à la gare, j'ai questionné des employés et j'ai appris qu'elle était partie il y a quelques jours pour Marseille.

— Sans te prévenir?

— Peut-être n'en a-t-elle pas eu le temps.

— Ou peut-être aussi n'a-t-elle observé ce silence que pour te laisser ignorer à toi et à ceux qui aiment ma Liette l'endroit où elle allait.

— Non, je ne crois pas. Maintenant, mon cher ami, je ne te cacherais pas qu'à mon avis, ce brusque départ cache aussi l'idée bien arrêtée qu'a Mademoiselle de Chavanges d'empêcher le mariage de ta fille avec ce jeune homme dont elle est éperdument aimée.

— Mais ça n'est pas son droit.

— Son droit, non peut-être, mais c'est un peu ce qu'elle a considéré comme un devoir. Dans tout cela je ne dis pas que Mlle de Chavanges n'ait voulu bien faire. La naissance de ta petite-fille a été tenue secrète, car elle a voulu sauvegarder le nom et l'honneur de sa famille. Mais cependant, en l'état de choses actuel, Liette ayant un enfant, son mariage avec le père de sa fille s'impose.

— Evidemment. Et si ce mariage doit pour elle être une source de bonheur, nul ne doit essayer de l'empêcher...

— D'autant moins que celui que Liette aime est en tous points digne d'elle.

— Pouvait-il en être autrement.

— Non certes, mais malgré tout, comme je te l'ai dit tout à l'heure, j'ai tenu à me renseigner complètement sur ce jeune homme. Et maintenant que je sais, que j'ai vu dans quelle atmosphère saine et loyale vivait l'amoureux de ta fille, je suis le premier à te dire : Adrien, il faut marier ces deux jeunes gens, ils sont dignes l'un de l'autre. Si ta fille a la noblesse du nom, celui qu'elle aime a la noblesse du cœur et des sentiments qui font d'un homme ordinaire un homme supérieur. Noblesse de sang et noblesse de terre peuvent bien marcher de pair.

— Oui, mon ami et c'est bien là mon avis. Ce qui prédomine tout, dans ceci, c'est le bonheur ; c'est vers ce but qu'il faut inlassablement marcher. Moi, je n'ai pas de préjugés aristocratiques. Qu'importe que la fille d'un d'Arcis épouse un ouvrier, s'il est honnête, s'il est loyal, s'il l'aime... pourvu qu'elle soit heureuse. N'est-ce pas essentiel, le bonheur?... Le bonheur!... Ce mot merveilleux et qui illumine la vie, ne l'ai-je pas reconnu moi!... N'ai-je pas moi, tout gentilhomme que je suis, fait le malheur de la plus adorable des femmes?

— Ne fouille pas dans ce passé Adrien... Ne déterre pas les mauvais souvenirs.

— Ah! Raymond, est-ce possible. Puis-je maintenant que j'ai souffert atrocement, ne pas songer à ceux que j'ai fait souffrir abominablement... Puis-je songer à hier, au passé, sans sentir mes paupières se gonfler de larmes en songeant à toutes celles que j'ai fait verser!... Pauvre, pauvre Odeline, chère créature... pauvre et tendre victime à laquelle j'ai fait gravir le plus cruel des calvaires et qui, du Ciel où elle est, sans nul doute, est encore, aujourd'hui, malgré tout, la cause de l'immense joie qui m'a fait accepter de vivre, moi qui n'espérais plus que dans la mort, moi qui n'aspirais plus qu'à l'oubli.

— Tu oublieras, mon cher Adrien, sous les caresses de ta fille.

— Non, je n'oublierai point ; au contraire, je me souviendrai. Et cette joie infinie que me fera éprouver la présence tout près de moi de la fille de la pauvre et chère martyre, sera, en même temps qu'un baume divin versé par la Providence sur les blessures de mon cœur, l'image palpable d'un remords devant lequel je ne tremblerai point et que

j'accepterai comme le nécessaire châtement de mes fautes passées.

— Encore une fois, mon cher Adrien, ne songe plus au passé... Envisage l'avenir, ta fille, ta fille qui t'est rendue et au bonheur de laquelle tu vas contribuer de toutes tes forces.

— Certes, oui, je veux qu'elle soit heureuse ; je veux être l'ouvrier, l'artisan de ce bonheur.

— Il ne tient qu'à toi de le faire plus grand encore.

— Sois sans inquiétude, c'est désormais vers ce but que tendront tous mes efforts, et je ne laisserai à quiconque ce soin d'illuminer de soleil le printemps de mon adorable Liette. Chère enfant, puis-je lui refuser la main de celui que son cœur a choisi?... N'est-ce pas à moi qu'elle doit d'avoir été jetée brutalement dans la vie?... N'est-ce point à moi qu'incombe le devoir sacré d'effacer de son livre du passé les pages malheureuses qu'elle a vécues? Douce et innocente créature, oui tu seras heureuse, il le faut... je le veux... Dieu ne permettrait pas que des larmes viennent obscurcir tes yeux chéris que je ne connais pas encore...

— Non, Dieu ne permettra pas cela, mon cher Adrien, sois-en sûr. Tout va être réparé...

— Sauf ce qui est irréparable!... — Bientôt il te sera donné d'embrasser cette enfant que tu chéris déjà.

— Et de laquelle je suis, par une nouvelle cruauté du sort, séparé encore.

— Pour si peu de temps. Car sans ce voyage en Provence, tu aurais pu déjà l'embrasser. Elle était à quelques pas de toi, à Meudon.

— Si près!

— C'est là qu'elle a accouché, chez sa marraine, dans la villa qu'avait louée, depuis plus d'un an, Mlle de Chavanges ; villa voisine précisément de celle où a été commis le crime dont Dumesnil est accusé.

En entendant son ami prononcer ces paroles, d'Arcis éprouva quelque chose d'indescriptible et d'étrange.

Le mystère qu'il avait pressenti, à la fin de l'entretien qu'il avait eu avec Dumesnil, sans toutefois se dévoiler, prit plus de consistance.

Il le sentit grandir en son âme inquiète.

A cet instant précis, tout se troubla dans son esprit.

Valérie Dubourg... Lia de Chavanges... cette villa...

Ces noms, ces faits, apparaissaient confus.

Ce mystère qui grandissait, qui prenait corps, devint pour lui, à partir de ce moment, une accablante obsession.

Les révélations de Dumesnil, quelles coïncidences!...

Un irrésistible besoin de savoir, d'approfondir les choses, s'empara de lui.

— Oh! je saurai, — murmura-t-il, — il faudra que je sache!...

Tandis que ces multiples pensées aveuglaient son cerveau, un profond silence avait régné dans la pièce où se trouvaient les deux amis.

Les profondes réflexions dans lesquelles s'était plongé le père de Liette, n'avaient pas échappé à Raymond Durier.

L'avocat avait compris que son ami était en proie à de pénibles et amères pensées.

— A quoi songes-tu? — interrogea-t-il.

— Moi, — fit Adrien que la question de son ami avait brusquement tiré de ses obsédantes rêveries, — à rien... ou plutôt si, à tout ce que tu viens de m'apprendre au sujet de ma fille.

LA MARCHÉ EN TEMPS DE GUERRE expose à LA DYSIDROSE



Le champignon de la dysidrose se développe sur les pieds brûlants!



DANGER

PREMIER SYMPTÔME — CREVASSES

UN SURCROÛT DE MARCHÉ augmente la sécrétion de la transpiration entre les orteils — surtout par les chaleurs d'été. Cela irrite la peau — cause souvent des crevasses. Le champignon de la dysidrose y prend alors racine et se propage. Démangeaison continue, inflammation, crevasses, douleurs en marchant — autant de symptômes de la dysidrose.

Ce soir, examinez la peau entre vos orteils en veillant à ne pas la briser. Au premier signe d'une crevasse, baignez le pied entier avec de l'Absorbine Jr. non diluée. Répétez soir et matin, tous les jours.

1. L'Absorbine Jr. est un puissant fongicide. Elle détruit au contact le champignon de la dysidrose.
2. Elle dissout les produits de la transpiration dont s'alimente le champignon de la dysidrose.
3. Elle assèche la peau entre les orteils.
4. Elle rafraîchit et aide à se cicatrifier les tissus brisés.
5. Elle soulage les démangeaisons et les douleurs de la dysidrose.

Ne prenez pas la dysidrose à la légère. Gardez toujours de l'Absorbine Jr. à portée de la main. C'est le remède national préféré pour soulager la dysidrose. Toutes les pharmacies vendent l'Absorbine Jr. \$1.25 la bouteille. Pour échantillon gratuit, écrivez à W. F. Young, Inc., 286 ouest, rue St-Paul, Montréal, P.Q.

BAIGNEZ-LES CE SOIR

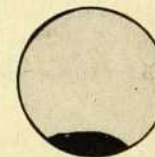


Appliquez l'Absorbine Jr. non diluée. Faites bouillir les chaussettes 15 minutes. Désinfectez les chaussures. N'employez pas les serviettes ou les tapis de bain des autres. Dans les cas avancés, consultez votre médecin en plus d'employer l'Absorbine Jr.

Le champignon de la dysidrose MEURT AU CONTACT de l'Absorbine Jr.



Le champignon se développe vite — Photomicrographe du champignon de la dysidrose. Cette plante parasite se propage sous les tissus, irrite l'extrémité délicate des nerfs. Rien de surprenant que la dysidrose soit si douloureuse.



Le champignon mort — Photomicrographe démontrant que l'Absorbine Jr. détruit par contact le champignon de la dysidrose. Il ne peut plus se développer et causer malaises et douleurs.

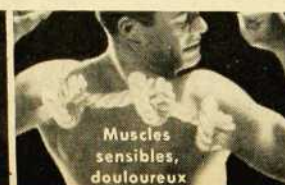
ABSORBINE Jr.

DÉTRUIT PAR CONTACT LE CHAMPIGNON DE LA DYSIDROSE

SOULAGE aussi RAPIDEMENT ces ennuis de l'été



Pieds fatigués, brûlants



Muscles sensibles, douloureux



Piqûres de moustiques et d'autres petits insectes

CALMEZ LES YEUX IRRITÉS

Pour soulager vivement les yeux surmenés, mettez simplement deux gouttes de Murine dans chaque oeil. Les 7 ingrédients que contient Murine adoucissent, nettoient et soulagent—font que vos yeux sont à l'aise et rafraîchis. Des milliers de gens emploient Murine—employez-en pour vos yeux!



après le
TRAVAIL au BUREAU ou à l'USINE
employez

MURINE
FAIT
PAR
LE
POUR LES YEUX

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Boîte Postale 2353,
Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

— Vers laquelle tu dois aller.
— Oui, n'est-ce pas ? il faut que j'aie la voir, il faut que je lui tende les bras et que je lui demande pardon.

— Il faut que tu l'embrasses.
— Quand partons-nous ?
— Quand tu voudras.
— Demain.
— Après-demain, si tu veux. J'ai, demain, une grosse affaire à plaider.
— Après-demain, soit.
— Nous prendrons, après-demain soir, le rapide de sept heures pour Marseille.
— Où te retrouverai-je ?
— Chez moi, où tu viendras dîner.

A ce moment, le docteur Delestrade pénétra chez Adrien d'Arcis.
— Enfin, me voici ; je vous ai fait attendre ? Je vous demande pardon.
— Tu es pardonné, et ton malade ?

— Il va mieux.
— Ah ! à propos. — fit Raymond Durier. — j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

— Et laquelle, grand Dieu ?
— Après-demain, j'emmène d'Arcis.

— Et où allez-vous ?
— A Marseille.
— Voir la Cannebière ?
— Non. — fit tout ému le père de Liette. — embrasser ma fille.

— Ah ! cher ami, — s'écria le docteur en serrant les mains d'Adrien, — que je suis heureux pour toi. Voilà qui sera le meilleur des remèdes.

Lorsque les trois amis se séparèrent, et que Raymond eût quitté, en lui donnant une dernière fois rendez-vous pour le surlendemain, son ami d'Arcis, celui-ci, une fois rentré dans sa chambre, seul, et tout à ses pensées, ne put s'empêcher d'être la proie des sombres méditations que lui avait suggérées tout ce que venait de lui apprendre Raymond.

En vain, toute la nuit, sans pouvoir réussir à s'endormir, essayait-il de pénétrer ce mystère étrange qui semblait planer autour de sa chère fille.

Il n'y parvint pas. Une seule personne était capable de le seconder dans cette tâche ardue : Gaston Dumesnil.

Aussi, dès le lendemain matin, ne tenant plus, il vint le trouver.

Il le trouva encore au lit.
— Comment, déjà vous, — fit Gaston.

— Je vous dérange ?
— Non, certes, et votre visite ne peut que me causer de la joie... Mais vous ne me paraissez pas à votre aise. Seriez-vous souffrant ?

— Non, au contraire. Seulement, mon ami Raymond Durier est venu dîner, et hier soir j'ai veillé un peu tard... Et puis, faut-il vous le dire, j'ai longuement songé à vous.

— A moi ?
— Oui ; tous les détails de vos souffrances me sont revenus plus précis. L'horrible accusation dont vous avez été victime, l'issue douloureuse de votre passion pour cette femme, Valérie Dubourg, tout cela a repassé devant mes yeux...

— Je dois avoir troublé la sérénité de votre convalescence.

— Non, soyez-en certain.

— Si j'avais su, je ne vous aurais rien dit de mes souffrances, rien avoué de mes douleurs.

— Et vous auriez eu tort. A qui ferait-on de ces confessions pénibles, si ce n'est à ceux qui ont souffert les mêmes maux ?... Non, mon ami, au contraire, ne regrettez rien, parlons de vous. Une douleur partagée est moins lourde au cœur qui la ressent. Et c'est parce que j'ai cru comprendre que vous n'aviez point encore

tout dit que je suis venu... Car je dois vous l'annoncer, je pars.

— Vous partez ?
— Oui, dans deux jours.
— Pour ne plus revenir ?
— Peut-être.

— Alors, en ce cas, mon cher ami, vous emporterez avec vous la totalité de mon secret, car je vous ai tout dit.

— Cette femme...
— N'en parlons plus...

— Au contraire, parlons-en. Je veux, si cela m'est possible un jour, confondre cette misérable. Et puis, il y a une chose qui m'a intrigué, c'est son changement de position ; car, par ce que j'ai pu comprendre, elle est riche maintenant, ou du moins indépendante.

— Oui, elle doit être riche.
— Mais d'où peut lui venir cette aisance ?

— Peut-on savoir. Ces femmes-là ont souvent à leur arc des cordes excellentes.

— Et vous dites qu'elle n'a pas de liaison ?

— Non, ou du moins je ne lui en connais pas, et j'ignore ce qu'elle a pu faire durant ces douze années pendant lesquelles je l'ai perdue de vue. Tout ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui elle a changé de nom.

— Elle ne se fait plus appeler Valérie Dubourg ?

— Non, elle a pris le nom de Lia de Chavanges.

— Quel nom dites-vous là ?...
— Vous connaissez quelqu'un qui le porte ?

— J'ai connu, en effet, il y a de longues années... une famille de Chavanges...

En entendant prononcer ce nom par Gaston Dumesnil, Adrien d'Arcis n'avait pu maîtriser la poignante émotion qui s'était emparée de lui.

Le mystère augmentait.

Quelle étrange coïncidence. La marraine de sa fille portait ce nom de Chavanges et comme Valérie, habitait Meudon.

— Vous semblez troublé, mon cher ami, — fit Dumesnil auquel l'émotion d'Adrien n'avait pas échappé.

— Oui, en effet, j'avoue que ce que vous venez de m'apprendre me plonge dans une inquiétude profonde.

— A mon tour, dois-je vous prier de vous ouvrir à moi ?...

— Oui... mais jurez-moi de ne révéler à personne ce que je vais vous dire.

— Je vous le jure !

— Eh bien ! sachez donc que j'ai été marié à une adorable femme, que j'ai eu la lâcheté d'abandonner après quelques années de mariage. La malheureuse est morte en laissant une fille, ma fille, que je ne connais pas, à laquelle on a jamais dit que j'existais et qui, sans doute, me croit mort.

Cette enfant a été retrouvée par sa marraine, une amie intime de ma femme, et chez laquelle demeure actuellement ma fille. Or, cette femme, s'appelle Lia de Chavanges et habite précisément Meudon.

— Que dites-vous-là ?...

— La vérité ; la stricte vérité.

— Mais alors...

Gaston Dumesnil n'acheva pas sa phrase.

Une pensée soudaine venait de traverser son esprit, qu'il n'osait faire connaître à Adrien.

Ce qui, pour le père de Liette, était encore un étrange et douloureux mystère, n'en était presque plus un pour lui, car il savait jusqu'à quel point Valérie Dubourg était capable de tout, et il la soupçonnait déjà de quelque nouveau crime.

Décidément, cette femme était fatale.

Elle devait, toute sa vie, semer sur sa route des désastres et des malheurs.

— Ceci est vraiment étrange, en effet, — fit Gaston pour rompre le pénible silence qui s'était produit à la suite des révélations d'Adrien.

Maintenant, ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

— Oui, peut-être. Mais je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

— Vous iriez à Meudon ?

— Non, je pars, comme je vous l'ai déjà dit, demain pour Marseille où se trouve déjà ma fille et... sa marraine. Là, j'aurai la clé du mystère.

— Quelque pénible qu'il puisse être, vous êtes toujours certain d'éprouver, là-bas, l'immense joie de serrer dans vos bras la chère enfant dont on vous a révélé l'existence, et l'avenir sera meilleur pour vous. Tandis que moi !...

— Qui sait ; peut-être aurez-vous aussi vos heures de joies et de bonheur.

— Ma seule joie serait de voir cette femme odieuse punie atrocement de tout le mal qu'elle m'a fait.

— Patience !... peut-être, pour elle, le jour du châtement n'est-il pas éloigné.

— Si Dieu est juste, elle sera châtiée terriblement !...

— Et maintenant, mon cher ami, je vous laisse ; je vais préparer mon départ.

— Je vous verrai après déjeuner.

— Oui, nous ferons notre dernière promenade... ici, car j'espère vous revoir.

— Espérons ; la vie n'est faite que d'illusions et d'espérances, et cela coûte si peu d'espérer...

Après s'être serré affectueusement la main, les deux amis se séparèrent.

Tout en s'en allant, Adrien murmurait :

— Oh ! je saurai... je saurai... il faut que je sache.

Le lendemain, vers cinq heures, après avoir fait ses adieux à Gaston Dumesnil, Adrien d'Arcis se dirigeait vers le cabinet du docteur Delestrade.

En le voyant entrer, le directeur de la maison de santé de Buc se précipita à sa rencontre.

— C'est toi, mon cher Adrien.

— Oui, je viens te serrer la main avant de partir.

— Alors tu pars... tu me quittes, ingrat.

— Non, pas ingrat, car je conserve bien au fond de mon cœur le souvenir du temps que j'ai passé ici. Et je n'oublierai jamais que l'immense joie que je vais éprouver en embrassant ma fille chérie, c'est à toi, à toi et à Durier que je la dois.

— J'ai fait mon devoir.

— Plus que ton devoir, et je n'aurai pas assez de ma vie toute entière, qui ne sera malheureusement plus très longue maintenant, pour te prouver ma reconnaissance.

— Et moi je suis heureux, bien heureux, d'avoir quelque peu contribué à ce bonheur.

Les deux hommes, d'un commun élan, s'étreignirent longuement.

Adrien d'Arcis ne pouvait songer à cacher sa violente émotion.

Et ce fut la voix coupée par les sanglots qu'il dit à son ami :

— Vois-tu, j'ai fait souffrir, j'ai souffert moi-même, j'ai fait verser d'abondantes larmes... j'ai pleuré... beaucoup... Aujourd'hui... que je vais goûter au plus délicieux bonheur qui soit réservé à un père, je pleure encore... parce que je songe à la malheureuse qui n'est plus... à l'adorable et pauvre martyre... qui n'aura pas, comme moi, la joie d'embrasser sa fille... Oh ! je pleure surtout... j'étouffe... car je suis certain que... de là-haut...

si elle me voit... ça n'est plus une parole de haine... qu'elle prononce... mais une parole de pardon... et ce pardon... me... fait mal... Ah! mon pauvre ami... je suis bien misérable... je ne méritais pas... ce bonheur... ce bonheur...

Le docteur Delestrade, lui aussi, était la proie d'une violente émotion. En voyant cet homme si malheureux, si éploré... si repentant, lui aussi sentait ses yeux s'obscurcir d'un voile de larmes.

Il avait la poitrine oppressée. Les mots mouraient dans sa gorge. Et ce fut par une étreinte qu'il répondit, réponse muette mais éloquente, dans laquelle il mettait tout son cœur d'homme et d'ami très sincères. Il accompagna Adrien jusqu'à la gare, le mit en wagon et, lorsque le train s'ébranla, lui envoya de la main un dernier adieu.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, Adrien d'Arcis se rendit rue de Rome chez Raymond Durier avec qui il devait dîner.

Lorsqu'il sonna chez lui, l'avocat n'était pas encore rentré.

— Sans doute, — pensa-t-il, — il aura été retenu par les suites de cette affaire qu'il a plaidée hier...

Raymond n'avait eu, la veille, aucune affaire à plaider.

Il n'avait pas voulu partir pour Marseille sans avoir vu une dernière fois les patrons de Pierre Duval.

L'après-midi de ce même jour, il avait eu avec MM. Rollinet un long entretien.

Quant à l'importante affaire, dont il avait parlé à son ami, il l'avait confiée à son premier clerc, Robert Laudun, à qui il laissait la direction de son étude chaque fois qu'il partait en voyage.

Lorsque Raymond Durier rentra rue de Rome, il y trouva d'Arcis, qui l'attendait avec une bien légitime impatience.

Durant tout le dîner, Adrien ne souffla mot de ce qu'il avait découvert sur Lia de Chavanges.

Quelques minutes après leur repas, les deux hommes se dirigèrent vers la gare de Lyon.

Tandis qu'un fiacre les emportait, Adrien d'Arcis, effondré dans un des coins du véhicule, songeait, non seulement à ce que lui avait appris Gaston Dumesnil, mais encore et plus ardemment à sa fille, à sa Liette vers laquelle il allait et qu'il allait enfin pouvoir, dans l'ivresse de son cœur, serrer étroitement contre sa poitrine.

Hélas! ni Adrien d'Arcis, ni Durier ne pouvaient se douter que la chère enfant agonisait.

L'état de Liette était alarmant. La mort ne devait plus être qu'une question de jours, d'heures peut-être.

La fausse Lia de Chavanges était venue, avec sa prétendue filleule, habiter cet appartement de la rue de Breteuil, à Marseille, où la pauvre et malheureuse fiancée de Pierre allait bientôt s'éteindre.

Cet appartement, que Valérie Dubourg avait loué tout meublé, se composait d'un salon, d'une salle à manger, de deux belles chambres, situées en plein midi.

C'était dans une de ces chambres qu'on avait installé Liette lorsqu'on l'avait précipitamment fait évacuer l'hôtel où les deux femmes avaient descendu.

La propriétaire de l'appartement meublé. Mme veuve Bompard, avait tout de suite indiqué un excellent médecin, le docteur Reboul, le même précisément qui avait été déjà appelé à l'hôtel Terminus par la fausse Lia de Chavanges.

Lorsque, vers cinq heures, il se rendit au chevet de Liette, il la trouva beaucoup plus mal que lors de sa précédente visite.

La fièvre avait augmenté d'intensité.

La malheureuse victime de l'ancien professeur de piano était dans un état alarmant. Elle n'avait plus sa connaissance. Le délire s'était emparé d'elle.

Le docteur la jugea en très grand danger.

Après s'être livré sur la personne de Liette à un long et minutieux examen, il s'était enfin prononcé.

A moins d'un miracle, la malade était irrémédiablement condamnée.

La fièvre puerpérale était déclarée.

En entendant le docteur prononcer ces deux mots terribles, la fausse Lia de Chavanges éprouva une joie horrible.

Un éclair de triomphe brilla dans ses prunelles, mais, comédienne accomplie et sachant à merveille dissimuler la moindre de ses impressions, personne ne s'en aperçut.

Bien au contraire, elle le livra à un concert d'hypocrites et douloureuses exclamations.

Elle supplia le docteur de sauver sa filleule qui était, désormais, l'unique lien qui l'attachait à la terre :

— Ah! docteur, — s'écriait-elle avec un bel accent de lyrisme, sauvez-la... rendez-la moi... je ne pourrais pas résister à la douleur de voir s'éteindre cette enfant que je considère comme ma fille, que j'aime comme l'aurait aimée sa mère!...

Le docteur Reboul, victime lui aussi de l'irréprochable comédie de Valérie Dubourg, et ému de la douleur que cette infâme créature accusait, se sentait pris par une grande émotion, et s'efforçait de rassurer cette « brave et charmante femme », du malheur de laquelle il ne pouvait s'empêcher de prendre une très grande part.

Aussitôt que le docteur Reboul eut franchi le seuil de la maison, après avoir promis de revenir le lendemain matin à la première heure, la fausse Lia de Chavanges s'empressa de demander une religieuse afin de ne pas laisser sa filleule seule.

Ce fut au couvent des Dames de l'Espérance qu'on l'adressa.

Là, tout de suite, on délégua une sœur, la sœur Aloysia, qui se rendit rue de Breteuil et s'installa auprès de la pauvre Liette, dont l'état ne faisait qu'empirer.

La nuit fut atroce et pénible. Malgré le remède énergique qu'avait prescrit le docteur et que, ponctuellement, la religieuse administrait à la malade, la fiancée de Pierre ne cessa pas une seconde d'être la proie de l'atroce délire qui, depuis tout un jour, la tenait sous sa griffe impitoyable.

Le lendemain matin, vers sept heures, le docteur se présenta.

Ce fut Lia de Chavanges qui se précipita à sa rencontre.

Elle aussi avait passé la nuit dans sa chambre, venant de quart d'heure en quart d'heure, sous le prétexte de veiller sa filleule, jouir du navrant et horrible spectacle dont elle était l'inférior artisan.

Les fatigues de cette nuit d'insomnie avaient flétri son visage dont l'altération, pour les étrangers, ne pouvait être en partie causée que par la douleur qu'elle ressentait devant l'état alarmant de cette enfant qu'elle faisait l'objet de ses protestations d'amour.

Dès qu'il l'aperçut, le docteur s'empressa de demander des nouvelles de sa malade.

— Hélas! docteur, — fit la fausse Lia de Chavanges, — la malheureuse enfant va de mal en pis...

Elle a passé une nuit effroyable. Le délire ne l'a pas quitté une minute.

(Lire la suite page 39)



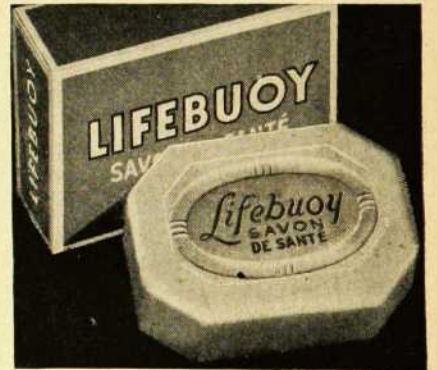
MÊME
DANS LES
CARTES, PAS
D'HOMME
POUR
MOI!

Il vous faut transpirer —
mais il n'est pas nécessaire de blesser!

Pas besoin d'être cartomancienne pour prédire qu'une jeune fille ne connaîtra jamais l'amour si elle a la "B.O." Rien ne trahit aussi sûrement un manque de fraîcheur personnelle.

Lifebuoy est MERVEILLEUX pour la figure et les mains aussi — il est 20% PLUS DOUX que nombre de "soi-disant" savons de beauté ou pour bébés.

UN PRODUIT LEVER



N'importe qui peut avoir la "B.O." Nous transpirons tous et la transpiration qui reste sur l'épiderme devient vite rance, désagréable. Résultat: la "B.O." C'est pourquoi nous avons tous besoin du Lifebuoy — le SEUL savon fabriqué spécialement pour ENRAYER la "B.O." Aucun autre savon populaire ne contient l'ingrédient désodorisant spécial du Lifebuoy — aucun autre savon ne peut autant vous rendre SÛR de ne pas blesser.

Un bain au Lifebuoy, c'est un vrai plaisir. Sa mousse riche et stimulante vous rafraîchit de la tête aux pieds.

LIFEBUOY EST CE QU'IL VOUS FAUT POUR ENRAYER LA "B.O." (La Blessante Odeur)

Gin de KUYPER

Pour obtenir une boisson rafraîchissante, mélangez du Gin de Kuyper avec du ginger ale, du citron et du limon, de la bière de gingembre ou de l'eau tonique, puis ajoutez de la glace.

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695

40 onces 26 onces 10 onces
\$ 3.90 \$ 2.70 \$ 1.15

LE PATE DE FOIE

2 livres de foie de porc ou de jeune bœuf
1 1/2 livre de lard frais

Passer le tout au hache-viande, et ce qui est plus pratique, aller chez le boucher et faire hacher le tout, pour être certain d'avoir du foie bien frais. Mettre dans un bol, assaisonner avec 2 cuillerées à thé de sel, 1/4 de cuillerée à thé de poivre de céleri ou à défaut de poivre ordinaire, 1/4 de cuillerée à thé de clou, 1/2 cuillerée à thé de cannelle et 1/2 gousse d'ail écrasée. Battre le tout avec une cuillère pour bien mêler les assaisonnements. Vérifier pour constater que le mélange est à point et ajouter, si nécessaire, un peu de sel et de poivre. Verser le tout dans un plat bien beurré, couvrir d'un papier fixé avec un élastique ou une ficelle, et faire cuire au bain-marie dans un four doux de 300° F. — La cuisson au four au bain-marie se fait en mettant le plat à cuire dans une lèchefrite remplie d'eau chaude. On utilise ce mode de cuisson quand on veut avoir une chaleur humide. — Laisser cuire le pâté 2 heures. Retirer du four, laisser refroidir couvert et mettre à la glacière ou au frais le plus tôt possible. Le pâté de foie bien réussi doit avoir la consistance d'une pâte liée qui se beurre bien. S'il s'émiette, c'est probablement parce qu'il a cuit à une chaleur plus élevée que 300 degrés. Quand vous constatez que l'eau bout dans la lèchefrite, mettez un peu d'eau froide pour arrêter l'ébullition.

SHORT-CAKE AUX FRUITS

La pâte à short-cake se fait facilement à condition de suivre certaines règles dont il ne faut pas s'écarter. Tamiser de la farine, en mesurer 2 tasses, et tamiser de nouveau avec 4 cuillerées à thé de poudre à pâte et 1/2 cuillerée à thé de sel. Mettre dans un bol avec 4 cuillerées à table de graisse (shortening). A l'aide de 2 couteaux ou d'un appareil spécial, vendu dans tous nos grands magasins au rayon de la quincaillerie à un prix minime, couper le gras dans la farine, et cela très vivement pour ne pas le ramollir. Faire la détrempe en versant sur le tout 3/4 de tasse de lait. A l'aide d'un couteau, délayer la pâte jusqu'à ce qu'elle soit réunie en boule plutôt molle et qu'il faut travailler le moins possible pour ne pas la durcir. Si l'on manipule cette pâte trop longtemps, la poudre à pâte entre en action et la durcit. Cette action doit se faire dans le four seulement. Diviser la pâte en deux. A l'aide des mains, en étendre une partie dans une assiette à gâteau préalablement beurrée. Badigeonner de beurre fondu, remettre l'autre partie de la pâte par-dessus et faire cuire à four chaud 400° F. 12 à 15 minutes. Au sortir du four, renverser le gâteau et le séparer. Ce sera facile parce qu'on l'aura beurré. Garnir un des gâteaux de marmelade de rhubarbe, de pêches, de framboises ou de pommes. Remettre l'autre par dessus. Couvrir également le dessus de marmelade et garnir de crème fouettée.

CREME A LA GLACE AUX FRUITS

Les crèmes à la glace aux fruits se composent de crème, de sucre et de fruits frais. On peut employer presque toutes les espèces de fruits frais comme les fraises, framboises, atocas, pêches, cerises, raisins et gadelles. Il faut que les fruits soient frais et bien mûrs.

Les crèmes à la glace aux amandes se composent de crème, de sucre et de noix. On peut employer toutes les amandes ordinaires, noix, avelines, etc. Comme essences, on se sert de vanille, de chocolat ou de caramel.

Mes Recettes de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

PAUPIETTES DE VEAU

Faire tailler à un quart de pouce d'épaisseur 2 livres de veau dans le cuisseau. Tailler les tranches en morceaux de 3 pouces par 5. Etendre sur les tranches une farce aux champignons. Rouler, envelopper d'une mince tranche de lard salé, ficeler et enfariner. D'autre part, faire chauffer un poëlon en fer, y mettre les paupiettes, faire saisir de tous côtés jusqu'à ce que ce soit bien brun. Ajouter 1 tasse de lait, couvrir et laisser cuire doucement 1 heure.

FARCE AUX CHAMPIGNONS

Faire sauter dans 2 cuillerées à table de beurre 2 cuillerées à table d'échalotes finement hachées. Y ajouter 1/2 livre de champignons émincés et laisser cuire 12 à 15 minutes. Lier avec 1 tasse de mie de pain. Bien assaisonner de sel et de poivre.

POMMES DE TERRE A LA PROVENÇALE

Mettre dans une casserole épaisse, si possible, 4 cuillerées à table d'huile ou de végétaline. Hacher finement 1 petit oignon et le mettre à cuire dans l'huile 8 à 10 minutes. Quand la friture est bien chaude, y ajouter 6 pommes de terre moyennes coupées en longueur à 1/2 pouce d'épaisseur. Saler, poivrer, remuer en tous sens pour bien imprégner les pommes de terre d'huile, parsemer sur le dessus 1 petite gousse d'ail finement hachée, couvrir et laisser cuire jusqu'à ce que les pommes de terre soient tendres, 1/2 heure environ.

EPINARDS A LA CREME

Bien laver dans plusieurs eaux des épinards, les mettre dans une casserole couverte sur un feu moyen, sans ajouter d'eau, et laisser cuire jusqu'à ce qu'ils soient tendres. Egoutter et ajouter 1/2 tasse de crème, sel, poivre et 1/4 de cuillerée à thé de muscade. Laisser mijoter 10 minutes.

POUDING AU COCO A L'ERABLE

Tamiser de la farine et en mesurer 2 tasses, tamiser de nouveau avec 2 cuillerées à thé de poudre et 1/4 de cuillerée à thé de sel. Ajouter 1/2 tasse de sucre. Délayer vivement avec 1 tasse de lait, puis y incorporer 2 cuillerées à table de végétaline fondue dans un plat à pouding bien beurré. D'autre part, bien mêler 1 tasse de sirop d'érable avec 1 tasse de noix de coco et en couvrir la pâte. Cuire 1/4 d'heure dans un four de 400° ou jusqu'à ce que le pouding soit bien levé. Abaisser la chaleur à 325° F. et prolonger la cuisson de 15 à 20 minutes.

SALADE COMBINAISON

Prendre 1 pain à sandwich, enlever la croûte sur les 4 côtés. Tailler en 4 tranches de 8 à 10 pouces de longueur. D'autre part, hacher finement 1/2 livre de jambon, assaisonner avec 1 cuillerée à table de moutarde préparée. Beurrer la première tranche et couvrir de jambon, beurrer la deuxième tranche et mettre sur le jambon. Presser, beurrer cette tranche et garnir de 4 œufs durs, préalablement écrasés et auxquels on aura ajouté sel, poivre, un peu de mayonnaise pour lier. Beurrer une troisième tranche de pain et couvrir. Mettre sur cette troisième tranche une salade de légumes crus composée de carottes râpées, chou et céleri finement hachés, un peu de persil frais et de jus d'oignon, le tout bien assaisonné de mayonnaise. Beurrer la quatrième tranche et couvrir. Presser pour faire tenir le tout ensemble. Ramollir du fromage à la crème, ajouter un peu de lait, du sel au goût, garnir le pain sandwich joliment de jaunes d'œufs passés au tamis, de persil frais. Garnir le tour du plat de céleri frisé, de laitue et de radis.

CROQUANTS AU MIEL

Défaire en crème 1/2 tasse de végétaline avec 1/2 tasse de miel. Ajouter 1 œuf bien battu. D'autre part, tamiser de la farine, en mesurer 2 tasses et tamiser de nouveau avec 1 cuillerée à thé de gingembre, 1 cuillerée à thé de cannelle, 1/2 cuillerée à thé de bicarbonate de soude et 1/2 cuillerée à thé de sel. Ajouter au premier mélange. Si la pâte n'est pas assez ferme, il faudra ajouter de la farine au besoin. Si l'on fait refroidir la pâte, cela prendra moins de farine. Abaisser la pâte à 1/8 de pouce d'épaisseur, découper à l'emporte-pièce. Cuire à 350° F. 10 à 12 minutes. Après refroidissement, coller deux à deux avec de la gelée.

ROGNONS SAUTES

4 rognons de porc
3 cuillerées à table de graisse
Sel et poivre

Faire dégorger dans l'eau froide, c'est-à-dire faire tremper des rognons de porc ou de jeune bœuf au moins 1/2 heure. Enlever la peau, les fendre en deux et retirer les parties nerveuses. Couper en petits morceaux, passer dans la farine et faire sauter dans de la graisse chaude 10 à 15 minutes. Retirer et conserver à la chaleur. Saupoudrer dans le fond de cuisson 2 cuillerées à table de farine, brasser dans le corps gras jusqu'à ce que le mélange soit crémeux et mouiller avec 1 1/2 tasse d'eau chaude. Remettre dans cette sauce les rognons pour les réchauffer et servir aussitôt. 6 services.

ROULEAU AU SAUMON

Le rouleau au saumon est un mets qui représente beaucoup de valeur alimentaire. Le saumon de conserve est riche en vitamine D à condition qu'on utilise la boîte au complet. Il s'agit de vider toute la boîte, c'est-à-dire ne pas jeter l'huile du poisson, éviter aussi de mettre de côté les petits os car ils renferment des phosphates assimilables si nécessaires à l'entretien du système nerveux. Mettre le tout dans un bol et écraser avec une fourchette. Hacher finement un petit oignon et quelques touffes de persil frais. Etendre le saumon sur une abaisse de pâte à short-cake. Rouler, badigeonner la pâte de beurre fondu et faire cuire au four de 400° F. 20 à 25 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. Servir avec la sauce aux petits pois qui n'est autre chose qu'une sauce blanche à laquelle on ajoute 1 tasse de petits pois.

LA TARTE AU CITRON

Faire une belle pâte avec 1 tasse de farine, 1/2 cuillerée à thé de sel et 5 cuillerées à table de graisse. Laisser reposer la pâte; je vous conseille de la faire la veille. Vous pouvez même l'abaisser et en couvrir l'envers d'une assiette à tarte en la piquant avec une fourchette pour éviter les boursouflures. La pâte cuite sur l'envers d'une assiette donne une croûte d'une forme plus régulière. Cuire à four chaud (450° F.) 8 à 10 minutes ou jusqu'à ce que la croûte soit bien dorée. Démouler, laisser refroidir un peu et garnir d'une crème au citron faite comme suit: Mettre dans une casserole 1 tasse de sucre, 4 cuillerées à table rases d'amidon de maïs (corn-starch), 1/4 de cuillerée à thé de sel et 1 1/2 tasse d'eau. Délayer le tout pour obtenir un mélange bien lisse et mettre à cuire jusqu'à épaississement et transparence, c'est à ce signe que l'on reconnaît que cette crème est cuite. A ce moment ajouter le zeste râpé et le jus d'un citron puis 1 cuillerée à thé de beurre. Battre légèrement 2 jaunes d'œufs et les ajouter peu à la fois dans la crème. Eviter de laisser bouillir pour ne pas coaguler les œufs. Faire une belle meringue avec les 2 blancs d'œufs et 4 cuillerées à table de sucre. En garnir la tarte et faire dorer au four. — Voulez-vous avoir une meringue qui ne retombe pas? Faites-la dorer à four très doux pour la faire sécher d'abord puis colorer légèrement ensuite. Ce dessert demande une assez grande quantité de sucre, il faudra ménager durant la semaine en conséquence.

POUDING A LA RHUBARBE

Mettre dans un plat à pouding bien beurré 4 tasses de rhubarbe fraîche coupée en petits morceaux et non pelée. Saupoudrer de 1/2 tasse de cassonade. Préparer une pâte comme suit: Défaire en crème 1/4 de tasse de graisse, ajouter graduellement 1/2 tasse de sucre puis un œuf et battre jusqu'à ce que le mélange soit léger. Tamiser de la farine, en mesure 1 1/2 tasse et tamiser de nouveau avec 3 cuillerées à thé de poudre à pâte et 1/4 de cuillerée à thé de sel. Ajouter au premier mélange alternant avec 1/2 tasse de lait. Verser cette pâte sur la rhubarbe et faire cuire au four de 350° F. 40 à 45 minutes. La cuisson des poudings aux fruits doit toujours se vérifier au centre. On croit que le pouding est cuit et souvent il ne l'est pas au centre. C'est d'humidité qui se dégage des fruits qui retarde la cuisson. On n'a qu'à laisser cuire plus longtemps.

Le capitaine est une femme!

FARADAY BENEDICT est une "femme capitaine" bien connue sur les Grands Lacs. Faraday a vingt-trois ans; elle est jolie, pleine d'entrain. A terre, les activités sociales et charitables la tiennent constamment affairée. Elle fait partie du service volontaire d'infirmières et passe un jour entier par semaine à travailler dans la salle publique d'un grand hôpital.

**ACHETEZ PLUS DE CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE!
AIDEZ LE CANADA À GAGNER!**



LE "DÉJEUNER QUI FAIT DÉMARRER"

Un grand bol de Kellogg's Corn Flakes avec du lait et du sucre fournit l'énergie nécessaire pour vous permettre:

- de faire plus de 3 1/2 milles à pied
- ou plus de 2 milles au pas de course
- ou de monter et redescendre un escalier au moins 50 fois
- ou de faire plus de 7 milles à bicyclette

Ce n'est pas étonnant que, dans tout le Canada, ils soient appelés LE "DÉJEUNER QUI FAIT DÉMARRER!"

Dans les hôtels, les restaurants, les wagons-restaurants, demandez le carton individuel avec sac intérieur WAXTITE scellé.

Kellogg's
CORN FLAKES

The Original



Elle "Demarre Bien"

Mlle Benedict est diplômée en Economie Domestique et Diététique. Elle surveille les menus chez elle et à bord. Elle dit: "Le déjeuner convenable est important si vous voulez vous sentir bien toute la matinée. C'est pourquoi j'en tiens au Déjeuner qui Fait Démarrer. Il a toujours si bon goût... et me garde pleine d'entrain jusqu'à l'heure du lunch. Il est économique aussi". Inscrivez des Kellogg's Corn Flakes sur votre liste d'emplettes pour demain. En cartons de deux formats pratiques, chez votre épicier. Préparés par Kellogg. Fabrication canadienne.



**Ne manquez pas d'essayer le nouveau carton "VARIETY" KELLOGG'S!
6 délicieuses céréales — 10 cartons**

Petits Conseils Pratiques en temps de guerre

CAVE ET GRENIER

- Ne pas y laisser s'accumuler les vieux journaux, les meubles brisés, les objets hors d'usage. En les donnant pour la récupération vous ferez œuvre patriotique et peut-être préviendrez-vous un danger toujours possible d'incendie.

FER ELECTRIQUE

- Bavarder au téléphone avec une amie ou à la porte avec un commissionnaire, sans prendre la peine d'interrompre le courant électrique qui chauffe le fer à repasser, n'est pas seulement un gaspillage d'électricité, c'est risquer de brûler le vêtement qu'on était en train de repasser ou la planche sur laquelle on a déposé le fer. N'oublions pas qu'un fer est en ce moment un objet précieux parce que susceptible de devenir coûteux et rare. Il convient donc d'en prendre grand soin. Le laisser bien refroidir avant de le serrer. Ne pas laisser la corde se nouer ou s'entortiller mais l'enrouler soigneusement en la repliant. Changer fréquemment la bourrure qui recouvre la planche à repasser et s'assurer qu'elle ne fait pas de faux plis.

ASPIRATEUR ET LESSIVEUSE

- Vider régulièrement le sac de l'aspirateur automatique quand votre ménage est terminé. Nettoyer la cuve à laver et l'essuyer bien sec quand votre blanchissage est fini. Ce sera le plus sûr moyen d'éviter les taches de rouille.

VOILETTE

- Pour qu'une voilette défraîchie et amollie par la pluie se tienne bien raide autour du chapeau, la repasser en l'étendant sur une feuille de papier ciré avec un fer moyennement chaud.

RACCOMMODAGE

- Si une robe commence à être claire, à faiblir aux coudes ou sous les bras, coudre à petits points, sur l'envers de cette robe, des pièces en tulle assez fort. Reprendre les complets de drap de votre mari ou vos robes de lainage en vous servant de fils tirés des coutures de ces vêtements, de cette manière vos reprises seront pratiquement invisibles. On peut de même raccommoder un col de dentelle ou de tulle si l'on a soin d'appareiller le fil à la nuance exacte du col et de le reprendre sur l'envers.

NETTOYAGE

- Il faut apprendre à détacher soi-même les vêtements. Le grand secret pour y réussir est de réparer le dégât sur-le-champ. Il convient donc d'avoir tout le nécessaire sous la main. Repasser les complets à la maison est aussi un moyen pratique d'économiser. Se servir pour le faire d'une éponge et d'un linge très propres.

CHAUSSURES

- Quand les chaussures sont mouillées et salies il faut les traiter avec précaution, surtout si l'on songe au prix et à la rareté du cuir. Les faire sécher en les mettant sur des embauchoirs ou en les bourrant de papier de soie, dans une pièce à température modérée et non à côté du feu. Quand elles seront sèches, les cirer avec soin pour assouplir le cuir. Avoir toujours à la portée de la main un nécessaire contenant chiffons mous, vernis et cirage. Certains polis conviennent au suède, d'autres au chevreau mât ou glacé, d'autres aux chaussures blanches. Il est une mauvaise économie qu'il ne faut jamais pratiquer et qui consiste à négliger de faire réparer des talons. Un talon inégal ou mal fixé peut causer de sérieux accidents.

ELECTRICITE

- Pour réduire le coût de l'éclairage, habituer chaque membre de la famille à tourner le commutateur quand il sort d'une pièce. Ne pas chercher à éblouir les voisins par un déploiement d'éclairage inutile, cependant, ne mesquinez jamais lorsque vous cousez ou que vous lisez, et donnez alors à vos yeux toute la lumière dont ils ont besoin pour ne pas se fatiguer par un trop grand effort.

CHAUFFAGE

- La plupart de nos maisons sont surchauffées et nous pourrions réduire avec avantage cette température qui souvent nous engourdit et même nous occasionne des maux de tête. Dans les maisons dont les fenêtres ne ferment pas hermétiquement, il est préférable de les calfeutrer plutôt que d'attiser le feu davantage.

TACHES D'HUILE SUR LES VETEMENTS DE LAINE

- Il faut frotter la tache avec du lard bien frais. Après trois heures, on étend sur cette couche de lard un peu de savon. On lave ensuite à l'eau tiède et on rince soigneusement.



*"..et ce superbe gin
ne coûte pas plus cher.."*

LE VÉRITABLE
Sir Robert
BURNETT'S
LONDON DRY
GIN

25 onces \$2.55 • 40 onces \$3.90



LES VIES BRISÉES

(Suite de la page 35)

Tandis que Valérie Dubourg donnait au docteur ces renseignements sur sa prétendue filleule, le praticien avait franchi le court espace qui séparait la porte d'entrée de l'appartement de la chambre où agonisait Liette.

Après avoir jeté sur un meuble quelconque son pardessus et son chapeau, il s'approcha de sa cliente et saisit son poignet afin de constater le degré de fièvre.

Rien qu'à son regard et à son attitude, Valérie Dubourg comprit que la fin approchait.

Le docteur, d'un geste las, laissa retomber sur la couverture la main inerte de Liette et la contempla silencieusement.

Nul bruit autre que le tic-tac monotone de la pendule Louis XVI placée sur la cheminée ne venait interrompre ce silence solennel et la méditation du médecin.

Au chevet de la fille d'Adrien, la religieuse à genoux, les mains jointes, le regard fixé vers le tapis, dans l'humble attitude des pénitentes, son chapelet suspendu à ses doigts qui l'égrenaient d'un geste lent et continu, priaient dévotement.

Lia de Chavanges, debout derrière le docteur, en proie à une émotion intense, le regard rivé sur les paupières closes de sa victime, attendait, avec une anxiété parfaitement jouée, l'énoncé de la terrible sentence. Liette, immobile, plongée dans une période de coma, le visage pâli par la souffrance, ne paraissait plus donner signe de vie.

— Si elle était morte, — pensa tout à coup la fausse Lia de Chavanges.

Non, l'heure de son triomphe n'avait pas encore sonné.

Liette fut secouée par un frisson. Ses membres tremblèrent légèrement.

Ses paupières palpitérent.

Le docteur était toujours plongé dans ses réflexions, interrogeant la science, cherchant à découvrir le remède souverain qui arracherait à la mort la malheureuse accouchée.

Alors, impressionnée par le silence profond qui l'entourait, et ayant aussi hâte de savoir, la fausse Lia de Chavanges, d'une voix à peine distincte, posa une question au médecin.

— Eh bien! docteur... Est-ce donc si grave et ne devons-nous plus avoir aucun espoir?

— Oui, madame, c'est très grave et vous me voyez très inquiet.

— Vous n'espérez plus?

— Il faut toujours espérer, surtout en des cas semblables. Ce qui me tourmente, c'est cette fièvre intense qui, loin de diminuer, a encore, depuis hier, augmenté dans des proportions extraordinaires.

— Pourtant, docteur, nous avons fait régulièrement absorber à ma pauvre et chère filleule le remède que vous aviez prescrit.

— Tous les quarts d'heure?

— Oui, docteur.

— C'est extraordinaire que la fièvre ne soit pas disparue ou tout au moins atténuée.

Après ces mots, un court silence se produisit, que vint encore rompre la fausse Lia de Chavanges.

— Désirez-vous que je vous fasse apporter de quoi écrire, docteur?

— Oui, Je vais essayer de la sauver quand même.

Ce « quand même » fut, pour Valérie Dubourg, une révélation capitale.

— La sauver quand même, — murmura-t-elle, — c'est donc qu'elle est perdue!...

Et dans l'affection hypocrite de son rôle maternel, dans l'empressement voulu qu'elle mit à présenter au docteur l'écritoire et le papier qu'il avait réclamés, on pouvait comprendre la joie qu'elle ressentait rien qu'à l'idée de la fin prochaine de la malheureuse enfant.

Tandis que le médecin écrivait lentement son ordonnance, une idée infernale traversa son esprit.

— Si elle pouvait aider le mal!

Et tout en murmurant ces mots atroces, l'infâme dirigeait sur la pauvre agonisante un regard chargé de haine et qui accusait nettement jusqu'à quel point elle détestait encore plus maintenant celle qu'elle espérait bientôt voir mourir.

A ce moment, le docteur, après avoir relu une dernière fois son ordonnance, se leva.

Il s'approcha de nouveau de Liette, eut un hochement de tête, puis se dirigeant vers la fausse Lia de Chavanges, il prit sur la table la feuille de papier où se trouvaient inscrites ses prescriptions, et la lui présentant il murmura :

— Voici, madame, faites faire ces potions aussitôt que possible. Je reviendrai cette après-midi.

— Je vais envoyer tout de suite chez le pharmacien.

— Au cas où avant mon retour, et après absorption de ce que je prescris, notre malade serait éveillée, vous lui feriez prendre cette potion tous les quarts d'heure.

— Et actuellement?

— Toutes les demi-heures.

— Maintenant, docteur, — fit Valérie Dubourg, lorsqu'elle se trouva dans l'antichambre de l'appartement, et avec un trouble dans la voix, — dites-moi bien toute la vérité... je serai forte.

— Je vous l'ai dit, madame, à moins d'un miracle, dans l'état actuel de votre filleule, je ne puis moi-même espérer la sauver, elle est perdue. La fièvre puerpérale s'est déclarée trop vigoureusement.

L'ancien professeur de piano ne trouva pas une parole à répondre.

Le docteur salua, ouvrit la porte et disparut.

La marraine de Liette confia l'ordonnance du docteur à la bonne que la propriétaire avait complaisamment mis à son service, et lorsqu'elle fut seule, elle eut dans le regard un éclair de joie et sur les lèvres un mauvais sourire de triomphe.

— Enfin! murmura-t-elle, — dans quelques jours je serai débarrassée. Lorsqu'elle pénétra dans la pièce où gisait la malade, le même silence planait.

La sœur, toujours à genoux, continuait d'égrener son rosaire et le chuchotement de ses prières s'élevait monotone dans le silence accablant et plein de tristesse de cette chambre que la mort s'appropriait à visiter.

Partis à sept heures du soir de Paris, le vicomte d'Arcis et Raymond Durier arrivèrent à Marseille le lendemain matin à onze heures.

Adrien, en mettant le pied sur le quai de la gare de la ville où se trouvait l'enfant chérie qu'il avait enfin retrouvée, se sentit profondément ému.

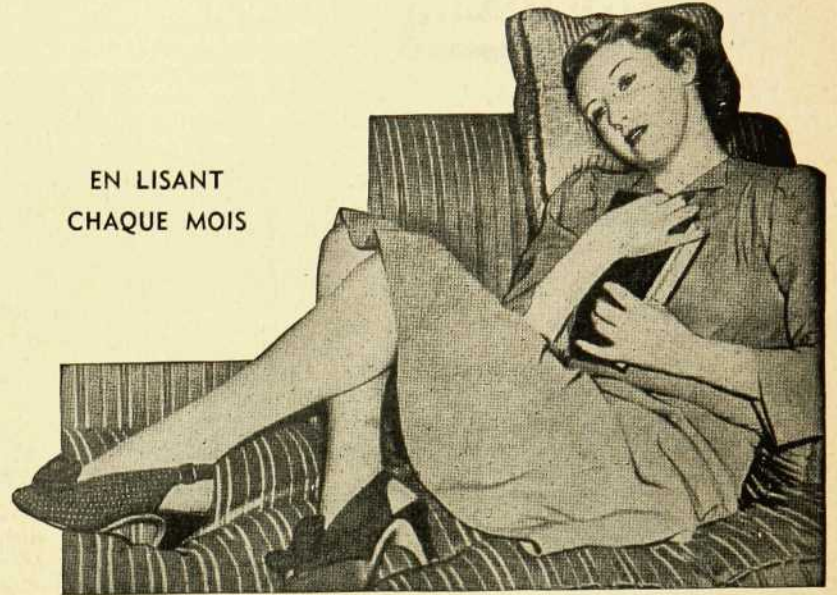
Et cette émotion douce, si douce à son cœur meurtri, il ne cherchait pas à la dissimuler.

Son visage, miroir fidèle sur lequel venaient s'accuser les soubre-

D'un Arôme Délicat

THÉ "SALADA"

EN LISANT
CHAQUE MOIS



La Revue Populaire

Vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.

EN AOUT :

L'AMOUR BALANCE

par CONCORDIA MERREL

PROFITEZ de notre abonnement spécial

\$2.00 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

En vente le dernier MERCREDI du mois précédent, à 15 cents. Alors que la plupart des revues aussi bien françaises qu'anglaises et américaines diminuent graduellement de volume depuis un an, nous maintenons

La Revue Populaire

à 60 pages au moins et n'épargnons rien pour en améliorer constamment le texte et la présentation.

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.....

POIRIER, BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal



TANTE LUCIE est l'image de la solitude. Dans votre entourage, il y a peut-être de ces femmes silencieuses et tragiennes. On dit en songeant à elles : "Elles étaient pourtant bonnes et jolies..." Mais savez-vous toute la vérité? Ces femmes souffrantes sont restées les esclaves des maux particuliers à leur sexe; et sans la santé, il n'y a pas de bonheur durable, de joie sereine, de vie complète!

Des milliers et des milliers de femmes heureuses vous diront ce qu'elles doivent aux pilules FEMOL. Ce concentré végétal allège l'épreuve mensuelle et permet de franchir avec sérénité les étapes pénibles de la vie. FEMOL n'est pas un simple calmant. FEMOL tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Chaque boîte suffit pour un traitement d'un mois et renferme une brochure médicale que vous lirez avec profit.

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

DISTRIBUTEUR :

INSTITUT CAZO

637, rue Craig ouest, Montréal

Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(Se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

3686, rue Saint-André

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

sauts et les impressions de son âme, était légèrement altéré.

La pâleur presque livide qui le couvrait, la fatigue des traits, disaient assez éloquemment par quelle longue et pénible suite d'alternatives douloureuses ce cœur ulcéré avait passé.

Cette enfant, que dans quelques heures il allait voir pour la première fois, avait été, durant le long trajet qu'il venait de faire, l'objet de ses plus petites réflexions, le but de toutes ses pensées.

Le bonheur de celle à laquelle, désormais, il allait consacrer sa vie, sa vie tout entière, lui apparaissait comme une tâche sacrée que Dieu, dans sa clémence souveraine, lui avait enfin permis d'accomplir, lui fournissant ainsi la douce occasion d'effacer, peut-être d'oublier quelques-unes des pages douloureuses qui constituaient le livre de son passé.

Durier qui, sans avoir besoin d'interroger son ami, avait compris tout ce qui se passait dans son âme et dans son esprit, le soutenait et l'encourageait.

Ignorant les relations antérieures que le rival de Gaston Dumesnil avait eues avec cette femme qu'il ne connaissait que sous le nom de Lia de Chavanges, il mettait l'état d'anxiété dans lequel se trouvait le vicomte d'Arcis sur le compte de l'émotion qu'il ressentait à se trouver tout à coup en présence de cette enfant, dont l'existence lui avait été révélée depuis peu, en pleine détresse, au moment où il avait appris en même temps le malheur qui pesait sur la fille d'Odeline autant que le sien propre.

— Comme Adrien doit souffrir, — pensait Durier, — rien qu'à la perspective de se trouver en face de Mlle Lia de Chavanges, de cette amie d'enfance de sa femme qui connaît toute l'étendue de sa faute et qui ne peut être pour lui qu'un reproche vivant.

Après avoir fait prendre leurs bagages par un homme d'équipe, les deux amis se dirigèrent vers l'Hôtel du Louvre, rue Cannebière, où ils avaient projeté de descendre.

Lorsqu'on les eut installés dans leurs chambres et qu'ils furent seuls, ils s'entretenaient de ce qu'ils allaient faire.

Durier décida qu'il irait seul chez Mlle de Chavanges pour la prévenir, la préparer, ainsi que Liette, à qui une brusque et aussi touchante nouvelle pouvait être préjudiciable, l'état de sa santé ne devant pas être très satisfaisant, surtout après ce long voyage qu'elle avait dû accomplir récemment.

Adrien, qui sans cesse était préoccupé par le mystère qui planait tout autour de la marraine de sa fille, et gêné quelque peu par le subit projet de son ami, le pria de ne point encore parler de lui, de sa présence à Marseille, prétextant, pour motiver son désir absolu, le mal que pourrait procurer à sa fille la brusque révélation de ce père qu'elle ne connaissait pas.

— Pauvre chère enfant, — fit Adrien, — je ne veux à aucun prix que ma présence soit pour elle un sujet d'émotion douloureuse et fatale. Je veux, au contraire, qu'elle sache lentement que j'ai travaillé à son bonheur, et que celui auquel elle doit la tristesse de sa vie passée, soit pour l'avenir l'initiateur de son bonheur et le confident de ses joies.

— Tranquillise-toi, — répondit Durier, — ta fille ne sait rien du passé malheureux et triste que tu invoques, et le jour où tu lui apparaitras, ce ne seront, sur ses lèvres, que des paroles calmes et affectueuses qui naîtront.

— En tout cas garde-moi, encore pour aujourd'hui, le secret.

— Je te le promets. Et maintenant, je vais voir Mlle de Chavanges.

— Et tu vas voir ma fille, tu vas la voir...

— Bientôt aussi tu la verras, bientôt tu couvriras son front de baisers.

— Bientôt!... c'est encore si loin.

— Et c'est pourtant tout près de toi. Allons, je me sauve. A tout à l'heure et espère. Moi, j'ai confiance: je vais plaider aujourd'hui la plus belle et la plus noble cause de ma vie.

Après avoir serré une dernière fois la main de son ami, Raymond Durier sortit.

Lia de Chavanges venait à peine de franchir le seuil de la chambre de sa prétendue filleule, lorsqu'un coup de timbre discret retentit.

Un instant, elle crut que c'était le docteur qui revenait, mais elle fut bientôt détrompée par le domestique qui lui annonça la visite de M. Raymond Durier.

En entendant prononcer le nom de l'avocat, elle ne put contenir sa surprise.

— Lui, ici!... — murmura-t-elle. — Faites entrer.

Que me veut-il? que vient-il faire? Comment a-t-il pu savoir que j'étais à Marseille?

Tout en disant cela, Valérie Dubourg s'était dirigée vers le salon où l'attendait l'ami du vicomte d'Arcis.

— Vous ici, Monsieur, — s'écria-t-elle en l'apercevant, — quel bon vent vous amène et comme c'est aimable de vous être souvenu...

— Je suis venu tout exprès pour voir Mlle Liette. J'ai appris la maternité de la fille de mon ami, auquel j'ai dû tout dire, et je me suis empressé d'accourir prendre des nouvelles de la chère enfant, dont... et je m'en étonnais... vous m'aviez caché l'état.

— Oui, et je l'ai fait dans une pensée que vous comprendrez... Je n'ai pas voulu augmenter le malheur de son père... Je tenais à garder pour moi seule ce secret douloureux, à dévorer seule cette honte, à laisser ignorer au monde la tache ineffaçable faite à l'honneur de son nom.

— Je vous comprends et je vous approuve. Mais, dites-moi, comment va votre chère filleule?... j'ai hâte de la voir.

A cette question, la figure de la fausse Lia de Chavanges se para d'un masque de douleur.

Elle baissa le regard.

Sa contenance était embarrassée.

Un silence, qui parut un siècle à Durier, suivit ses paroles.

Tout de suite, une pensée douloureuse traversa son esprit.

— Serait-elle malade? — questionna-t-il.

— Hélas!... — gémit l'habile comédienne d'une voix mouillée par des larmes imaginaires, — ma pauvre et chère filleule ne va pas du tout.

— Ça n'est pas grave, un peu de fatigue?

— C'est très grave au contraire.

— Vous me faites peur!... parlez, que lui est-il arrivé?...

— La malheureuse enfant à commis une imprudence en arrivant ici, et depuis trois longs jours elle est alitée.

— Qu'a dit le docteur?

— Il craint une fièvre puerpérale.

En apprenant cela, Durier ne fut pas maître de son émotion. Il se leva précipitamment.

— Ah! la pauvre!... la pauvre enfant! — s'écria-t-il. — Où est-elle?... je veux la voir.

Sans prononcer une parole, les yeux pleins de larmes, la coquine conduisit l'ami du vicomte d'Arcis au chevet de la malade.

A peine l'avocat eut-il aperçu Liette qu'un sanglot lui étreignit la gorge.

En proie à une angoisse folle, il se pencha vers la malade.

— Pauvre enfant!... — fit-il avec compassion, en étouffant un sanglot.

La pauvre malade ne l'entendait pas, ne le voyait pas.

La période de coma, dans laquelle elle était plongée, durait toujours.

— Eh! quoi, — murmura-t-il à part lui, — son malheureux père ne la retrouvera-t-il que pour la perdre!... Son premier baiser sera-t-il le dernier?... Non, c'est impossible, Dieu ne le permettra pas!...

Et le chérubin qui vient de naître sera-t-elle donc orpheline?

Non, non, cela ne sera pas!

Puis, haut, il s'écria:

— Il faut la sauver, la sauver à tout prix!

— Hélas! — gémit Valérie Dubourg, — moi-même je donnerais volontiers ma vie entière pour la sauver, pauvre et chère enfant qu'impitoyablement la mort veut arracher à ma tendresse!... Ah! j'espérais encore ce matin, mais le docteur m'a avoué l'horrible vérité.

— C'est impossible, Liette ne peut, ne doit pas mourir.

— Ah! que la Providence vous entende!

— Il faut chercher d'autres médecins, conjurer la mort... Oh! non, ne mourez pas, Liette; trop de bonheur est attaché à vous, ne brisez pas de douleur ceux dont vous devez être toute la joie, toute la vie désormais!

En entendant cela, la fausse Lia de Chavanges comprit que le voile du passé allait se soulever.

Adrien d'Arcis, viendrait-il lui arracher sa proie?

Du coup, elle sentit qu'elle était arrivée à la minute sérieuse de sa vie. Un instant, une crainte folle l'avait envahie, mais elle réagit rapidement, plus que jamais elle était décidée à faire face au danger qui la menaçait.

Elle se sentait trop forte, elle avait trop conscience de sa force pour douter un instant d'elle-même.

(A suivre au prochain numéro)

ACCIDENT? CRIME? SUICIDE?

(Suite de la page 14)

— C'est vrai! fit Jasmine, saisie. — Et puis, bien entendu, il faut que ton mari ne se doute de rien...

— Mais cette femme?

— Bah! comme elle n'y est pour rien, elle pourra facilement trouver son alibi. Jacques l'avait installée à Grenoble avec ses enfants dans un petit appartement du quartier central... Le concierge pourra attester

sans doute qu'elle n'est pas sortie ce soir-là!... Par conséquent, ne t'occupe pas de cela... Continue demain à maintenir ton attitude devant le juge!

— Je te le promets, père! C'est vrai, tout à l'heure, ta supposition m'avait donné froid dans le dos!

FIN

15 oct 1941

DANS LE MONDE SPORTIF

(Suite de la page 6)

SAVAIT-ON QUE...

Voici la biographie de Lionel Conacher, récemment nommé moniteur général des sports de l'aviation canadienne, le meilleur athlète que le Canada ait produit.

Lionel Conacher est né, à Toronto, le 24 mai 1901. En 1912, il joue au football avec le club Capitals de Toronto, classe des 100 livres. En hiver, il fait partie de la ligue des églises, comme joueur de défense. En 1913, receveur du club de baseball Moss Park, classe des 115 livres; il joue à la crosse pour le club juvénile Maitland, au hockey pour les Century Rovers. En 1914, pour les juniors Arpacks, receveur; la crosse, les Juniors Maitlands; à la lutte, gagne le championnat canadien des 125 livres amateurs; au rugby, pour les Juniors Capitals. En 1915, Moss Park, intermédiaire, receveur; la crosse, les juniors Maitlands; rugby, junior Arlington; au hockey, un essai avec un club junior de la O. H. A. En 1916, à la lutte, champion ontarien des 125 livres; la crosse, junior, intermédiaire et senior Maitland de Toronto; baseball, Simcoes seniors, receveur; rugby, Capitals. En 1916-17, club de hockey Aura Lee Junior, O. H. A.; boxe, champion ontarien des 158 livres; baseball, senior Hillcrest, voltigeur. En 1917-18, hockey, junior Aura Lee.

En 1918, baseball, Hillcrests, voltigeur; courses à pied, sur courte distance; la crosse, senior Irish-Canadian; rugby, senior Capitals; boxe; hockey, intermédiaire North Toronto, O. H. A. En 1919, baseball, Hillcrest senior, voltigeur; la crosse, Riversides, senior; rugby, Toronto senior; boxe et course à pied. En 1919-1920, hockey, Toronto Canoe Club, junior O. H. A. gagnant du championnat du Canada et de la Coupe Memorial; baseball, il refuse une offre de s'entraîner au camp du Red Sox de Boston. En 1920, gagne le championnat du Canada des boxeurs amateurs de 175 livres; baseball, Hillcrests, voltigeur, champion de l'Ontario; la crosse, Maitlands seniors, champion de Toronto; rugby, Argonauts, champion de l'Ontario et du Canada. En 1920-21, hockey, Aura Lee senior. En 1921, baseball, Hillcrests, voltigeur; la crosse Maitlands; rugby Argonauts, champions interprovinciaux.

En 1921-1922, hockey, Aura Lee senior, O. H. A. De 1922 à 1924, il joue pour les mêmes clubs.

À l'automne de 1923, il entre, comme étudiant, à l'Université de Pittsburgh. Il n'y reste que trois jours seulement, préférant étudier à l'Académie Bellefonte, où il joue au rugby, termine la saison en tête des compteurs de cette ligue universitaire. En 1923-1924, joueur-gérant du club de hockey amateur, Yellow-Jackets de Pittsburgh, champion des États-Unis. En 1924, il retourne dans la Ville Reine; la crosse, Riversides. À l'automne, il entre à l'Université Duquesne, où il joue au rugby. En 1924-1925, joueur-gérant des champions des États-Unis au hockey, les Yellow-Jackets de Pittsburgh. En 1925, la crosse, Maitlands de Toronto; En 1925-1926, devient joueur de hockey professionnel, Pirates de Pittsburgh, de la N. H. L. En 1926, s'entraîne dans le Sud des E.-U., avec le club de baseball Toronto, de la Ligue Internationale. En 1926-1927, hockey Pittsburgh, N. H. L.; 1927-29-30, Montréal; été de 1931, la crosse maroons, la crosse professionnelle; hivers, 1931-32-33, Maroons hockey, automne de 1933, rugby professionnel à Toronto, hiver de 1933, hockey Blackhawk de Chicago, champion mondial; 1934-1935, hockey, Maroons, champions du monde; 1935-1936, Maroons de Montréal.

Charlie Paddock, l'ancien marchand des records de vitesse à pied, est aujourd'hui capitaine de la marine américaine, sur la côte du Pacifique... Malgré les brillantes performances du jeune polonais Stan Rojek, arrêt-court des Royaux de Montréal, nous préférons le jeu de Claude Corbitt, des Royaux de 1941. Claude agissait, dans les moments critiques, avec plus de sûreté. Toutefois, Rojek possède tout ce qui faut pour faire partie d'une équipe des ligues majeures, en 1944, si la guerre ne vient pas contrecarrer ses desseins... Le lanceur Kirby Higbe a participé à 48 joutes du Brooklyn, l'an dernier. Excellent travail d'un lanceur des ligues majeures! Mais nullement comparable à celui qui détient le record du genre de tout temps. En effet, durant la saison 1908, le gros lanceur Ed Walsh, du Chicago White Sox, a officié 66 fois sur le monticule en une seule saison. Il lança alors 464 manches pour remporter 40 victoires, subir 15 défaites et terminer une joute nulle. Une seule fois il fut chassé du monticule. Il accorda 343 coups sûrs, bons pour 112 points. Il retira au bâton 269 frappeurs sur trois strikes et donna 56 buts sur balles. Voilà l'As des « Hommes de fer » du monticule!

Edgar « Sam » Rice, ancien voltigeur du Washington et du Cleveland de 1915 à 1934, a obtenu une moyenne au bâton de .322, durant ses 20 ans de service dans la Ligue Américaine. Il cogna 2987 coups sûrs, soit 13 de moins que les héros du Temple des 3000... Gene Hasson, ex-premier but des Royaux, joue la même position pour le club Wilkes-Barre, où évolue le lanceur Paul Calvert... Richard « Rube » Marquard, qui en qualité de lanceur gaucher des Giants de New-York remporta 19 victoires consécutives, du 11 avril au 3 juillet 1912, a été récemment promu lieutenant, grade junior, de l'armée de réserve américaine.

LETTRE DU SOLDAT CANADIEN A SA MÈRE

(QUELQUE PART DANS LE MONDE)

Chère maman :

Où serai-je quand cette lettre te parviendra? C'est un secret que je ne connais point. Il est une chose que tu dois cependant savoir: c'est que ma pensée retourne souvent auprès de toi, maman chérie.

Nous habitons, depuis quinze jours, un fortin où l'ennemi déjà s'était établi. Ils nous a coûté cher, mais il domine un endroit stratégique. Nous pouvons d'ici surveiller toutes les manœuvres de l'intérieur et à la fois défendre, de l'arrière, une route de ravitaillement du côté de la mer, à plus de vingt lieues de distance. Je ne te dis pas qu'il faille se croiser les bras! Nous sommes attaqués et chaque fois avec une férocité plus grande et des soldats plus nombreux. On dirait qu'il en pleut. De toute façon, il en vient plus que de la pluie. Nous avons tout juste notre ration d'eau chaque jour. Mais des soldats ennemis nous en voyons toujours un nombre croissant et nous nous battons souvent un contre quatre. Mon camarade Bélec est à l'infirmerie. Nous avons six blessés et un malade.

Le soir vient!

La tiédeur humide que l'on sent après le coucher du soleil fait place à une brise plus fraîche. Je serai de faction dans une heure. J'ai donc le temps de glisser quelques mots pour toi sur cette feuille amie, la seule que nous ayons au désert. Tu voudras bien excuser le décousu de ma lettre. Après une journée dans les sables mouvants, sous un soleil de feu, on n'a pas les idées très claires.

* * *

Au loin, tout au loin, du sable... du sable à l'infini! Plus près, des leurs noirâtres. Il doit y avoir eu combat aux avant-postes. Notre tour viendra sans doute demain. Un peu plus près, presque au-dessus du fort, des vautours, flairant le cadavre, volent et plongent vers le sol. A mes pieds, Dutrissac et Cholette dorment, paisibles et souriants. Brave Cholette! Il m'a donné sa ration d'eau aujourd'hui! J'étais fiévreux — oh! rien de grave tu sais — mais tout de même, je manquais de courage et de force. Maintenant, ça va mieux!

Je songe à notre dernière soirée, le 19 juillet 1940, à notre petite villa du Lac des Iles. Comme ta main blanche et moite tremblait entre mes doigts rugueux! Ton front pâle collé aux tentures vertes de la salle à manger, tes yeux humides regardant les eaux agitées du lac. Je te revois encore dans cette attitude. Tout à coup, une larme brûlante tomba sur ma main. Pieux souvenir! Vous en versez tellement que nous ne voyons pas! Cette larme est aujourd'hui ma raison d'être là, en première ligne, face à l'ennemi. Je te bénis, ô larme de chagrin qui jeta, un soir, dans mon cœur le désir de donner ma vie afin que les larmes des mères ne se changent point en sang!

O larmes versées sur les langes de mon berceau, sur mes premières blessures; larmes tendres qui se sont mêlées à mes pleurs d'amoureux déçu, ce soir-là, vous avez fait de moi un homme. Vous avez ouvert mes yeux à des horizons nouveaux. J'ai compris enfin qu'une mère ne pleure pas seulement le départ de son fils, mais en lui la nation menacée, l'avenir en danger. O larmes saintes, je voudrais laisser toutes les gouttes de mon sang s'imbiber dans le sable du désert afin que vous ne couliez point sur un désastre plus grand!

* * *

Maman chérie, quand nous nous sommes installés dans ce petit fort, je te disais que l'ennemi venait à peine de l'évacuer. J'ai trouvé dans un portefeuille d'officier — un jeune étudiant sans doute — des notes prises pendant un cours d'obstétrique. Voici l'une de ces notes: "La femme allemande est la seule qui puisse vivre en liberté parce qu'elle seule est physiquement et moralement apte à la maternité complète, c'est-à-dire, à donner à l'Etat des hommes dont il aura besoin pour la domination des mondes!"

Ces mots donnent une idée assez réaliste de l'état d'esprit de nos ennemis. Ai-je besoin d'ajouter quelque chose?

Fasse le ciel que les mondes ne soient jamais dominés par une puissance pernicieuse comme celle que nous combattons. Fasse le ciel que Dieu bénisse et sanctionne le succès de nos armes, car il faudrait croire que le monde court à la décadence totale, à l'asservissement des nations au profit d'un vainqueur sans foi ni loi. Fasse le ciel aussi que l'humanité toute entière mérite la victoire!

* * *

Je ne compte pas sur une situation d'officier. Ce n'est pas pour nous! Je laisse cela aux plus fortunés.

Et d'ailleurs, je ne suis pas très fort en mathématiques, comme tu sais. Je fais tout mon devoir et chaque jour, en combattant ici, j'éloigne l'ennemi de notre pays, de nos villes, de nos villages, de nos berceaux.

Tout en comptant revenir dans tes bras, comme autrefois, j'ai fait mon sacrifice. J'offre tous les jours ma vie pour que Dieu conserve au monde de demain des mères comme toi qui ont donné à la civilisation des hommes comme nous.

Ne t'inquiète pas, je me ménage!

ERNEST PALLASCIO-MORIN.

"Photo Journal"



Cette photo de BUSTER CRABBE, célèbre nageur américain, fut prise par Mlle Aline Samson, 3770, rue Ethel, Verdun, à la magnifique piscine de Verdun, lors du passage à Montréal de l'acteur de cinéma.

La Beauté Physique c'est la Joie de Vivre



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagrèments? Souffrez-vous de maigrreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

Traitement SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle.

Mme CLAIRES LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Casier Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Votre nom

Votre adresse

Coupon d'abonnement aux trois magazines

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom
Adresse
Ville Prov.
POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Cette semaine, il y a un an

16 Août. — Par un vote de 2,475 contre 108, les mineurs de Kirkland ont approuvé la grève. C'est ce que viennent d'annoncer les chefs de l'Union. Le vote a été pris vendredi. Ce jour-là, les mineurs de douze mines avaient pris un « congé » d'une journée. Les directeurs des mines disent que le nombre des employés en grève est d'environ 5,000, cependant que les chefs ouvriers fixent le total à 4,200. Les autorités estiment à \$86,845 le montant perdu, en or, à cause de la cessation du travail, et à \$24,000 le montant des salaires.



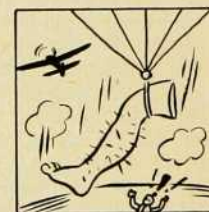
17 Août. — Trois négresses ont perdu la vie et soixante nègres et négresses furent blessés aujourd'hui à New-York, lorsque 10,000 nègres qui s'attendaient à prendre place à bord d'un navire d'excursion sur la rivière Hudson commencèrent à se bousculer en apprenant qu'un grand nombre de billets qu'ils avaient achetés étaient faux. Ils étaient trois fois plus nombreux que le nombre de billets authentiques. La foule manifesta bruyamment sa fureur et son dépit, chacun bousculant son voisin pour tâcher de prendre place sur le bateau.

18 Août. — L'ambassadeur américain au Japon, Joseph C. Grew, a conféré durant plusieurs heures avec le ministre japonais des Affaires étrangères sur le sujet de la plus haute importance au moment où le Japon accusait les Etats-Unis d'inciter la Russie à la guerre contre Tokio. L'armée russe d'Orient, forte d'un million d'hommes, serait actuellement stationnée le long de la frontière sibérienne, où le Japon a également massé de nombreuses troupes. On dit en outre que la Russie a 100 sous-marins et 110 vedettes rapides à Vladivostok.



19 Août. — Des écrivains canadiens bien connus porteront la parole au 29^e congrès annuel de la *Canadian Authors' Association* qui s'ouvrira sous peu. Les séances dureront six jours. On a choisi comme sujet du congrès *La responsabilité de l'écrivain et l'occasion qui lui est offerte de servir en temps de crise nationale*. Parmi les principaux conférenciers, notons: Mme Madge Macbeth, Sir Charles Robert, de Toronto, John Murray Gibbon, de Montréal, le Dr Philippe Panne-ton, également de la métropole.

20 Août. — Un avion de chasse britannique a laissé tomber en territoire ennemi une jambe métallique pour le chef d'escadrille Douglas Bader, afin de remplacer celle qu'il a brisée lorsqu'il atterrit en parachute sur le sol ennemi où il fut fait prisonnier. Il y avait une telle rivalité parmi les membres de l'escadrille de Bader pour savoir à qui incomberait l'honneur de lui porter cette jambe artificielle que l'on a décidé que toute l'escadrille accomplirait cette tâche. Bader avait perdu ses deux jambes il y a quelques années.



21 Août. — Le maréchal Pétain a définitivement ordonné aujourd'hui la réorganisation de la France non occupée selon le mode des provinces médiévales. Le nouveau plan, tel que décrit par le maréchal, comporte l'une de ses idées favorites de la « centralisation décentralisée », c'est-à-dire des gouvernements locaux autoritaires, relevant du gouvernement central seulement sur des questions de politique générale. Le conseil provincial sera un simple corps d'avisers, et « en aucun cas, ne devra se transformer en assemblée politique ».

22 Août. — Le Ministère des Affaires étrangères mexicain a ordonné, ce soir, la fermeture de quinze consulats allemands au Mexique, d'ici le 1er septembre, et a, du même coup, donné instruction à tous les consuls mexicains des territoires occupés par l'Allemagne de revenir au Mexique à la même date. L'expulsion virtuelle des consuls allemands a été provoquée par la demande nazie invitant le Mexique à protester contre la liste noire anti-axiste publiée par le gouvernement de Washington.



Connaissez-vous

LE FILM? ..

Si non, ne tardez pas à vous procurer, n'importe où, le numéro d'août. Vous constaterez les transformations dont ce magazine est l'objet depuis quelque temps.

Sa présentation et sa mise en page ne le cèdent en rien aux publications américaines de cinéma les plus réputés. Sa correspondante exclusive à Hollywood vous renseigne sur les faits et gestes du monde cinématographique.

Son roman d'amour complet, ses articles variés et illustrés, sa page de cuisine, son radio-courrier etc., en font le petit magazine le plus chic et le plus attrayant du Canada tout entier.

ROMAN D'AOUT :

L'Auréole du Malheur

par JEAN DE STREPY

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom

Adresse

Localité

Comté

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Notes Encyclopédiques

Voici une curieuse légende concernant le lac de Hidde, situé dans l'île de Rugen, dans la mer Baltique; ce lac était autrefois une prairie, et la légende dit ceci: Jadis vivaient sur le sol de Rugen deux femmes, l'une charitable et pieuse, l'autre méchante et avare. Un soir, par un temps orageux, un vieillard étranger, vêtu comme un mendiant, glacé par la pluie, tourmenté par la faim, se présenta chez la méchante femme, lui demandant un gîte pour la nuit, et un morceau de pain. On croit que ce vieillard était un des religieux du cloître de Corbei, auxquels appartenait alors l'île de Rugen. Celle dont il invoquait la pitié la repoussa durement et le chassa hors de chez elle comme un vagabond. L'étranger s'en alla chercher un refuge chez l'autre femme, qui l'accueillit avec bonté et partagea avec lui son dernier morceau de pain, car elle était pauvre. Le bon vieillard soupa gaiement et s'endormit en paix; puis le lendemain il remercia avec effusion de cœur son hôtesse, et lui dit en partant que la première chose qu'elle entreprendrait ce matin-là lui réussirait tout le jour. La pieuse femme, heureuse d'avoir fait une bonne action, sourit de sa promesse, car elle ne le regardait que comme un malheureux mendiant. Un instant après son départ, elle s'en alla prendre dans son armoire un rouleau de toile dont elle voulait faire une chemise à son enfant. Il lui en fallait trois aunes, et c'était juste à peu près ce qui lui restait. Mais quand elle eut mesuré ses trois aunes, qu'elle fut sa surprise de voir que le rouleau s'allongea dans ses mains. Elle en mesura trois aunes encore, puis trois autres, puis toujours et toujours, tant qu'à la fin la toile interminable s'entassa en des milliers de replis dans sa cabane. Jusqu'au soir elle la mesura, jusqu'au soir le rouleau s'agrandit, et comme la maison était trop petite pour la contenir, la bonne femme déploya son seuil et l'étendit dans les champs. Puis la nuit venue, elle se reposa en rendant grâce au ciel d'un tel miracle. Elle était riche. Bientôt les voisins connurent cette merveilleuse histoire. La femme avare se repentit alors amèrement de la faute qu'elle avait commise, et résolut de la réparer. Elle se mit à la recherche du vieillard, le découvrit, lui demanda pardon d'un ton hypocrite, et le pria de venir chez elle. L'étranger consentit à la suivre. Elle lui prépara avec soin un bon lit et lui donna tout ce qu'elle avait de meilleur. En s'occupant ainsi de lui, elle songeait au moyen qu'elle prendrait pour devenir la plus riche femme du monde. Le lendemain, le vieillard la remercia, et lui dit que la première chose qu'elle entreprendrait ce matin-là lui réussirait tout le jour. Au lieu de mesurer de la toile comme sa voisine, elle résolut de compter son argent pour le multiplier à l'infini. Pour être plus libre, elle sortit de sa demeure et alla s'asseoir à l'écart dans un endroit où personne ne pouvait la troubler. Quelques-uns de ses vieux écus étant tout noirs, elle voulut d'abord les laver; mais dès qu'elle eut commencé cette opération, sa main ne put s'arrêter et l'eau ne cessa de couler. Autour d'elle il se forma un lac qui peu à peu s'agrandit, envahit sa maison, ses champs, et finit par former le lac de Hidden.

Récemment, deux espions allemands traversèrent en chaloupe le détroit séparant la France de l'An-

gleterre, et ils s'installèrent, sur le sol anglais, dans une petite ferme vacante. Quelques jours plus tard, l'un d'eux, qui parlait fort bien l'anglais, entra dans une taverne et demanda de la bière. C'était un jour où la vente n'en est pas permise, et le taverneur devint soupçonneux au sujet de cet homme ignorant les règlements. Il téléphona à la police et il en résulta la capture de l'espion et de son complice.

Les souverains étrangers ne sont jamais représentés sur la monnaie d'un pays autre que le leur; exception fut faite, toutefois, pour la reine Isabelle d'Espagne dont la tête fut frappée sur les pièces américaines de vingt-cinq cents, émise en 1893.

Le général japonais Kikuso Otani fut naguère le commandant en chef de dix mille soldats, américains auxquels furent joints des contingents français et japonais; c'était en 1918, quand cette petite armée fut envoyée à Vladivostok pour y maintenir l'ordre.

Au siècle dernier, des mineurs travaillant à la recherche du minerai de fer, dans la Virginie, découvrirent un squelette de chevreuil qui était, non pas pétrifié, mais « ferrifié », si l'on peut s'exprimer ainsi. Ce squelette était devenu entièrement du métal par suite d'un très long séjour dans des eaux chargées de minerai de fer.

La mécanique microscopique obtient parfois des résultats que l'on ne voudrait pas croire, si les preuves n'étaient pas là pour les démontrer facilement. C'est ainsi qu'une machine à graver, d'une construction toute spéciale, a permis de graver soixante mots sur la pointe même d'une aiguille.

Un orchestre d'un genre unique au monde, très probablement, peut se voir et s'entendre aux îles Tonga, dans les mers du Sud. Il est composé de vingt femmes qui n'ont pas d'autres instruments que leurs mains. Elles les frappent avec une telle adresse qu'elles arrivent à produire une véritable gamme de sons et à jouer ainsi des morceaux de musique assez compliqués. Cet orchestre a donné des auditions en Nouvelle-Zélande et en Australie.

Une curiosité géographique est celle de deux lacs situés au sommet d'une montagne dans les îles Florès; ils ne sont séparés l'une de l'autre que par une étroite bande de terre, et les eaux de l'un sont bleu turquoise, tandis que celles de l'autre sont d'un beau rouge.

S'il ne faut pas croire à l'exactitude de tout ce qu'on voit au cinéma, il ne faut pas croire non plus au naturel de tout ce qu'on y entend, car on est aujourd'hui passé maître dans l'art de fabriquer des bruits. Ainsi, le fameux gémissement de Tarzan n'est aucunement sa voix à lui-même, mais la combinaison d'un de ses hurlements avec celui d'un chien, d'une hyène, puis une note de violon, pas très musicale cela va de soi, et la note élevée d'une chanteuse soprano; le tout simultanément enregistré.



"PLUS JAMAIS DE FROTTEGE POUR MOI ... J'AI ADOPTÉ LE NOUVEAU NETTOYEUR OLD DUTCH AMÉLIORÉ!"

FABRICATION CANADIENNE

"Il nettoie tellement plus vite que j'en crois à peine mes yeux" ... "Il dissout la graisse si vite qu'elle se détache immédiatement." C'est ce que toutes les ménagères disent la première fois qu'elles essaient le Nouveau Nettoyeur Old Dutch 50% Plus Vite.

Donc, pour être juste envers vous-même, essayez le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré aujourd'hui. Voyez les poêles, évier, baignoires et fenêtres reluire de propreté en un rien de temps! Et ce qu'il y a de mieux, vous épargnez aussi de l'argent ... parce qu'il en faut peu!



LE PETIT MAGAZINE LE PLUS POPULAIRE LE FILM

Son roman d'amour complet ... Ses renseignements inédits sur le cinéma français et américain ... Les articles de ses célèbres correspondantes, Mme Louise

Gilbert-Sauvage et Mlle Juliette Cabana ... Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées ...

Notre roman complet pour août :

L'Auréole du Malheur

Par Jean de Strépy

Coupon d'abonnement LE FILM

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de cinéma LE FILM \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.



Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Chez les
dépositaires,
10 cents
l'exemplaire



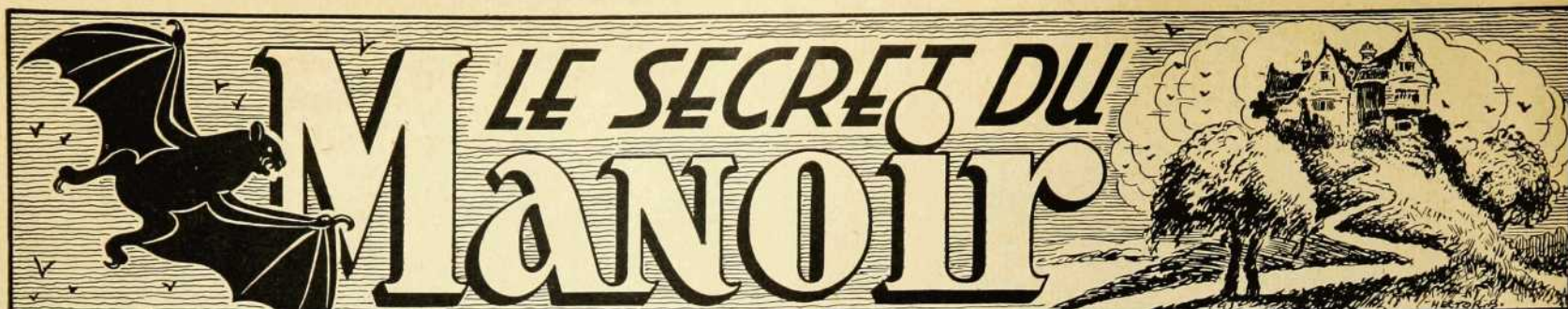
Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

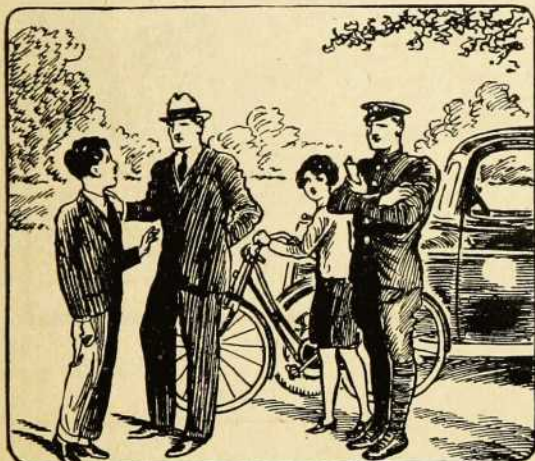
Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

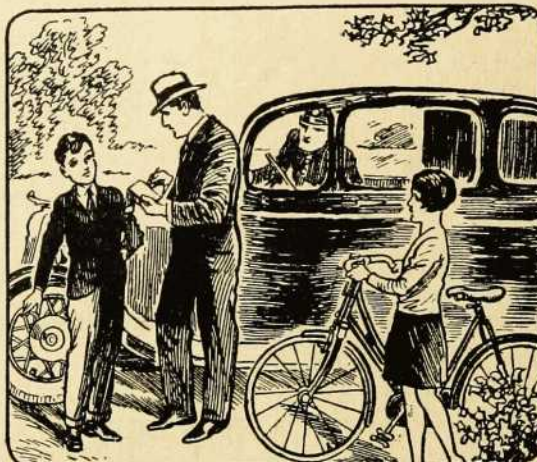


LE SECRET DU MANOIR

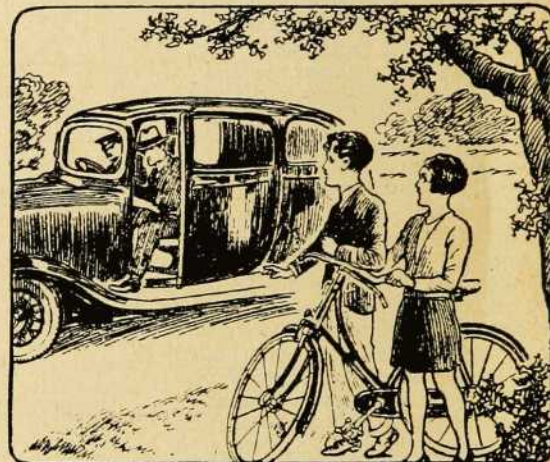
QUATORZIEME EPISODE



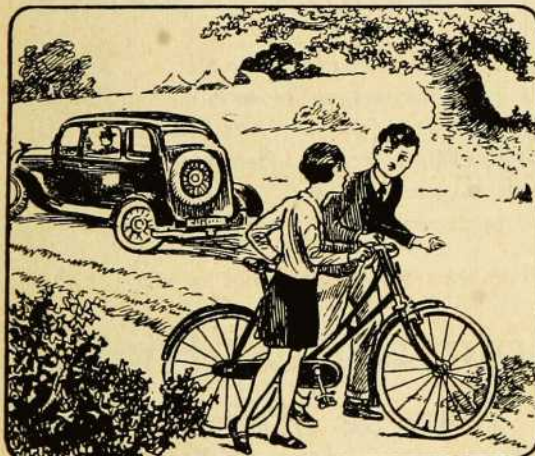
1. — Le détective qui accompagnait l'officier-chauffeur s'avança vers Philippe et lui mit la main à l'épaule. « Je veux te dire un mot, jeune homme », lui dit-il gravement, « c'est au sujet de ton père. »



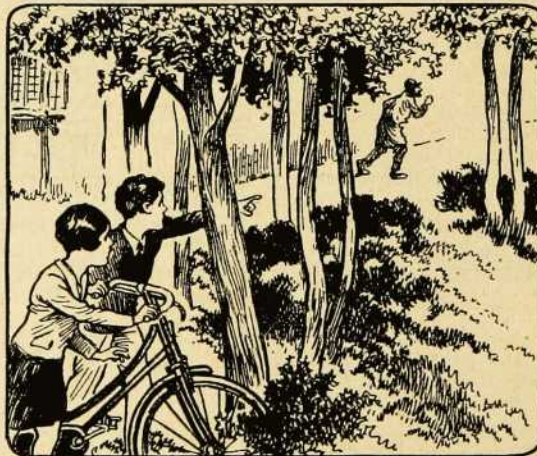
2. — « Des informations ont été prises par la police française, à l'Hôtel de Dieppe, où ton père était supposé être descendu, et il n'y est pas allé », continua le détective. « Peux-tu expliquer cela ? »



3. — Philippe était aussi surpris que le détective. « La lettre était bien écrite de sa main, monsieur », répliqua-t-il. « Je n'ai pas eu de nouvelles de mon père depuis cette lettre. » « Très bien », dit le détective, et il retourna à l'auto.



4. — « Je ne puis m'expliquer cela », dit Philippe, comme l'auto s'en retournait. « Mon père ne ferait rien de désobéissant. Je suis positif qu'il n'a pas pris l'argent de la Compagnie. Allons voir M. Seaton, nous lui parlerons de cela. »



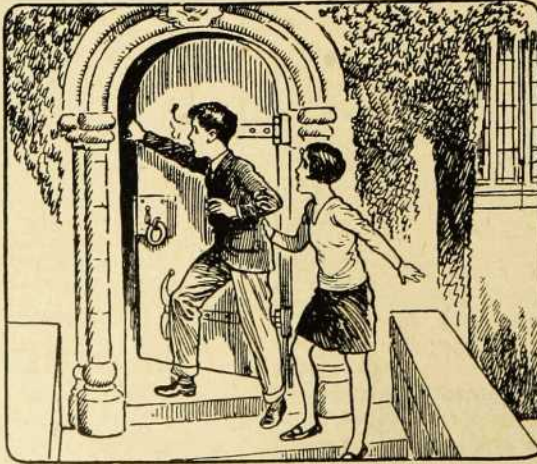
5. — Philippe et Gisèle étaient arrivés sur le terrain du Manoir et marchaient dans l'avenue, quand, à leur grande surprise, ils virent la grossière silhouette d'un homme frôlant les murs de la maison.



6. — « C'est le vagabond dont je t'ai parlé, Gisèle », s'écria Philippe. « Nous le suivrons afin de découvrir ce qu'il vient faire ici ! » Laisant sa bicyclette dans les broussailles, Gisèle suivit Philippe.



7. — L'homme déguisé en vagabond tourna le coin de la maison. Se glissant à sa suite, Philippe et Gisèle l'épièrent. Le faux vagabond s'était agrippé à l'appui d'une fenêtre ouverte.



8. — « Il va pénétrer dans la bibliothèque, Gisèle », murmura Philippe tout énervé. « Il nous faut entrer avant lui et avertir M. Seaton ! » Ils entrèrent donc par la porte principale et s'avancèrent doucement dans la maison.



9. — Toujours sur la pointe des pieds, ils entrèrent dans la bibliothèque. Le vagabond, à genoux sur l'appui de la fenêtre, regardait M. Seaton, confortablement occupé à lire. (A suivre)

L'OEIL SACRÉ

De Satpura

CENT SIXIEME EPISODE



1. — Doris regardait venir les canots des indigènes, quand soudain elle crut voir un des matelots, qui s'appretait à tirer sur eux.



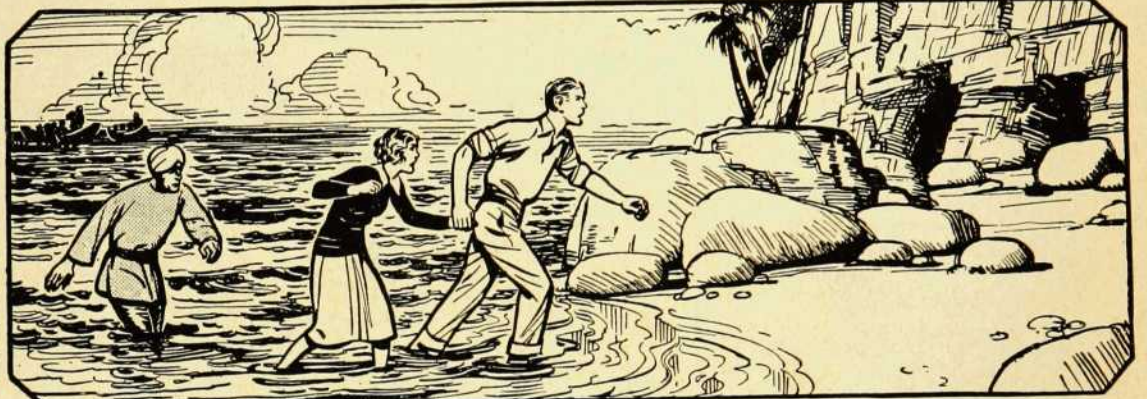
2. — Elle ne se trompait pas. Joe Marley s'était levé dans un des canots et, carabine en mains, il visait avec précision.



3. — Il ne manqua malheureusement pas son but. La balle vint frapper le canot des jeunes gens et l'eau s'engouffrait rapidement.



4. — Les deux hommes et Doris se mirent à nager vers le rivage, tandis que les sauvages redoublaient d'ardeur à les poursuivre.



5. — Une pluie de balles frappait l'eau autour des jeunes gens, mais ils purent gagner la grève sans être atteints. Munro, Samba et Doris se dirigèrent vers les rochers où ils comptaient pouvoir se dérober à la vue de leurs poursuivants.



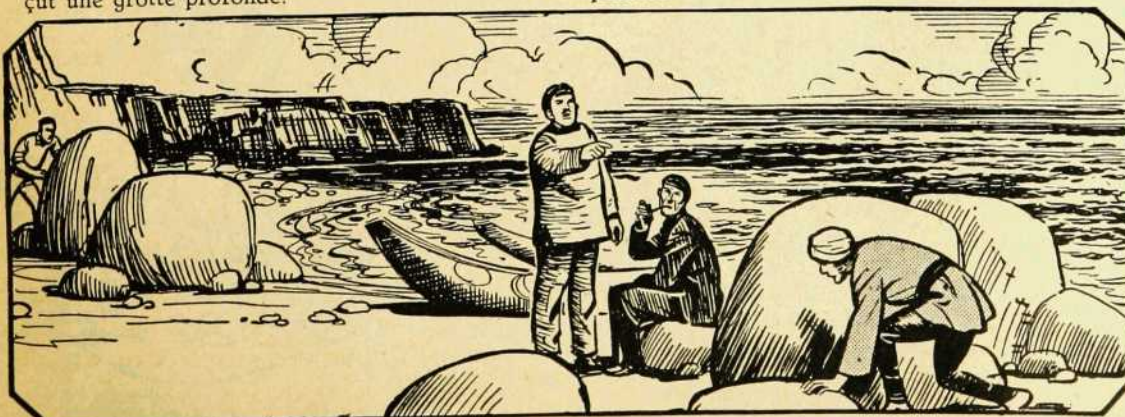
6. — Les malheureux avançaient sur la grève, cherchant un endroit propice, quand Munro aperçut une grotte profonde.



7. — A peine étaient-ils entrés dans leur cachette qu'un groupe de quatre sauvages armés de lances passèrent devant eux.



8. — Quelques instants plus tard, Munro pria Doris de demeurer dans la grotte pendant qu'il tenterait, avec Samba, de déjouer leurs ennemis.



9. — Lentement Munro et Samba sortirent de la grotte. Ils décidèrent d'attaquer chacun de leur côté. Le jeune indien traversa les rochers et arriva tout près des mutiniers. L'un d'eux, ayant entendu du bruit, se leva brusquement.



10. — Sortant son revolver, il le pointa dans la direction de Samba en lui commandant de lever les bras. Mais Munro veillait. (A suivre)

Un homme en repêche un autre qui se noyait ; avec des efforts pénibles, il le ramène au bord, inconscient, et se trouve pas mal embarrassé.

— Il paraît, pense-t-il tout haut, qu'il y a quinze manières de ravigoter les noyés, mais je ne suis pas fichu de me souvenir d'une seule.

Le noyé ouvre un œil et murmure :
— As-tu du whisky ?
— Oui, une pleine bouteille.
— Parfait ! alors t'occupe pas des quatorze autres moyens.

Un brave paysan vient à la ville et entre dans un théâtre où il voit un acrobate dans un numéro de vaudeville. L'acrobate fait de tels sauts et contorsions sur son tapis que le bon paysan peut à peine en croire ses yeux. N'y tenant plus, il se penche vers son voisin et lui demande :

— C'est une grosse attaque de nerfs qu'il a, ce gars-là ?
— Mais non, répond le voisin, c'est de l'acrobatie.

— Oui, oui... fait le paysan qui veut paraître connaisseur, c'est encore pire ? Est-ce qu'il y a longtemps qu'il souffre de ça ?

— Je ne peux pas comprendre, disait une jeune femme, qu'il y ait des mariages malheureux, et que l'amour disparaisse entre des personnes mariées ; ce sont, il est vrai, mes impressions personnelles, mais elles n'en ont pas moins de valeur. Georges, mon mari, dit qu'il ne pourrait pas vivre sans moi, et moi je ne vis que pour lui.

— Il y a longtemps que vous êtes mariés ?

— Mais oui, déjà un certain temps ; cela fera huit jours après-demain.

Madame arrive tout effarée au bureau de son mari.

— Oh, chéri ! dit-elle, j'ai bien de la malchance, imagine-toi que j'ai perdu ma bague avec un beau diamant je ne sais où ; j'ai cherché partout et je ne l'ai pas trouvée !

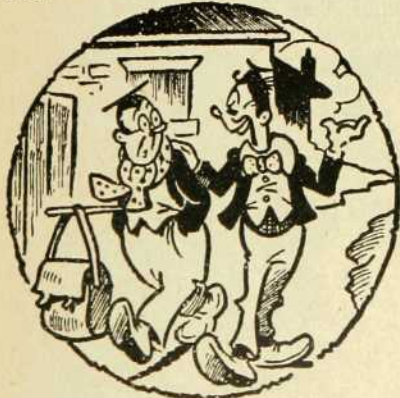
— Calme-toi, dit le mari ; tiens, la voilà, je l'ai trouvée.

— Que je suis contente ! Où l'as-tu trouvée ?

— Dans la poche de mon pantalon où je mets mon argent.

— Dites donc, monsieur le boulanger, il manque une demi-livre au pain de quatre livres que vous m'avez vendu ce matin.

— Voilà qui est curieux ! je l'ai pourtant pesé soigneusement sur une balance à deux plateaux, et j'ai mis dans l'autre plateau les quatre livres de beurre que vous m'avez vendues hier.



— Sais-tu ce qu'on dit de neuf ?
— Pas grand-chose de vrai, sans doute.
— Une grande vérité, au contraire.
— Laquelle donc ?
— Que c'est la moitié de dix-huit.

Rions, c'est l'heure...

— J'ai entendu dire qu'un homme avait eu beaucoup de trouble qui lui était causé par une certaine doctrine ; qu'est-ce que c'est que ça, une doctrine ?

— Ça doit être un remède, et on ne lui avait pas donné le bon.

— Vous êtes deux ignorants, dit un troisième personnage, qui se trouvait là ; vous ne savez pas encore qu'une doctrine c'est la femme d'un docteur !

L'institutrice — Quand on ôte quatre de dix, qu'est-ce qui reste ?

Silence général.

— Voyons, dit la maîtresse en s'adressant directement à une petite fille ; combien as-tu de doigts ?

— Dix.

— Bien ; mais si je t'en enlève quatre, qu'est-ce qui te restera ?

— Beaucoup de temps pour m'amuser, madame, parce que je ne prendrai plus de leçons de piano.



— Il est fou, ton oncle !

— Mais non ; il fait la pêche à l'assommoir ; il a tout essayé à part ça et n'a jamais pu prendre un seul poisson ; alors il pense avoir plus de chance en guettant le poisson avec un bâton.

Un sergent sacrait comme un perdu quand il faisait manœuvrer ses hommes et que cela n'allait pas à son goût ; il lâchait des sacres à faire évanouir de peur un rhinocéros qui n'est vraiment pas un animal timide ; bref, c'était sans doute le plus mal engueulé de toute l'armée, à tel point que les hommes s'en plainaient.

Le colonel fit la leçon au sergent et lui défendit de sacrer ainsi.

A la manœuvre suivante, les choses n'allèrent pas au goût du sergent qui se sentait le sang bouillir ; il roulait des yeux gros comme des boules d'escalier, tant il faisait d'efforts pour se maintenir, mais à la fin il éclata.

— Tas de... petits chéris, dit-il en bavant de rage, vous êtes des anges mignons, des bébés de sucre, des beaux oiseaux des îles, des beaux toutous à sa mère et bien des choses encore !

Il reprit son souffle, puis ajouta avec un regard qui en disait long :

— Vous savez ce que ça veut dire, hein, mes petits !

La maîtresse d'école vient de faire une leçon d'histoire naturelle, elle a expliqué à ses élèves comment se déplacent les animaux qui ont des pattes, des nageoires ou des ailes.

— Que font les animaux qui ont des ailes ? demande-t-elle ensuite à l'un des jeunes élèves.

— Ils pondent des œufs, madame.

Un homme pas très fin se fit, un jour, traiter d'âne par un de ses amis, et il se fâcha.

— Ne te choque pas, dit l'ami, c'est un compliment que je te fais, tu dois savoir qu'un âne est sobre, vigoureux et toujours prêt à rendre service.

— Tiens, c'est pourtant vrai ! dit l'homme content.

Une fois rentré chez lui, il se dit que c'était la bonne occasion de se faire redire le même compliment, et il demanda à sa femme :

— Sais-tu pourquoi j'ai l'air d'un âne ?

— Oh ! répondit la femme, c'est sans doute parce que tu es né comme ça.

— Est-ce que ce remède-là est vraiment bon ?

— Oui, si l'on suit exactement la recommandation imprimée sur la bouteille.

— Que dit-elle ?

— Tenir cette bouteille hermétiquement fermée.

— Vous me demandez un gros salaire pour un travail que vous ne savez pas faire ; ça n'a pas de bons sens !

— Cela serait pourtant correct, monsieur ; j'aurai beaucoup plus de misère à faire ce travail que quelqu'un qui saurait le faire.

Un homme était appelé à rendre témoignage devant le tribunal au sujet de la livraison de matériaux pour des travaux qu'il dirigeait, mais il semblait ne même pas savoir ce que c'est qu'un pied cube.

— Voyons, dit le Juge avec bienveillance, je vais essayer de vous faire comprendre : vous voyez cet encrier ? eh bien, supposez qu'il ait un pied de largeur, un pied de longueur et un pied de hauteur ; comment appelleriez-vous ça ?

— Ben, votre Honneur, dit l'homme en se grattant le crâne, j'appellerais plutôt ça un bassin à laver la vaisselle.

Des cris se font entendre dans la salle de jeu des enfants ; la maman y court et voit qu'un bébé de trois ans tire les cheveux à son petit frère qui a cinq ans.

— Ne crie pas pour cela, lui dit-elle, tu es raisonnable, toi, et bébé ne sait pas que ça fait mal de tirer les cheveux.

Cinq minutes plus tard, de nouveaux hurlements se font entendre et la maman revient.

— Qu'y a-t-il encore ? demande-t-elle.

— Oh rien, maman ; c'est simplement bébé qui sait maintenant que ça fait mal.

Lors d'une conférence contre l'alcoolisme, un homme écoutait avec une grande attention ; tout à coup, il interrompit le conférencier par cette réflexion :

— Je souhaiterais que toutes les bouteilles d'alcool qu'il y a dans cette ville soient jetées dans le fleuve !

— A la bonne heure ! s'écria le conférencier, voilà un homme qui parle vraiment avec sagesse ! Vous êtes buveur d'eau, mon ami ?

— Oh non, monsieur, répondit l'homme ; je suis scaphandrier.

La maîtresse d'école apprend les fractions à ses jeunes élèves, et c'est bien difficile. Tit-Paul, surtout, n'y comprend rien, et il ne se gêne pas pour bâiller pendant la leçon. La maîtresse, qui le voit, l'interroge justement ; elle écrit une fraction au tableau et lui demande :

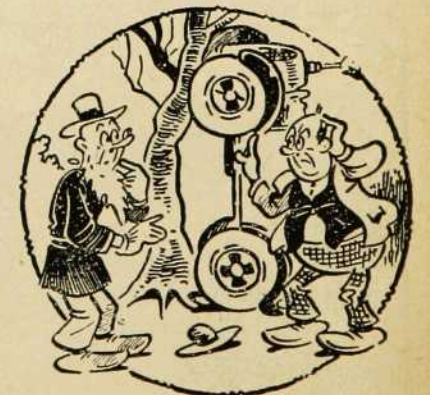
— Tit-Paul, quel est l'équivalent de cela ?

— Ça je le sais bien, dit-il, c'est une fessée pour moi ; allez-y tout de suite pour que ça soit plus tôt fini.

— Figurez-vous, madame Chose, que je me suis réveillé tout bête ce matin.

— Ah, père Niaisieux, et comment vous étiez-vous couché, hier soir ?

— Mais, comme d'habitude, chère madame.



— Vous avez eu un accident, monsieur ?

— Mais non, espèce d'idiot ! Vous ne voyez pas que j'apprends tout simplement à mon char à se tenir debout !

CET ÉTÉ, À LA
CAMPAGNE

lisez

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM



ASSUREZ-VOUS la lecture du SAMEDI durant votre villégiature. Faites en sorte que chaque numéro du magazine national des Canadiens-français soit toujours à votre portée après la baignade, le canotage, la partie de tennis ou de ping-pong... C'est là une habitude citadine qui rend plus agréable le séjour à la campagne!

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS grands magazines :

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

Nom

Adresse

Localité

Province

POIRIER, BESSETTE & Cie, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

DOW

*la Bière
de Bon Goût*

